

# Un havre de musique dans Charlevoix

Marie Laurier

envoyée spéciale du DEVOIR  
à Saint-Irénée de Charlevoix

**F**RANÇOYS BERNIER n'a pas manqué un seul des 350 concerts qu'il a organisés au Domaine Forget de Saint-Irénée, dans le comté de Charlevoix, à titre de fondateur et directeur artistique de ce site exceptionnel.

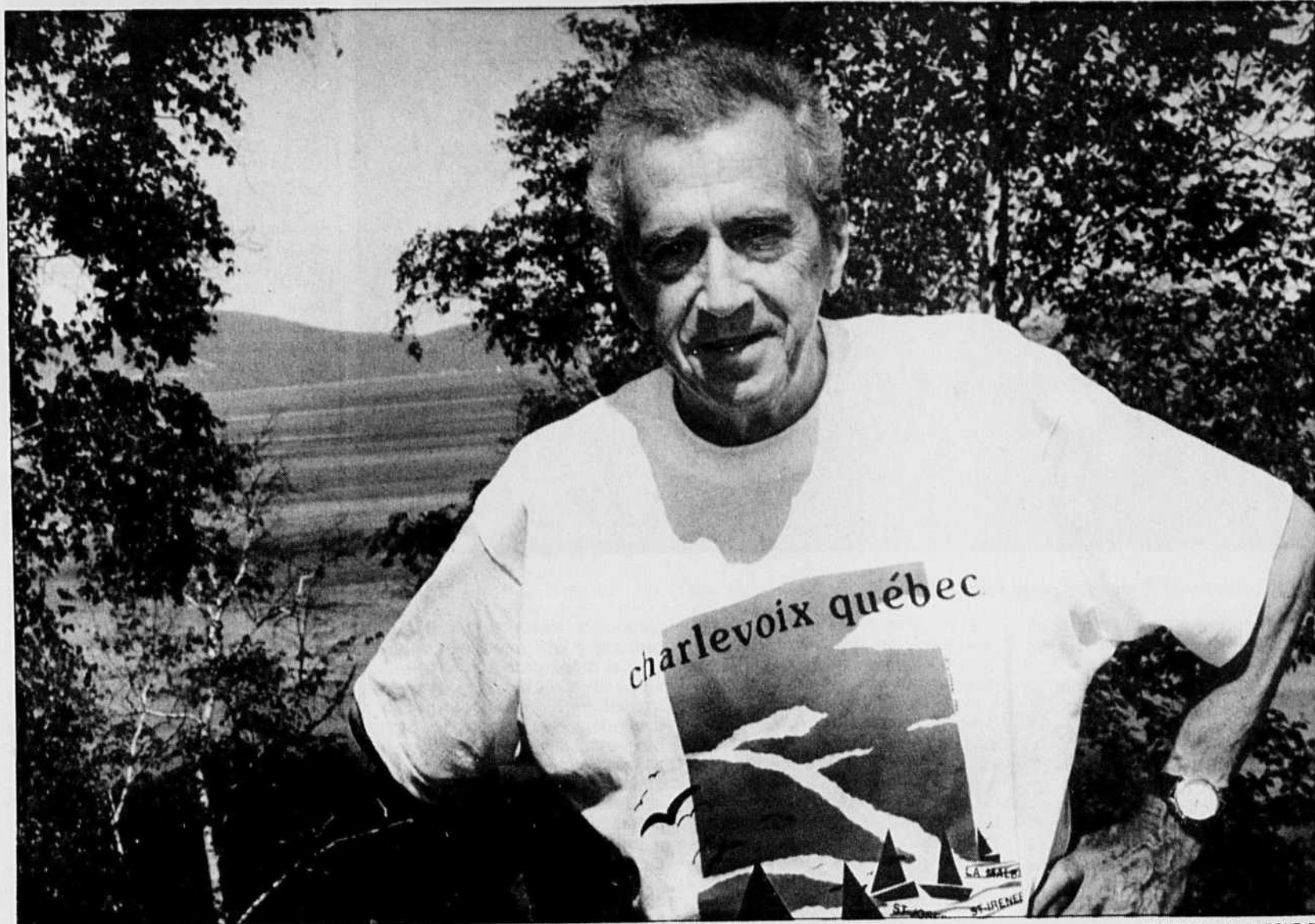
Encore hier soir, il écoutait le groupe Sequentia, de Cologne en Allemagne, des spécialistes en musique de l'époque médiévale qui se produisaient à l'église des Éboulements, une autre de ses trouvailles qui font de ce lieu « ce havre de musique » qu'il bâtit inlassablement depuis 15 ans, lui donnant un cachet d'une rare distinction et de qualité haut de gamme.

Mercrredi soir encore, au terme d'une journée consacrée à la gestion du domaine et à l'accueil de la représentante du DEVOIR, il se mêlait discrètement aux 300 personnes qui se pressaient dans la salle trop exigüe du domaine pour applaudir le réputé guitariste classique Manuel Barrueco, un des 85 professeurs à l'Académie du Domaine Forget qui dispense chaque été à plus de 400 étudiants la formation de perfectionnement dans leur discipline artistique respective, la danse y comprise.

Ce soir, Louis Lortie en sera à sa troisième visite cet été à Charlevoix — il a ouvert le festival le 20 juin, y est revenu avec Chantal Juillet le 4 juillet — et il fera de nouveau 300 mélomanes heureux, mais hélas aussi des dizaines de malheureux qui n'auront pas pu avoir de billet pour entendre le pianiste jouer Beethoven, faute de places.

Louis Lortie n'est pas le seul artiste à faire salle comble, comme j'ai été à même de le constater pour Barrueco qui a attiré de fervents amateurs et étudiants en guitare. Foi de mes voisins de siège qui sont venus d'Ottawa et même de Terre-Neuve!

« Ce n'est pas trahir un secret, de toute évidence Louis Lortie voue une prédilection tout à fait particulière à Charlevoix, commente fièrement François Bernier. C'est ici qu'il a choisi de faire ses débuts comme



François Bernier, fondateur et directeur artistique du festival et de l'académie du Domaine Forget de Saint-Irénée, dans le comté de Charlevoix.

chef d'orchestre l'année dernière, ici aussi qu'il nous faisait le cadeau d'un mémorable concert-bénéfice il y a déjà dix ans pour nous appuyer dans notre projet. Et chaque été, il nous fait l'honneur de sa présence. Qui sait si un jour il n'occupe pas ici une place encore plus importante?»

Le directeur artistique et fondateur du domaine n'en dit pas davantage mais cette confiance est révé-

lante de cette idée d'une collaboration encore plus assidue et tangible de Lortie dans l'organigramme de la direction du domaine...

Mais pour l'instant, les préoccupations du musicien François Bernier — il fut pianiste, chef d'orchestre, réalisateur de l'Heure du concert à Radio-Canada, premier directeur du Département de musique à l'Université d'Ottawa dont il vient tout

juste de prendre sa retraite — sont d'un tout autre ordre, soit celles d'un gestionnaire inquiet de l'avenir de ce qui lui tient le plus à cœur dans sa longue carrière: le Domaine Forget et l'Académie du même nom, volets artistique et pédagogique.

Depuis la colline qui surplombe le Saint-Laurent dans cet immense territoire qui fut la propriété de Sir Rodolphe Forget — le père de Thérèse

Casgrain chez qui la famille passait ses vacances — François Bernier tarde d'y voir s'ériger un amphithéâtre.

« Un air bien connu, peut-être, mais c'est ma conviction la plus profonde que Charlevoix doit être doté dans les meilleurs délais d'une salle de concert professionnelle. Et c'est ici, sur ce promontoire, face au fleuve, que je la vois, le terrain est

tout fin prêt à la recevoir sans que cela coûte une fortune. Car une fois le festival d'été terminé, cette région de l'est du Québec redevient complètement coupée du monde artistique, ce qui me semble une aberration pour cette population de 30 000 âmes qui a droit elle aussi de bénéficier d'un lieu culturel ouvert à longueur d'année.»

Le discours de François Bernier n'est ni amer ni agressif, mais on sent chez cet homme courtois une certaine impatience, voire une urgence de voir couronner son inlassable travail d'une infrastructure appropriée à la vocation inaliénable du lieu inscrite dans la charte de la corporation fondée en 1978 et qu'il qualifie de « havre pour la musique ».

« Ce projet d'une salle de concert n'est pas un rêve mais une nécessité, dit-il d'un ton qui ne souffre aucune réplique. Nous devons cela à nos artistes, à nos professeurs, à nos étudiants que nous accueillons depuis trois lustres et qui trouvent ici l'endroit approprié pour faire, écouter et étudier de la grande musique.»

Et sans doute, pourrions-nous ajouter que nous devons à ce pionnier une salle digne d'un domaine à qui il a donné un nom, une réputation, une vocation...

« Le Domaine Forget, comme on dit dans le monde de la création, est une « oeuvre en progrès », admet-il. Mais on aurait tort de le croire achevé, il doit au contraire se percevoir en devenir, en perpétuelle évolution.»

Et ce n'est pas faute d'y pourvoir lui-même, pour avoir donné, avec l'aide de ses collaborateurs, l'impulsion voulue pour faire d'un domaine voué au délabrement, à l'abandon et au vandalisme l'un des plus importants centres culturels du Québec, avec ceux d'Orford et de Joliette.

François Bernier se souvient bien de ses débuts mais aussi des étapes difficiles franchies depuis 1978 au moment où une corporation privée dont il était l'initiateur, décidait d'acheter le domaine avec comme seul objectif d'en faire un « havre de musique ». Dès le départ, cette initiative connut un succès fulgurant mais aussi ses contraintes.

« Ainsy, rappelle M. Bernier, en

Voir page B-2 : Charlevoix

## LES FRANCOFOLIES DE LA ROCHELLE

### Des balades pour le coeur

Sylvain Cormier

Envoyé spécial du DEVOIR à La Rochelle

« **J'**AIME pas beaucoup les plein-air, je l'avoue franchement », annonce tout de go Charles Aznavour en mini-conférence de presse à l'arrière-scène de l'Esplanade, St-Jean D'acre. « Moi, j'aime bien qu'il y ait un toit. La musique supporte bien le plein-air, mais le texte fuit un peu... »

Trente ans qu'il n'était pas venu chanter à La Rochelle. Et pas loin de 40 qu'il avait, « avec (Pierre) Roche, Jacques Normand, (Roger) Baulu, (Paul) Berval et le p'tit Gignac », révolutionné la chanson française en sol québécois. « On l'appelait le p'tit Gignac, il avait 14 ans, mais bon, maintenant, il a la pipe et il semble plus âgé que moi... »

Lancé sur le sujet, Aznavour a l'évocation facile: « On avait fait du music-hall dans une boîte qu'on disait mal-famée, coin St-Laurent, Ste-Catherine, ça s'appelait *Le Faisan Doré*. Il y a quand même eu quelques morts dans les escaliers. La pègre était là tous les soirs, mais se tenait très très bien. On est resté 40 semaines, et on a inventé un style tout à fait nouveau. Je crois que les chanteurs québécois d'expression française en ont beaucoup profité. »

Il n'est pas bien grand, Aznavour, et sa bonne gueule d'Arménien est creusée par les rides de 60 et quelques printemps, mais il tient une forme resplendissante. « P'tit bonhomme, mais grand Monsieur », me résumera parfaitement une gentille dame entre deux sandwiches to-

mate-fromage-surimi-crabe dans un stand du Quai Valin.

Mais peut-on vraiment dire, Monsieur Aznavour, que le texte fuit alors qu'on était des milliers à en attraper au vol les moindres nuances de sens? Pas un mot ne nous a échappé. Ces chansons que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître (mais devraient, d'office, à la petite école), on les dégustait une à une, strophe par strophe, vers après vers, phonème après phonème.

Des toutes premières (dont *Ma jeunesse*, écrite à 18 ans) aux relativement récentes comme *Marguerite*, condamnation douce-amère d'un viol en province, on vibrait au timbre toujours aussi velouté de cette fabuleuse voix, on vacillait d'entendre ce trémolo absolument intact, que le passage des ans n'a nullement érodé.

De fait, il nous « swingait » pour faire une jam comme au premier jour, avec la dégaîne et la gestuelle d'un jeune homme qui a la vie devant lui. Mardi, s'il chantait qu'« il faut boire jusqu'à l'ivresse sa jeunesse », il le prouvait à chaque instant, décapant ses refrains immortels jusqu'à ce qu'ils sentent le neuf.

Il faut savoir, Non, je n'ai rien oublié, *Que c'est triste Venise*, *La Mamma*, et surtout, surtout *La bohème*, retrouvaient en spectacle le supplément d'âme qui avait fini par leur faire défaut après tant de temps passé à se répéter sur les platines et à la radio. Et lorsqu'Aznavour allongeait les notes finales, le ciel de La Rochelle s'embuait et tout le monde avait les yeux dans l'eau. La classe, comme ils disent ici, la très grande classe.



Cérébral ou viscéral? Charles Aznavour et Zachary Richard.

### Des rythmes pour le bas-ventre

« **V**OUS allez vous croire chez Tip's, qu'il m'a répondu, l'Hispano d'East Harlem, le fils adoptif de la Nouvelle-Orléans, le grand efflanqué squelettique Mister Cool en personne. Willy Deville avait les traits tirés mardi après-midi à la conférence de presse quotidienne des FrancoFolies de La Rochelle, derrière la grande scène de l'Esplanade. Mais son regard lançait du feu. Sur qu'il a été initié au vaudou, celui-là. Et on ne badine pas avec le mauvais oeil.

Je lui avais demandé comment ce gumbou de musique néo-orléanaise présenté le soir même avec Doctor John, Eddie Bo (Bo pour Beaucage, vestige d'un ancien métissage), Johnny Adams, Zachary Richard et les Indiens noirs des Wild Magnolias, dans le cadre d'un *New Orleans Review*, cette bouillabaisse que l'on ingurgite habituellement dans les bars de là-bas, surtout le célèbre Tippi-tina's, allait subir le transfert à une grande scène extérieure. Le ton de sa réplique était sans équivoque... Et il avait raison.

C'était bien comme chez Tip's, avec plus d'espace pour les jambes, sans plafond ni murs pour retenir la fumée, et sans la chaleur moite des bayous. Mais quand on rock'n'rollait avec Eddie Bo et qu'on dansait les *Two-Steps* de Zachary Richard, quand on laissait la main droite de Doctor John nous tripoter les entrailles par ivoires interposés, quand le baryton calorifère de Johnny Adams nous baisait comme des bêtes, quand les Wild Magnolias dans leurs costumes de paons nous magnifiaient l'âme de leurs incantations, quand le

gitan Willy hurlait à la (pleine) lune et enfonçait la *Key To My Heart* jusqu'à ce qu'on aie mal, très mal, sacré nom de Dieu, on y était presque.

D'ailleurs, tous les spectateurs présents n'auraient pas suffi à remplir le Tippi-tina's. Étions-nous 1000, à la fin? Mille déchainés, certes, ivres morts de rhythm'n'blues, tellement gavés de bon temps que l'on se roulait par terre, mais seulement 1000 tout de même. Les autres 5000, qui constituaient déjà la plus petite foule de la semaine à l'Esplanade, s'étaient évaporés après le gala d'Aznavour et le feu d'artifice du 14 juillet. Pourquoi étaient-ils partis? Parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils manquaient. Cette musique-là n'est jamais parvenue à leurs oreilles, encore moins à leur bas-ventre, là où ça compte...

Quand je pense qu'il a fallu venir aux FrancoFolies de La Rochelle pour voir cette chose que l'on n'ose pas faire tourner en Amérique du Nord, faute d'intérêt. « Les Américains ne sont pas aussi hip que les Français. Ils préfèrent Madonna », précisera Deville, un peu dégoûté. Cela dit, pour ceux qui y étaient, la vie est drôlement plus belle qu'avant. On a chanté, dansé, hurlé; on a goûté à la bonne médecine du Doctor John, on s'est enduit le corps de Hamond B-3, de cuivres et de notes bleutées, on a bouffé du cajun comme si on avait jeûné 40 jours, et on a marché avec les Saints jusqu'au *French Quarter* de New-Orléans. Si La Rochelle avait été le point de départ de plusieurs Français en partance pour le Nouveau Monde, elle est aussi, dorénavant, un point d'arrivée.

— S.C.

## 4e FESTIVAL DE TROIS 3

### LUNDI 20 JUILLET SOIRÉE CHANT CLASSIQUE

Christine Lemelin,  
mezzo-soprano  
Léo Munger,  
comédienne  
Louise-Andrée Baril,  
pianiste

#### 27 juillet Soirée poésie

Hélène Dorion, poète  
Denise Desautels, poète  
Violaine Corradi, claviers

#### 3 août Soirée poésie

Hugues Corriveau, poète  
Gérard Poirier, comédien  
Christine Harvey, violoncelliste

#### 10 août Soirée roman

Anne Dandurand et Claire Dé, auteures  
Pierre Pagé, claviers

#### 17 août Soirée théâtre

Marie Laberge, dramaturge  
Denise Gagnon, comédienne  
Denis Bernard, comédien  
Clode Hamelin, violoncelliste

#### 24 août Soirée poésie

Louise Catmor, poète  
Béatrice Picard, comédienne  
Louise Poirier, guitariste

#### 31 août autour d'Anne-Marie Alonzo

France Castel et Monique Richard,  
comédiennes-chanteuses  
Spectacle spécial de Pauline Julien

#### 7 septembre Soirée chansons — clôture

Sylvia Tremblay, chanteuse  
Benoît Sarrazin, pianiste

TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET  
AOÛT À 20 HEURES

RÉSERVATIONS:

(514) 662-4442

PRIX D'ENTRÉE: 10,50 \$

LIEU: Maison des Arts de Laval

1395, boul. de la Concorde ouest, Laval

Autobus Laval Henri-Bourassa

# 35 - # 40 - # 42

RENSEIGNEMENTS: (514) 663-4028



Animatrice: Germaine Dugas — Sous la présidence d'honneur de madame Lise Bacon, députée de Chomedey, vice-première ministre et ministre de l'Énergie et des Ressources

**THÉÂTRE**

**Un merveilleux duo Sutto-Vermeulen !**

**Harold et Maude**

Pièce de Colin Higgins. Traduction de Jean-Claude Carrière. Mise en scène : Jacques Rossi. Décors : Danièle Lévesque. Costumes : Anne-Marie Tremblay. Éclairages : Guy Simard. Effets spéciaux et accessoires : Sylvain Racine. Avec Benoît Vermeulen (Harold), Nathalie Trépanier (Marie et Rose d'Orange), Christiane Pasquier (Mme Chasen), Jean-Bernard Hébert (Dr. Mathews), Janine Sutto (Maude), Edgar Fruitier (Père Finnigan), Pierre-Yves Lemieux (le jardinier et Doppel), Jean-Marie Moncelet (Bernard) et Gabrielle-Suzanne Castonguay (Sylvie Gazelle et Nancy Marsh). Production du Théâtre ProFusion inc., présentée au Théâtre du Vieux-Terrebonne du 17 juin au 29 août.

Michel Vaïs

C'EST UNE des trois meilleures productions que j'aie vues depuis le début de la saison estivale. Ainsi, après le beau risque de *la Mandragore* dont le même producteur nous avait régalez l'an dernier — et qui est présentée en reprise au Théâtre de la Ville de Longueuil cet été — voici que le Théâtre du Vieux-Terrebonne se hisse encore une fois dans le peloton de tête. Avec *Sophie et Léon* à Trois-Pistoles et *Sous-soleil à louer* au Chenal-du-Moine, vous ne vous tromperez pas en mettant l'oeuvre de Higgins dans la courte liste des pièces à voir absolument.

Tout d'abord, et comme c'est le scénographe qui a toujours le premier mot quand le spectacle commence, la première agréable surprise est causée par le décor de Danièle Lévesque. Voilà, enfin, un théâtre estival qui fait appel à une véritable artiste pour concevoir un espace, et pas seulement à un constructeur de portes à claquer. Ça change tout ! Car avec trois fois rien — des stores vénitiens noirs qui s'ouvrent et se ferment, montent et descendent, entre des colonnes — Lévesque installe sur le plateau un lieu sobre, somptueux, à plusieurs dimensions, et que les variations d'éclairage viendront enrichir d'un grand nombre de tonalités, faisant jaillir une poésie visuelle durable et renouvelée.

Nous sommes transportés simplement et efficacement de l'appartement cossu et glacial de Mme Chasen au capharnaüm intime et coloré de Maude, trônant au milieu d'un ciel bleu; nous passons rapidement d'un sombre bureau de psychiatre à une église et à un cimetière, avec une escale en haut d'un arbre où Maude attire Harold, à la fin, pour goûter à l'air raréfié des cimes. Une scène



Benoît Vermeulen et Janine Sutto dans *Harold et Maude*.

belle, efficace, qui est à elle seule un spectacle, et qui fait que l'on ne s'ennuie pas.

Par ailleurs, Lévesque a laissé toute la place aux accessoires et aux effets spéciaux qui, dans cette pièce à trucs, pullulent : couteaux à lame rentrante et giclante, tête de mort, costume de décapité, squelette, effets pyrotechniques, cerceau à porte dérobée, etc. Ce même cerceau noir, omniprésent, avec son mécanisme de levage apparent, sert tantôt de crèche ou de table à café, tantôt de divan pour la séance de psychanalyse, ou... de cerceau vertical ou horizontal ! L'éclairage chatoyant le fait passer du vert, au bleu, au rouge : un vrai poème !

On connaît l'histoire de cette amitié particulière, qui a fait l'objet d'un film célèbre, et que le Rideau Vert a portée à la scène en février 1979 — avec reprise en septembre de la même année. Un jeune homme de 18 ans, solitaire et renfermé, plus porté vers le macabre que fasciné par la mort, rencontre à des funérailles une octogénaire étonnante, qui partage les mêmes goûts. À son contact, il s'ouvrira bien autrement qu'avec son psychiatre, ou avec les prétendantes sélectionnées sur ordinateur qui lui présente sa mère.

Avec cette vieille anarchiste excentrique, Harold découvre l'amitié, et même l'amour, au moment même où elle va dire adieu à la vie. Apprivoisé, Maude l'entraînera aux quatre cents coups, lui fera voler un arbutus devant un poste de police, « emprunter » la voiture du Père Finnigan et libérer un phoque au zoo. La mise en scène de Jacques Rossi est parfaitement rythmée; les changements de scène se font prestement dans la pénombre, sans heurts. Les effets spéciaux tombent avec une précision de scalpel, au bon moment et sous un éclairage aussi net.

Quant à la direction d'acteurs, elle permet à chacun d'explorer une large gamme d'émotions. C'est vrai pour les personnages épisodiques : les deux rôles de G.-S. Castonguay, de Nathalie Trépanier et de Pierre-Yves Lemieux sont distincts et bien placés (on a travaillé la voix !); c'est vrai aussi pour les rôles de soutien : Pasquier, Hébert, Moncelet et Fruitier accomplissent sobrement leur office, toujours hautement crédibles, et drôles sans pitreries.

Enfin, dans le rôle des protagonistes, le tandem Sutto-Vermeulen s'avère un choix très heureux. La première campe avec générosité et sim-

PLICITÉ une Maude rayonnante d'optimisme, poète amoureuse de la nature et trônant au-dessus des bien-séances. Madame Sutto joue avec une infinie tendresse et un naturel désarmant cette femme chaleureuse que beaucoup aimeraient rencontrer un jour sur leur chemin. Elle est amusante, vive, déterminée, casse-cou même malgré la vulnérabilité inhérente à son âge et à sa taille menue. Quant à Benoît Vermeulen, on aurait pu croire que ce rôle, assez proche de ceux qu'il a tenus dans *Gil* et *Voilà ce qui se passe à Orangeville* risquait de le cataloguer une fois de plus dans les personnages bizarroïdes, les « cas » psychiatriques fermés comme une hulk. Heureusement, l'épanouissement du personnage de Harold lui permet de retrouver plutôt ici la fraîcheur et la fantaisie d'*À quelle heure on meurt ?*, comme si cet enfant de Ducharme parvenait à l'âge adulte sans cadencasser son coeur. Il y a entre lui et Janine Sutto une belle complicité, du respect et une saine émulation.

Voilà donc une pièce sensible et amusante, riche en effets de théâtre, qui vous donnera des frissons, montée avec intelligence par une équipe qui sait prendre sa place et surtout, qui sait tout ce que le théâtre peut vous offrir, l'été comme l'hiver.

**CINÉMA**

**Le Sud coule à pic !**

**The Ballad of the Sad Cafe**

Réalisation : Simon Callow, scénario : Michael Hirst, d'après un roman de Carson McCullers et la pièce d'Edward Albee. Avec Vanessa Redgrave, Keith Carradine, Cork Hubbert, Rod Steiger. Image : Walter Lassally. Musique : Richard Robbins. En v.o. anglaise au cinéma Centre-Ville.

Odile Tremblay

JE NE SAIS pas ce que donne *The Ballad of the Sad Cafe*, le roman de Carson McCullers (mais on en dit grand bien); je ne sais pas non plus si la pièce qu'en a tirée Edward Albee est réussie. Pas lu, pas vue, désolée. Mais je sais que le film de Simon Callow est une sorte de mélomèle sans unité, et une symphonie jouée toujours un ton trop haut, à la limite de l'hystérie.

On a, semble-t-il, voulu rendre ici un climat à la Tennessee Williams, le Sud étouffant dans ses entraves. Un vague air de parenté en témoigne. Simon Callow est un homme de théâtre qui s'attaque pour la première fois au cinéma. Mais son coup d'essai n'est pas, hélas, un coup de maître.

Il faut dire que le thème du film était quelque peu casse-gueule, avec son trio de personnages quasi mythologiques que le cinéaste se devait de faire paraître plus grands que nature, mi-dieux mi-monstres. Mais à défaut de grandir, on a caricaturé ces figures et dénaturé l'esprit du texte.

*The Ballad of the Sad Cafe* met en scène, dans un village du Sud profond, pendant la Grande Dépression, une maîtresse femme Miss Amelia incarnée par Vanessa Redgrave. Elle est aussi autoritaire que solitaire, dirige la plantation du lieu.

Miss Amelia a connu un bref mariage blanc de dix jours avec Marvin (Keith Carradine), bon à rien qu'elle a malmené ferme jusqu'à ce qu'il disparaisse du coin sans demander son reste. Elle est dure, elle s'ennuie, comme tout le village d'ailleurs plongé dans la morosité profonde.

Quand survient un nain, rigolo qui se dit son cousin et qui met un peu de soleil dans ce trou perdu. Même

qu'Amélia tombe amoureuse de ce Lymon (Cork Hubbert). Avec lui, elle ouvre un café dans sa maison. Tout le monde rigole dans le bonheur retrouvé jusqu'au jour où l'époux revient au village semer la zizanie, humiliant Amélia.

Simon Callow n'est pas parvenu à créer ce climat d'étouffement d'un petit village enlisé dans les cancanes. Au long des bayous où s'attarde la caméra, l'action se dilue, s'enlise. La confrontation Marvin/Lymon, avec musique dramatique en arrière-fond, se met tout à coup à ressembler à du mauvais Leone, et à dégénérer en western spaghetti.

Une certaine scène entre les deux époux, qui dans le roman devait sans doute revêtir une dimension symbolique, devient ici proprement disgracieuse alors qu'Amélia et Marvin, ensanglantés, s'affrontent sur un ring de boxe en s'enfilant des gnons à la figure. Bonjour le sordide.

On ne peut que déplorer la mauvaise direction d'acteurs. Vanessa Redgrave et Keith Carradine ont beau être des vétérans de l'écran, ils font ce que le réalisateur leur dit. Or, celui-ci leur demande d'en rajouter sans cesse, si bien que faute de nuances leurs rôles perdent toute densité et crédibilité. Là où Vanessa devrait pleurer, elle gesticule et gémit. Tout le monde en fait trop. Le nain Cork Hubbert comme les autres. Le charme sulfureux qu'il devrait dégorger ne passe pas l'écran. On oublie que Keith Carradine fut ailleurs un grand acteur, tant il est ici monolithique. Les comédiens secondaires baignent de leur côté dans l'insignifiance et aucun visage n'émerge de ce brouillard.

Le montage est tout aussi raté, avec une série de scènes très courtes collées bout à bout qui n'arrivent pas à créer l'unité d'action. On aurait aimé s'attarder sur certaines images : ces bagnards, par exemple, attachés les uns aux autres qui cassent des tas de cailloux en chantant des « chain gang blues ». Mais les regards furtifs posés sur le Sud d'antan sont à peine esquissés, déjà disparus, sans liant, sans force, mal emboîtés. C'est la structure même de *The Ballad of the Sad Cafe* qui fait défaut. Même des grands acteurs coulent à pic avec ce film raté.



Vanessa Redgrave dans *The Ballad of the Sad Cafe*.

**Charlevoix**

1984, le conseil d'administration identifiait deux obstacles à la croissance de l'entreprise : la pauvreté des structures d'hébergement et l'absence d'une véritable salle de concerts. Nous avons prioritairement construit les studios du domaine qui sont fréquentés chaque été par 400 étudiants et 85 professeurs venant du Canada, des États-Unis, d'Europe, d'Asie, et nous croyions bien que l'amphithéâtre allait suivre...

Mais la construction de l'amphithéâtre de Lanaudière et les erreurs d'aiguillage qu'il a connus par la suite allaient retarder la décision des autorités.

Remarque que je n'ai strictement rien contre l'amphithéâtre de Joliette que je trouve absolument splendide, enchaîne M. Bernier qui s'y rend aussi fréquemment que ses obligations dans Charlevoix lui permettent, mais il a malheureusement provoqué bien malgré lui cette réticence du gouvernement québécois à combler nos besoins similaires. Et notre dossier est toujours en suspens.

Pour répondre au scepticisme des autorités échaudées par l'expérience de Lanaudière, entre 1985 et 1991, la direction du Domaine Forget s'est pliée de bonne grâce à la ronde des études, confiant aux firmes les plus sérieuses dans le développement des entreprises — IQOP, Secor, Scénoplus et Urbanex et une cinquième est en cours actuellement — le soin de tracer rationnellement la voie de son avenir dans Charlevoix.

Et une recommandation, entre autres, a été unanime dans tous les rapports soumis : pour son développement propre d'abord, pour l'étalement de la culture à cette partie du pays ensuite, le Domaine Forget doit être doté d'une salle de concerts adéquate, conforme aux besoins de tous les musiciens professionnels et qui servirait en même temps de scène pour les jeunes désireux de faire carrière.

Il se pourrait bien que ce projet voit le jour très bientôt, espère toujours François Bernier qui a également d'autres priorités de gestionnaire. Car une autre évidence s'impose : celle d'assurer la conservation physique de ce domaine patrimonial.

Dès cet automne, on procédera au repapage des bâtiments vétustes et qui ne conviennent plus guère aux besoins du personnel — ce ne sera pas un luxe, les vétustes bureaux de M. Bernier et de ses collaborateurs sont présentement inadéquats, avons-nous pu constater de visu — et à des travaux qui assureront une nouvelle vie au patrimoine bâti. « Pendant ce temps, ajoute M. Bernier, nous poursuivons nos préparatifs pour la venue d'une salle de concerts digne des nombreux fidèles du Domaine Forget. »

Ainsi pour François Bernier, l'heure n'est plus aux études, aux palabres ou aux tergiversations des uns et des autres. Et il n'est pas homme à se décourager ni à démissionner devant les difficultés, les contretemps ou les exigences nouvelles, lui qui gère le domaine avec une disci-

pline spartiate avec un budget d'un peu plus d'un million de dollars. Ce qui n'est pas le pactole mais suffisant pour faire face... à la musique ! Et puis, il a relevé de nombreux défis dans sa vie, sa carrière en est la preuve.

À 65 ans, il se fait discret sur ses récents problèmes de santé mais on le sent animé de cette urgence de terminer cette « oeuvre en progrès » dont il est le plus fervent protagoniste.

Le Festival international et l'Académie du Domaine Forget de Saint-Irénée dans Charlevoix sont des joyaux dont le Québec ne saurait se passer, c'est évident ! « C'est un lieu idyllique », murmurait François Bernier, alors que nous admirions tous deux le clair de lune sur le fleuve depuis la terrasse, à l'issue du concert de Barrueco.

**Au bout de chaque cigarette**  
Un seul filtre: vos poumons

**Théâtre en été 1992**

**Théâtre d'été "Georges et Norma"**  
16 juin au 22 août  
Mardi au samedi 20h30  
2405 rue Charron, Longueuil  
Réservation: (514) 651-5250

**BOBÉPINE**  
Le groupe Oups! présente  
Lette Fortin  
Line Le Brun • Pierre Vaillant  
18 juin au 29 août • mardi au samedi  
20h • 15\$  
Domaine des Montgolfières  
696, Ruissseau Barré  
Ste-Marie de Monroir  
Réservation (514) 460-3577

**La Roche à Veillon**  
RESTAURANT LA BOUSTIFAILLE  
16 mai au 21 septembre 1992 8h à minuit  
CUISINE TRADITIONNELLE QUÉBÉCOISE  
THÉÂTRE D'ÉTÉ LA ROCHE À VEILLON  
20 juin au 22 août 1992 — représentation 20h30  
547, avenue de Gaspé Est, St-Jean Port-Joli Pour réservation: (418) 598-3061

**Montréal sourit aux touristes. Dites-leur Bonjour!**

Gouvernement du Québec  
Ministère du Tourisme

**Musique EN TÊTE**  
LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

**JUILLET**

20

**RÉVÉLATIONS 92**  
DAVID LOUIE, piano.  
«Sa brillante exécution témoignait d'une exceptionnelle imagination.»  
The Citizen, Ottawa  
Au programme: oeuvre de Schumann et Tableaux d'une exposition de Moussorgski, avec Louise-Andrée Baril au piano.  
Le lundi 20 juillet, à l'heure de l'apéro : 18 h  
Cinquième salle de la Place des Arts  
Billets : seulement 10\$ Réservations : 842-2112

Association des organismes musicaux du Québec  
AOMQ

EN COLLABORATION AVEC  
**LE DEVOIR**  
ET  
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

Le Théâtre d'été de Beletel  
**LA CHATTE ET LE HIBOU**  
«Un couple pas possible»  
Comédie de Bill Marshall  
Traduite et adaptée par Jolène La Rivière  
Mise en scène par Terence Kanneille

GHYSLAIN TREMBLAY  
LUCIE ROUTHIER  
Salle climatisée

LES JEUDIS SOIRS  
CKAC 73AM  
Achetez 3 billets, le 3<sup>e</sup> gratuit

Centre Culturel de Beletel  
Réservations : 464-4772  
master card et Visa

pap O'Keefe MATCO

**CINÉMA**

# Comédie piquante sur la crédulité

**Le mandat**  
De Ousmane Sembène. Avec Mamadou Gueye, Youssef N'Diaye, Serigne Sow. Images : Paul Soullignac. Montage : Gilou Kikoine, Max Saldinger. France-Sénégal, 1968, 89 minutes. Présenté à la Cinémathèque québécoise, dimanche le 19 juillet à 18h35.

**Alain Charbonneau**



PHOTO MARIE KOTSMAN

**Ousmane Sembène**

ÉCRIVAIN ET cinéaste sénégalais, Ousmane Sembène est par plusieurs considéré comme le véritable père fondateur du cinéma africain, dont il reste aussi à ce jour l'un des représentants les plus importants.

Connu d'abord comme romancier, célèbre entre autres pour *Le docker noir*, ce n'est qu'en 1962, à l'âge de 40 ans, qu'il touche au cinéma, en tournant *Noire de...*, une œuvre triplement inaugurale puisqu'elle est tout à la fois son premier film, le premier long métrage à avoir été réalisé par un cinéaste africain noir et le premier film africain, forcément, à se mériter une reconnaissance internationale, dont le prix Jean-Vigo qui lui fut décerné à l'époque.

Depuis, Sembène a réalisé près d'une dizaine de films dont plusieurs sont des adaptations de ses propres romans, et son cinéma, sans être à proprement parler politique, dénonce souvent, par la satire et par un type de récit largement inspiré des griots, les contradictions de l'Afrique contemporaine.

De passage cette semaine à Ottawa, où le Musée des beaux-arts du Canada présentait une rétrospective de son œuvre, Sembène fait escale à Montréal ce week-end et sera présent à la projection de son deuxième film, *Le mandat*, présenté dimanche soir (à 18h35) à la Cinémathèque québécoise dans le cadre du cycle Trésor des collections qui se poursuit jusqu'à la fin de l'été.

Réalisé en 1968, *Le mandat* est une comédie piquante sur la crédulité des gens simples, dans laquelle Sembène épinglé impitoyablement les travers de la bureaucratie locale, calquée sur le modèle français et mal adaptée à la réalité africaine de l'heure. Le héros, Ibrahim Dieng, un chômeur qui vit pauvrement à Dakar avec ses deux femmes et ses

sept enfants, reçoit un jour un mandat de 25 000 francs de son neveu, émigré à Paris, qui lui demande de garder l'argent en attendant son retour en pays natal.

Commence alors pour Ibrahim, qui n'a ni papiers d'identité ni extrait de naissance, une longue suite de démarches toutes plus infructueuses les unes que les autres pour toucher la dite somme. Saigné à petit feu à chaque étape de sa requête par tous ceux qui savent profiter des failles du système, il lui en coûtera très cher pour voir la couleur des fameux billets. Entre-temps, ses femmes dépensent à crédit sans trop compter et la ville entière accourt chez lui pour avoir sa part du morceau.

Comme l'Afrique, Ibrahim n'est pas au bout de ses peines, et ses déboires constituent en quelque sorte le paradigme des difficultés insurmontables, à la fois sociales et institutionnelles, que l'Afrique traversait alors et qu'elle traverse sans doute toujours. Une Afrique bien mal partie en effet...

Un film à voir, dont les défauts mêmes — les dialogues sont en français, et les acteurs et les actrices auraient manifestement été plus à l'aise s'ils avaient pu jouer en ouloof — nous renseignent sur les enjeux du cinéma africain d'aujourd'hui.

**Rhapsody in august**

D'Akira Kurosawa. Avec Sachiko Murase, Hidetaka Yoshioka, Tomoko Otakara, Mie Suzuki, Mitsunori Isaki, Richard Gere. Scénario : A. Kurosawa d'après un roman de Kiyoto Murata. Images : Takao Saito. Musique : Shinichiro Ikebe. Japon, 1991. Présenté au cinéma de Paris.

**Alain Charbonneau**

AKIRA Kurosawa est un cinéaste à visages multiples et le second souffle que connaît son œuvre depuis 10 ans, après la longue période de léthargie des années 60 et 70, complexifie encore davantage le portrait que l'on peut tenter de brosser du plus occidental des cinéastes asiatiques — celui qui s'est le plus inspiré de la littérature occidentale mais aussi celui que les cinéastes de l'Ouest ont le plus pillé, de Sturges à Leone en passant par Martin Ritt.

Après l'imposant *Kagemusha*, le fougueux *Ran* et le lénifiant *Dreams*, celui que l'on appelle au Japon « l'empereur du cinéma japonais » persiste et signe, à 80 ans passés, un 29e film, qui aborde sur le mode mineur un grand sujet : le souvenir indélébile de l'explosion atomique.

Librement inspiré d'un court roman de Kiyoko Murata, publié en 1987, *Rhapsody in August* évoque l'été récent qu'une grand-mère passe chez elle, non loin de Nagasaki, en compagnie de quatre de ses petits-enfants, auxquels elle raconte des histoires de fantômes nippons et des légendes de génies des eaux. Entre elle et eux s'est nouée une belle complicité qui tout le long du film les gardera des calculs intéressés et des sales petites magouilles du monde adulte, représenté par la génération qui les sépare.

Peu à peu, sur ce fond d'une chronique tendre de vacances en famille, se démele le véritable sujet du film : la blessure laissée dans les mémoires collective et individuelles par le désastre atomique du 9 août 1945 — lors duquel le mari de la vieille femme est mort brûlé dans la cour d'école où il enseignait.

Un souvenir douloureux que Kurosawa nous invite à partager, dans le pèlerinage que font les enfants aux divers monuments élevés à Nagasaki en mémoire du drame. Mais aussi un souvenir sans ressentiment de la part de Kane (Sachiko Murase) à l'endroit des principaux responsables, les Américains, le premier res-

# Une leçon d'humanité



PHOTO ORION PICTURES

Une scène de *Rhapsody in August*, de Akira Kurosawa.

ponsable étant, comme elle le rappelle à maintes reprises et en toute humanité, la guerre elle-même, cette plaie des civilisations.

C'est cette absence de ressentiment dont témoigne la première présence d'un acteur américain dans un film de Kurosawa. Dans une brève apparition en fin de film, Richard Gere interprète le rôle d'un lointain neveu de Kane, que celle-ci n'a jamais rencontré et dont elle n'a même jamais revu le père, son frère à elle, depuis son adolescence.

C'est ce frère, disparu depuis tant d'années, qui sur son lit de mort la réclame à son chevet et c'est pour la convaincre de venir le voir à Hawaï où il se meurt, qu'il envoie son fils américain au devant de cette souper presque oubliée. Et c'est là que le film bascule dans une leçon de confucianisme et d'humanité, sage dans son propos mais souvent lourde dans sa mise en scène, brossée à grands plans frontaux qui boudent le

découpage de l'espace et privilégient systématiquement l'ensemble aux parties.

*Rhapsodie in August* n'est donc pas un film réaliste, mais plutôt une ballade de Narayama intérieure, assise à la fois sur l'horreur du temps passé et sur l'espoir de lendemains plus sereins. Entre cette horreur et cet espoir, il y a la vie qui continue son chemin, le mois d'août qui s'achève, les nuages qui défilent comme des champignons atomiques blanchis, les jeux qui occupent les enfants, les Américains qui sont là-bas et les Japonais qui sont ici, la musique qu'on joue et les amours qui naissent et qui s'éteignent. Et c'est ce qu'a filmé Kurosawa.

**Appuyez**  
Aide à l'enfance - Canada  
Save the Children - Canada

**FAMOUS PLAYERS**

**LA VIEILLE QUI MARCHAIT DANS LA MER**

PARISIEN 858-3856  
12:00-3:00-6:00-9:00  
1:00-4:30-8:00

**INDOCHINE**

PARISIEN 858-3856  
12:00-3:00-6:00-9:00  
1:00-4:30-8:00

**CENTRE LAVAL** 538-7778  
12:10-3:10-6:10-9:10

**GREENFIELD PARK** 671-6129  
5:00-9:00

AUSSI AUX PARIS ST-HYACINTHE ET PINE STE-ADELE

Catherine Deneuve  
Vincent Perez  
Regis Wargnier

★ **DC** DOLBY STEREO

# Baiser volé... film plus ou moins raté

**Prelude to a kiss**

De Norman René. Avec Meg Ryan, Alec Baldwin, Kathy Bates, Ned Beatty, Patty Duke. Scénario : Craig Lucas. Images : Stefan Czapsky. Musique : Howard Shore. E.-U., 1992. Présenté à l'Égyptien.

**Alain Charbonneau**

APRÈS LES baisers volés, les bons et moins bons baisers de Russie, les rouges baisers et les baisers meurtriers de Dracula et de la femme-araignée, il fallait bien qu'un cinéaste se sacrifie et en revienne au baiser le plus compromettant et le plus plat de la vie d'un homme : celui de la mariée.

Norman René (*A Long Time Companion*), à qui a incombé cette pénible tâche, nous a donc concocté une fable mi-figure mi-raïsin sur l'immortalité de l'amour et la physiologie du mariage, dont la morale est aussi inoffensive que le film est ennuieux.

Sur un titre emprunté à Duke Ellington, *Prelude to a Kiss* raconte dans sa première moitié la naissance

d'une passion entre une serveuse insomniale (Meg Ryan, l'inoubliable Sally de *When Harry met Sally*) et un yuppie catégorie B (Alec Baldwin).

Première soirée, première bière, premier souper, première partie de jambe-en-l'air, le tout suivi de six semaines de bonheur complet au terme desquelles Peter et Rita contractent et célèbrent un mariage bien de coeur à défaut d'être de raison. Bizarrement, la lune de miel tourne mal, non parce que les atomes crochus perdent de leur mordant, mais parce que depuis la cérémonie, Peter ne reconnaît plus la Rita qui l'a tenu sous le charme ces derniers temps. Accumulant indice sur indice, il lui faut bientôt se rendre à l'évidence : Rita n'est pas Rita.

Ce n'est que de retour à Chicago qu'il découvrira que celle qu'il aime habite en fait le corps d'un étrange vieillard qui, venu de nulle part, avait demandé lors de la cérémonie nuptiale à embrasser la mariée. Comme la maladie, la transmigration des âmes ne se réalise pas toujours par les canaux qu'on pense, et Peter comprend soudain que c'est ce baiser, véritable conduit entre vases

communicants spirituels, qui est venu mettre son mariage sens dessus dessous, Rita ayant alors contracté en échange le caractère et les habitudes du vieillard.

Le mari dévoué fera dès lors tout son possible pour que le miracle se répète et que lui soit rendue sa bien-aimée, corps et âme réunies. Non sans auparavant tomber amoureux du vieillard en question et liquider grâce à lui un oedipe latent, stigmate d'une enfance passée entre des parents et des beaux-parents qui ne l'ont jamais aimé vraiment.

Ce freudisme à trois nous donne droit à quelques scènes qui passent ici, non sans ridicule, pour du Bergman revu et corrigé par la comédie de boulevard. Adaptée d'une pièce de théâtre de Craig Lucas, qui

signe lui-même le scénario, *Prelude to a Kiss* est bel et bien du théâtre mise en boîte : la mise en scène est terriblement pauvre et statique, et les rôles secondaires, celui entre autres de la fille du vieux, interprété par Kathy Bates, servent plus souvent qu'autrement de béquille à un scénario bâclé.

Dans le genre, on préférera *Switch* de Blake Edwards, qui avait au moins le mérite d'exploiter à fond et sur le mode comique toutes les ressources de la métépsychose. Quant à la morale, on l'aura comprise : mariez-vous avec qui vous voulez, mais mariez-le (ou la) entièrement, et la vie vous le rendra au centuple. Un film-conseil pour ceux et celles qui sont dans leurs préparatifs de nocces...

**"La Reine Blanche; une histoire d'amour des plus émouvantes"**  
- Yves Hamel, JOURNAL DE MONTRÉAL

**CATHERINE DENEUVE**  
BERNARD GIRALDEAU ♦ JEAN CARMET ♦ RICHARD BOHRINGER

**La Reine Blanche**  
un film écrit et réalisé par JEAN-LOUP HUBERT

DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1

ALLEGRO sans distribution

---

SÉLECTION OFFICIELLE CANNES • NEW YORK TORONTO

GRAND PRIX FESTIVAL DE QUÉBEC 1991 SECTION HUMOUR

**TROIS GÉNÉRATIONS DE FEMMES QUI ONT FAIT DE L'AMOUR LA VRAIE RÉVOLUTION!**

"Un VÉRITABLE PETIT BIJOU!"  
- Denise Marel, JOURNAL DE QUÉBEC

**LA CÔTE D'ADAM**

LE DEVOIR

CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université, métro Mc-Gill

**LE DEVOIR CFGL 1057** DISTRIBUTION

**ont le plaisir d'inviter 300 personnes à l'avant-première du film**

Qui n'a jamais été jaloux, n'a jamais été amoureux.

**Jalousie**

Un film de Kathleen Fonmarty

Lio  
Christian Vadim

**Jeudi le 30 juillet 1992 à 19h30 au cinéma Parisien**

Le concours débute le 16 juillet pour se terminer le 24 juillet 1992.  
Les fac-similés faits à la main sont acceptés.  
Le texte des règlements relatifs à ce concours est disponible chez CFP Distribution.  
La valeur des prix offerts est d'environ \$ 2025.00.

Faites parvenir le coupon-réponse à: Concours "JALOUSIE" a/s: CFP Distribution, c.p. 5135, succ. St-Laurent, Montréal (Qc) H4L 4Z7

Nom: \_\_\_\_\_  
Adresse: \_\_\_\_\_  
Ville: \_\_\_\_\_  
Code postal: \_\_\_\_\_ Téléphone: \_\_\_\_\_

**IMAGES DU FUTUR '92**

EN VEDETTE: LA CALIFORNIE

"Images du Futur 92 réserve ses plus belles surprises" Daniel Carrière, Le Devoir

"Images du Futur: un happening technologique" L'enfer c'est nous autres, Radio-Canada

"Images du Futur 92, une exposition capotante!" Magazine Filles d'Aujourd'hui

ALPHA  
TOSHIBA  
Québec  
BANQUE ROYALE  
CITE

METTEZ VOTRE MONTRE À L'HEURE  
VISITEZ IMAGES DU FUTUR  
ET VOYEZ POINDRE L'AN 2000.

• Hologrammes • Réalité Virtuelle • Télévision 3D •  
• Installation Multimédia • Cinéma par ordinateur •

VOUS VERREZ ÉGALEMENT

«DÉCOUVRIR L'UNIVERS» Notre système solaire tel que révélé par les nouvelles technologies d'observation.

«MONTRÉAL, VILLE DU FUTUR» Les grands projets architecturaux prévus pour Montréal d'ici l'an 2000.

**15 mai - 20 sept. VIEUX-PORT**

**INFORMATION 849-1612**

ENTRÉE RUE SAINT-LAURENT, MÉTRO PLACE D'ARMES.

Ouvert tous les jours de 10h. à 23h. (21h. le dimanche) (excepté les lundis et mardis en mai et sept.) Ouvert le 18 mai et 6 sept.

CITÉ DES ARTS ET DES NOUVELLES TECHNOLOGIES DE MONTRÉAL



PHOTO CFP DISTRIBUTION

Une scène de *La révolte des enfants*, de Gérard Poitou-Weber.

**CINÉMA**

**Rendez-vous raté avec l'Histoire**

**La révolte des enfants**

Réalisation : Gérard Poitou-Weber. Scénario : Chantal Remy et Gérard Poitou-Weber. Avec Michel Aumont, André Wilms, Clémentine Amouroux, Nada Strancar, Loïc Even, Robinson Stevenin, Jonathan Zaccai. Musique : René Aubry. En v.o. française au cinéma Parisien.

*La révolte des enfants* du Français Gérard Poitou-Weber est de ceux-là. Plus film message qu'oeuvre d'auteur, il intéresse surtout par cet aspect « Je me souviens » qui déterre les horreurs du passé pour les ériger en garde-fou face à l'avenir.

Nous sommes en 1847, à l'heure où fleurit la révolution industrielle. « Dieu voit tout » proclame la devise au fronton de la colonie de *Grande Ile*. On la qualifie de « maison paternelle ». Mais l'endroit sent le bagne, à peine moins inhumain que ces geôles d'adultes dont Victor Hugo dénonçait la dureté dans ses *Misérables*.

Le 19e siècle est en Europe comme ailleurs placé sous le signe de l'exploitation des enfants, des mauvais traitements qui leur sont in-

fligés. On est à mille lieues de l'enfant-roi d'aujourd'hui. Battus, violés, exploités, les mineurs de l'époque n'avaient pas de droits, même pas, semble-t-il, celui de vivre, qu'on leur concédait tout juste. À moins qu'ils ne prennent les armes et réclament justice. Comme ici.

*La révolte des enfants* donne donc la vedette à une colonie d'enfants, arrêtés pour vagabondage, pour avoir volé un poulet ou pour rien du tout. Le bagne où se retrouvent sur une île bretonne ceux qu'on surnomme les petits vicieux se veut régi par un bon papa. Monsieur Alexis (André Wilms) est un philanthrope aux idées libérales flanqué d'une épouse désabusée et alcoolique. Il prétend redonner à ses petits pensionnaires la dignité par le travail, sans trop s'apercevoir que derrière son dos, le surveillant général, un pervers sadique dit « l'Oncle » brutalise les enfants à qui mieux mieux de concert avec les gardes appelés cousins.

Et voici qu'en direct de Paris, une journaliste curieuse aux beaux idéaux romantique, la comtesse Marie d'Ozeray (Clémentine Amouroux) vient mettre son nez dans tout ça, à l'heure où les enfants fomentent une révolte.

Le film met beaucoup l'accent sur le quotidien de la colonie, avec ses séances de tortures, ses violés, ses coups, ses travaux forcés, avec aussi les petites intrigues de cuisine, l'oncle sautant sur les domestiques, pendant qu'au château, les enfants des maîtres se font droloter par les bonnes, élevés dans un apartheid absolu. Même si les personnages sont fictifs, Gérard Poitou-Weber s'est inspiré de situations réelles, en reconstituant les conditions de détention des colonies de l'époque : pain sec, cacahou, etc., d'où l'intérêt historique de *La révolte des enfants*.

Mais dans sa facture, le film sent la reconstitution, le fabriqué. On y recrée une époque qui fait quelque peu chiqué.

Certains enfants sont touchants, tel le petit rase-motte rieur au milieu de sa misère qui valut à Robinson Stevenin le prix d'interprétation masculine au festival du film de la jeunesse de Paris. Ou « le penseur », joué par Loïc Even, philosophe en herbe qui lit Victor Hugo sur sa paillasse et rêvant à un monde meilleur. Mais l'interprétation générale est assez faible. Les rôles adultes, mis à part celui de l'oncle campé avec un cynisme goguenard, ne sont guère convaincants.

Tout ce beau monde a l'air mal à l'aise, engoncé dans des corsets trop étroitement lacés. L'émotion a peine à émerger de ces situations au très haut potentiel dramatique cependant. Restent des images, des impressions, la misère d'une époque, un moment d'Histoire. La vie n'est pas au rendez-vous du film. Hélas !

**Odile Tremblay**

CERTAINS films ont une vocation didactique. À travers une tranche d'Histoire, ils rappellent des luttes menées pour les droits de l'Homme, des droits jamais vraiment acquis, toujours fragiles, menacés, mais qui furent jadis plus bafoués encore. *La*

**A SAINTE-FOY ESPACES PRIVÉS 1992**

**UN JARDIN DE SCULPTURES**  
Ateliers • Exposition, jusqu'au 30 août 1992

Oeuvres de  
Pierre Bourgault-Legros, Sylvie Bussièrès, Gérard Gendron, pierre hamelin, Linda Kitchin, Cécile Létourneau, François Mathieu, François Morelli, Guy Nadeau, Louise Viger

**CONCERTS EXTÉRIEURS**  
JAZZ — LES DIMANCHES, À 12 H

Le 19 juillet Le quatuor Côté-Lambert  
Le 26 juillet Le trio François-Bourassa  
Le 2 août Le duo Donato-Caron  
Le 9 août Trisha Pope  
Le 16 août Contrevent

CHANSON — LES MERCREDIS, À 12 H  
Les 22 et 29 juillet Danielle Bédard  
« Une histoire de chapeaux. »  
Les 5 et 12 août Marie-Thérèse Fortin  
chante Barbara

ENTRÉE GRATUITE INFORMATION: (418) 654-4325

MAISON HAMEL BRUNEAU  
CENTRE DE DIFFUSION CULTURELLE  
2608, chemin Saint-Louis, Sainte-Foy (Québec) G1V 4E1

**MOZART**

PRÉLUDES MOZART de 18h15 à 18h45  
Theodore Baskin et Diane Lacle, *hautbois*  
Jean Gaudreault et John Milner, *cors*  
Timothy McGovern et Bruce Bower, *bassons*

Billets individuels: 3,00\$.  
GRATUITS pour les détenteurs de billets de concert de la soirée.

Maximiano Valdes, chef  
Louis Lortie, piano

Mozart: Ouverture «Le Nozze di Figaro»  
Beethoven: Concerto pour piano no 1  
Mozart: Symphonie no 41 «Jupiter», K. 551

Jeudi 23 juillet, 19h30  
Billets: 7,86\$, 15,50\$, 22,47\$ (taxes en sus)  
Disponibles au Service d'abonnement de l'OSM, aux guichets de la Place des Arts, aux guichets Admission (Frais de service) et, le jour de concert, à la basilique Notre-Dame.

BASILIQUE NOTRE-DAME  
Jeudi 23 juillet

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL

CHARLES DUTOIT  
Chef d'orchestre

POWER CORPORATION DU CANADA



**Canada 125**

**C'est l'été et la fête continue!**

**Une tournée sur une bicyclette peu banale**

La Tournée de la fierté est une excursion sur une bicyclette-tandem rallongée juste assez pour accommoder vingt-huit autres passagers! Surnommée la «bicyclette géante», ses trente cyclistes devront accomplir des prodiges d'équilibre et coordonner leurs efforts pour ne pas perdre les pédales! La Tournée de la fierté est une joyeuse randonnée qui partira de Saint-Jean à Terre-Neuve le 1er juillet pour parcourir tout le Canada jusqu'à son arrivée à Vancouver le 1er septembre. Elle fera halte dans 125 villes et municipalités canadiennes où de nouvelles équipes prendront la relève à tour de rôle. Plus de 3 600 volontaires de partout au Canada participeront à cet exploit d'équilibre, trente à la fois, sur un parcours de 125 km par jour. Au plaisir de la randonnée s'ajoute une bonne cause. Chaque cycliste recevra une carte lui permettant d'inscrire les promesses de don de cinquante dollars ou plus pour enfourcher la bicyclette géante. Les sommes recueillies seront versées à des oeuvres de charité. Ayez l'oeil ouvert pour voir la plus longue bicyclette jamais construite alors qu'elle sillonnera le Canada dans une tournée de la fierté pour célébrer le 125e anniversaire du Canada. Qui sait? Lorsque la bicyclette géante se trouvera au Québec, vous vous retrouverez peut-être assis derrière une impressionnante série de guidons... Pour plus de renseignements, appelez le 1-800-361-1992.

**Une page d'histoire de l'Acadie revit sur scène**

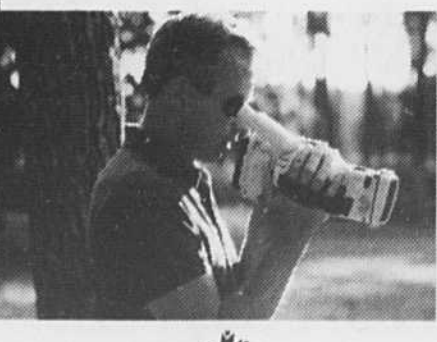
En célébrant le 125e anniversaire du Canada, les Canadiens apprécient leur patrimoine, leurs valeurs culturelles et leurs libertés. C'est notre passé collectif qui a forgé le présent et la façon dont nous nous y sommes pris pour corriger les injustices anciennes gouverne la manière avec laquelle nous nous appliquons à redresser les torts en nous mettant à l'écoute les uns des autres. Notre histoire nous a montré la voie. La lutte des Acadiens des Maritimes durant les années 1800 pour préserver leur patrimoine, leurs héros et leur religion dans leur système scolaire constitue une page de notre histoire méconnue de la plupart des Canadiens. En 1871, un fermier Anglais et un jeune Acadien, Louis Mailloux, furent tués au cours d'un stupide incident victimes du racisme et de l'oppression. Cet incident a inspiré le compositeur Calixte Duguay et l'écrivain Jules Boudreau qui ont mis leur talent en commun pour créer un émouvant spectacle musical intitulé «Louis Mailloux». Après une absence de 10 ans, la production revit sur la scène de l'école Marguerite-Bourgeoys, à Caraquet, au Nouveau-Brunswick. Dix-neuf représentations seront données à partir du 18 juillet jusqu'au 8 août. Pour réserver vos billets, composez le 1-506-727-3404.

**La tornade Kashtin**

Claude McKenzie et Florent Vollant ont pris le monde de la musique pop dans une véritable tornade de talent. Les deux chanteurs, compositeurs et interprètes sont des Montagnais de la réserve Maloitenam, près de Sept-Îles, au Québec. Le groupe est connu sous le nom Kashtin qui signifie «tornade» en Montagnais. Leur musique donne aux Canadiens et au monde entier un aperçu de la riche tradition culturelle des autochtones du Canada. Avec quatre musiciens rock, les spectacles de Kashtin ont attiré les plus grands éloges partout au Canada et à l'étranger. Jusqu'à présent, leurs deux microsillons, «Kashtin» et «Innu» ont atteint des ventes de plus d'un quart de million d'exemplaires. Dans le cadre des célébrations de CANADA 125, le groupe Kashtin effectuera une tournée jusqu'à la mi-décembre dans plusieurs villes, municipalités et réserves du Canada. Où que vous soyez au Canada cette année, laissez-vous subjugué par la force de Kashtin et vous serez envouté par la magie de la musique autochtone, applaudie universellement et typiquement canadienne. Pour connaître les endroits et les dates de la tournée Kashtin dans votre région, appelez le 1-800-361-1992.

**Les caméras vidéo tournent en accéléré au Canada**

Les caméras vidéo font partie du mode de vie de bon nombre de Canadiens. Voici un concours fait sur mesure pour aider à célébrer visuellement le Canada. Tout le monde muni d'une caméra vidéo peut produire une vidéo d'une durée de 3 minutes ou moins sur l'un ou l'autre des six thèmes suivants : des événements communautaires ou des événements à caractère particulier; les sports; les affaires et les loisirs; les arts et la culture; l'environnement; des événements spéciaux. Vous pouvez produire votre vidéo à votre guise, qu'il s'agisse d'une émission de variétés, de dessins animés, d'une dramatique ou d'une vidéo musicale, seuls votre imagination et votre oeil vous dicteront les formes. Deux grands prix seront attribués aux gagnants de chacune des six catégories - l'un pour une production en français et l'autre pour une production en anglais. Pour vous donner une meilleure chance, les vidéastes et cinéastes professionnels ne peuvent participer au concours. Les meilleures productions de chacune des catégories seront diffusées à la télévision nationale plus tard cette année. La date limite pour soumettre votre vidéo est le 31 août. Pour savoir comment vous et votre caméra vidéo pouvez participer au Défi vidéo canadien, composez le 1-800-361-1992.



**Canadien**  
LE TRANSPORTEUR OFFICIEL de CANADA 125.

Pour plus de renseignements, appelez sans frais : **1-800-361-1992**

**Chevrolet**  
OFFICIAL VEHICLE • VÉHICULE OFFICIEL

Ne restez pas collé sur votre chaise. Étirez-vous entre deux appels. C'est bon pour votre dos et vos dossiers.

**PARTICIPATION**

**PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE**

SAMEDI 25 juillet 20h  
**Mendelssohn, Brahms, Tchaïkovski Paganini, Beethoven Sarasate**

avec **Marie Lacasse** violoniste

EXPOSITION **Monique Harvey**  
du 4 au 26 juillet samedi et dimanche de 11h à 17h

1364, chemin Ste-Marquette (sortie 69, de l'autoroute des Laurentides)  
RESERVATION TELEPHONIQUE  
1-229-2586  
Billets en vente à tous les comptoirs ADMISSION - 522-1245 ou 1-800-361-4595

**LE DEVOIR** CITE FM 99.5

**DISQUES CLASSIQUE**

# Les divines longueurs de Schubert

**Stéphane Lemelin (piano)**

Schumann, *Waldszenen* op.82, *Fantasiestücke* op.111; Schubert, *Sonate* D.959. SRI 003 CD.

**Andreas Haefliger (piano)**

Schumann, *Davidbündlertänze* op.6, *Waldszenen* op.82, *Fantasiestücke* op.111. Sony SK 48036.

**Références**

Schumann op.82, Clara Haskil (Philips 420 851-2, 1954), Reine Gianoli (Adès 13 241-2, 1974); Schubert D.949, Arthur Schnabel (EMI CHS 7 64259-2, 1937), Alfred Brendel (Philips 411 477-2, 1971, 422 229-2, 1987), Michel Daiberio (Erato ECD 88116, 1982), Paul Berkowitz (Meridian CDE 84103)

**Carol Bergeron**

LES FESTIVALIERS qui, le sept juillet dernier, sont allés entendre Stéphane Lemelin à l'église de Saint-Paul, près de Joliette, ont découvert un pianiste québécois supérieurement doué qui les a étonnés par la précision et l'intelligence de son jeu, la sensibilité et le raffinement de sa musicalité. Le moment le plus fort du son récitait fut incontestablement la *Sonate en « sol majeur »* D.984 de Franz Schubert dont il donna une profonde et lumineuse lecture.

Or, est-il besoin de le préciser, la musique pour clavier de Schubert, notamment les grandes *Sonates*, ne se livre pas au premier venu, ce qui explique que les interprètes ne vont guère au-delà de quelques *Impromptus*, des *Moments musicaux* et, pour les plus téméraires, de la *Wanderer fantasia*. Les *Sonates* (une vingtaine) intimident encore et les pianistes et les mélomanes.

À cela, le musicologue Alfred Einstein tente une explication en montrant que pour Schubert, le piano est « l'organe du langage le plus personnel, de l'intimité ». Nous sommes loin de l'instrument de virtuosité qui

aurait pu le conduire à l'écriture concertante. D'autre part, la forme demeure sage (classique en trois ou quatre mouvements) et ne devient pas, comme chez Beethoven, un terrain d'expérimentation. Pour peu qu'on la cherche, la nouveauté se situe dans le langage, notamment dans le langage harmonique qui explore les limites de la « tonalité ».

Moins mouvementé, moins actif que celui de Beethoven, « le développement schubertien », écrit Harry Halbreich, « procède essentiellement par oppositions d'éclairages, de timbre et d'harmonie, exprimant autant de fluctuations subtiles de la vie intérieure ». C'est ce qui engendre les « divines longueurs » des *Sonates* — leur richesse affective étant précisément fonction de cette longueur. Le musicologue belge fait aussi allusion à la notion du temps musical qui est ici remis en cause: un temps qui épouse le rythme des éléments de la nature plus que celui de l'homme.

Il est donc à la fois étonnant et émouvant de rencontrer un pianiste qui prend la peine d'approfondir ce répertoire. On connaît le Français Michel Daiberio, Paul Berkowitz (Montréalais qui vit en Angleterre), ou mieux encore, Alfred Brendel qui en la matière fait office de référence. Héritier d'Edwin Fischer et d'Arthur Schnabel, il a poussé plus loin la recherche d'une expression introspective tout en remettant en place les valeurs proprement pianistiques qu'un Schnabel, par exemple, pouvait aisément négliger.

De ses deux enregistrements de la *Sol majeur*, il m'arrive de préférer le premier... selon les jours ou le type d'écoute. Pourtant réalisé dans la même perspective, celui de Daiberio semble pousser un peu trop loin le souci d'objectivité. Quant à celui de Berkowitz, il écueille sur les insuffisances du jeu instrumental.

Reste donc Stéphane Lemelin qui s'attarde à une lecture très attentive

de la partition — sans doute a-t-il travaillé dans l'édition « urtext » Henle. Par exemple, il est le seul à traduire exactement l'articulation de la main gauche, au début de l'*Andantino* de la *Sonate* D.959. Cette approche respectueuse des moindres intentions écrites de Schubert aboutit fort heureusement à un geste musical des plus cohérents.

« D'un fantasque inquiétant, hoffmanesque » (Halbreich), l'épisode central de ce même mouvement lent incommode plus d'un. D'emportement, Brendel y sombre presque dans le pastiche des anciens pianos descripteurs du cinéma muet. Avec une logique incomparable, Lemelin retrouve le sens précis de la direction et soutient l'agitation sans débordement, sans hystérie.

Dans Schubert comme dans Schumann, ce prodigieux musicien de 32 ans dit tout ce qu'il a à dire sans crier, sans même insister. À la limite, on le croirait trop discret. À la première audition, son disque passe presque inaperçu. À peine remarque-t-on ici ou là quelques éléments qui interpellent. Petit à petit cependant, se dégagent les qualités d'une interprétation fouillée, touchante dans sa quête de vérité et de profondeur.

Les *Scènes de la forêt* posent, semble-t-il, de nombreux petits problèmes qui surgissent immédiatement à la lecture de la partition. La version de Clara Haskil qui passe pour la référence absolue, ne les résout pas tous, loin s'en faut. Si l'esprit est là, la lettre demeure hélas faible. Pourtant, l'écriture « schumannienne » n'est pas si chinoise. En dépit de louables efforts, sans doute gênée par des moyens affaiblis, Reine Gianoli n'y parvient pas davantage. Andras Haefliger, jeune pianiste allemand qui n'a pas encore 30 ans,

prend la relève de Haskil avec une palette pianistique éblouissante. Il agit cependant avec une certaine légèreté à l'égard du texte et l'on peut lui reprocher, avec de tels moyens, de ne pas être plus attentif aux désirs du compositeur.

Au-delà de la première pièce, *Entrée en forêt*, qui manque curieusement de précision, les huit autres pièces sont, chez Lemelin, à citer en exemple. Enfin la poésie « schumannienne » se dégage-t-elle sans transiger sur les indications de la partition: je pense à la pédale, aux nuances, aux phrases que le compositeur a pourtant bien notés. C'est ainsi qu'il retrouve la magie de l'*Oiseau prophète*, que l'*Adieu à la forêt* devient à la fois si beau et si émouvant.

Le regret majeur de ce merveilleux programme vient de la qualité très moyenne de l'enregistrement qui s'accompagne d'un bout à l'autre d'un lancinant bruit de fond. Le piano lui-même n'est pas avantageusement reproduit. En comparant avec la superbe prise de son du disque de son collègue Haefliger, on regrette encore davantage cette fâcheuse lacune.



Stéphane Lemelin

PHOTO ARCHIVES

LA PARYSE EST EN VILLE EN JUILLET  
16 HEURES EN SEMAINE  
14 HEURES WEEK-END

*La paryse*  
SNACK BAR  
302, RUE ONTARIO EST  
842-2040

Nous vous présentons l'œuvre d'un homme qui a su attendre l'idéal que nous visons sans relâche, la perfection.



En contemplant *Le Génie du sculpteur* dans l'œuvre de Michel-Ange, c'est toute l'œuvre d'un véritable maître de la Renaissance qui vous sera révélée. Les plans et les études préparatoires des principales pièces aident à comprendre le processus créatif de Michel-Ange, en plus de mettre en lumière l'ensemble de son œuvre artistique. Peintures, sculptures, dessins, gravures et objets proviennent de plusieurs collections de l'Europe et des États-Unis, et représentent plus de 160 œuvres originales qui seront exposées au Musée des beaux-arts de Montréal, du 12 juin au 13 septembre 1992. Lexus, conjointement avec ses concessionnaires de Montréal, est fière de présenter cette exposition, dans le cadre de son engagement à appuyer les arts partout au pays.



Les concessionnaires Lexus de Montréal

<b>Vimont Lexus Toyota</b> Laval (Québec) (514) 668-2710	<b>Spinelli Lexus Toyota</b> Lachine (Québec) (514) 634-7171	<b>Saint-Laurent Lexus Toyota</b> Ville Saint-Laurent (Québec) (514) 747-9811
--	--	---

LEXUS

Le tabagisme menace votre santé



L'ATTRAIT DU MASQUE



The PHANTOM of the OPERA

A PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992! REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!

Théâtre Maisonneuve  
RESERVEZ UNE SÉRIE AVEC LE PHANTOM  
(514) 790-2222

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situes dans certains magasins de la Baie)

Groups (20 et plus) téléphonez: (514) 874-9153 au Québec; (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

Les Arts du Maurier Ltée

présente

GRATUIT



Le Quatuor Shanghai

LA MUSIQUE DE CHAMBRE du JEUNE BEETHOVEN 21 et 22 juillet

à la basilique Notre-Dame, 19h00

21 juillet Quatuor, opus 18 no 1  
Quatuor, opus 18 no 5  
Quatuor, opus 18 no 4

22 juillet Quatuor, opus 18 no 3  
Quatuor, opus 18 no 2  
Quatuor, opus 18 no 6

Une production de l'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL célébrant le 350<sup>e</sup> anniversaire de Montréal



**SPECTACLES**

# Pourquoi laisser béton ?

Pascale Pontoreau

HABITUELLEMENT, les acteurs rêvent de chanter. Richard Berry, Patrick Bruel, Isabelle Adjani, Catherine Deneuve... et puis, il y a les chanteurs qui rêvent de faire du cinéma, quand ils n'en font pas déjà un brin sur scène.

Eh bien, il ne reste plus que quelques semaines à Renaud pour faire le grand saut. Dès le début du mois prochain, et pour une durée de huit mois, le loubard parisien se retrouvera devant la caméra, premier rôle, oui monsieur! en charmante compagnie. Rien de moins que Miou-Miou et Depardieu à ses côtés, dans un film de Claude Berri et un gros budget de quelques 32 millions de

dollars pour l'adaptation du *Germinal* de Zola.

« Je suis très angoissé en pensant au moment où Berri dira « Moteur! ». Je pense que j'ai encore plus peur que la première fois que je suis monté sur scène. Parce que là, ce n'est pas du tout mon élément. Pour l'instant, je me maudis vraiment d'avoir accepté un tel projet! » En attendant, Renaud vient se relaxer aujourd'hui au Parc des Îles de Montréal, et lundi soir à l'Agora de Québec.

Renaud n'est tendre avec personne. Ni avec lui, ni avec les autres. Et ce n'est pas nouveau. En 1974, quand il a commencé, à 22 ans, il donnait plutôt dans la dérision. Des textes qui parlaient de banlieue parisienne, de mobylettes et de baston.

Puis, ce fut le côté cœur avec l'apogée de *Mistral gagnant*. Vint, la déssillusion acerbe de *Putain de camion*. Avec son dixième bébé, *Marchand de cailloux* sorti en octobre dernier, Renaud retourne à la tendresse mais la plume n'a rien perdu de sa causticité.

« Il y a plusieurs générations de pasteurs dans la famille de mon père. Et, je me sens très proche de la rigueur et de la générosité de cette communauté qui a toujours lutté contre l'injustice et défendu les opprimés. Je me sens bien avec l'éducation protestante austère et puritaine que j'ai reçue. C'est sûrement pour cela que je ne peux m'empêcher de dénoncer. Mon défaut, c'est de choisir mon camp un peu trop vite et du coup, de parler parfois sans

trop savoir. Je manque de retenue, j'agis sur des certitudes.»

D'habitude avec l'âge, l'agressivité laisse tranquillement sa place à la lassitude. Renaud a beau essayé de s'en tenir à des histoires qui plaisent à sa blonde — comme le tendre *Dans ton sac* sur lequel j'ai quasiment versé une larme! — il ne peut renoncer au combat contre la bêtise, les excès, les cons...

Sur *Marchand de cailloux*, les cons prennent les allures de « 500 blaireaux sur leurs motos / Ça fait un max de blairs / Aux portes du désert... ». La course Paris-Dakar, ses millions de dollars et ses enfants Africains tués chaque hiver n'ont qu'à bien se tenir. « Les enfants sont la seule cause pour laquelle je n'arrêterai jamais de me battre, » pré-



Renaud

cisera Renaud Séchan.

L'enregistrement de l'album à Londres avec le producteur Irlandais Pete Briquette laisse d'excellents souvenirs au chanteur.

« Les musiciens anglais ont contredit la réputation selon laquelle ils méprisent tout ce qui vient de France. Ils m'ont accepté alors qu'ils ne me connaissaient pas du tout. Ils ont travaillé comme des fous sans passer leur temps à réclamer des hausses de salaire et le paiement d'heures supplémentaires comme l'exigent les Américains. J'ai vraiment beaucoup apprécié de travailler avec eux. Et puis le fait d'être à Londres me donnait un air de vacances. » Peut-être ces conditions justifient-elles l'atmosphère paisible qui émane du disque.

À force de tirer des boulets chauds sur tout ce qui bouge croche — « Je suis sollicité quotidiennement pour, au mieux signer une pétition, mais aussi pour un concert (la semaine dernière, nous avons organisé un spectacle au Pays Basque pour sau-

ver les 13 derniers ours des Pyrénées) un soutien financier, un meeting, etc. » — le chanteur risque de perdre quelques plumes dès que sa ligne de conduite s'égaré. En France, il a déjà pas mal payé remarquez. Cependant, si on le lui demandait, il viendrait sans hésiter à la rescousse du français d'ici. Peut-être est-ce cela le charme de Renaud.

Moi qui l'ai approché avec des préjugés gros comme le bras, j'ai capitulé devant son honnêteté, sa gêne. Comme un adolescent, il fonce dans le tas, se rebelle contre les gros et les méchants. Comme un enfant, il attendrit. Son public de jeunes a d'ailleurs suivi. Il y a de nouveaux jeunes, mais il y a aussi les jeunes de son époque qui ont vieilli. Ceux qui rêvent encore de justice le suivent toujours. Ceux qui ont viré de bord le dénigrent.

Une chose certaine, son retour aux sources de balades irlandaises ne peut que séduire le romantique qui sommeille en nous.

## Prenez l'air des îles avec

Michel Rivard  Gilles

Vigneault  Maurane 

Richard Séguin  Vilain

Pingouin  Renaud 

Maxime Le Forestier 

Laurence Jalbert  Julien

Clerc  Michel Pagliaro 

et Diane Dufresne 

ENTRÉE GRATUITE  
LE 18 JUILLET, DES 13 h, AU PARC DES ÎLES

La Corporation des célébrations du 350<sup>e</sup> anniversaire de Montréal présente

## MONTREAL, VILLE FRANCOPHONE JOURNÉE MOLSON DRY

350 ANS



MONTREAL  
fête

Cette présentation de



Grands partenaires



**DE 14 h 30 À 16 h 30**  
CHANSON ACOUSTIQUE

Gilles Vigneault  
La Bande Magnétique  
Hart Rouge  
Laurence Jalbert  
Julien Clerc (France)  
Richard Séguin  
Renaud (France)  
Michel Rivard

**DE 16 h 30 À 19 h**  
FRANCOPHONES DU MONDE

Richard Séguin  
Michel Rivard  
Vilain Pingouin  
Zap Mama (Belgique)  
Papa Wemba (Zaire)  
Francisco (Martinique)

**DE 19 h À 23 h**  
FRANCOFÊTE DU 350<sup>e</sup>

Gilles Vigneault  
Laurence Jalbert  
Julien Clerc  
Richard Séguin  
Renaud  
Michel Rivard  
Diane Dufresne  
Maurane (Belgique)  
Michel Pagliaro  
Maxime Le Forestier (France)

**OÙ :** Parc des Îles, pointe sud-ouest de l'île Ste-Hélène.  
**QUAND :** Le samedi 18 juillet, de 13 h à 23 h. (En cas de pluie, remis au lendemain)  
**COMMENT :** Station de métro île Ste-Hélène.  
**Pour plus de renseignements, composez le (514) 872-7292.**  
Producteur délégué : Spectra Scène

## CARBONE 14 LE CAFE DES AVEUGLES



SUPPLÉMENTAIRES 24-25-26 AOÛT

DU 18 AU 22 AOÛT 1992

en coproduction avec



en coprésentation avec la  
Société de la Place des Arts de Montréal

**EN VENTE MAINTENANT**  
LE DEVOIR

Admission : 522-1245

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts

514 842-2112  
Frais de service.

# Lire en voyageant et vice-versa

**Normand Cazalès**

J'AIME lire et voyager. Si possible, les deux à la fois. Ou précéder l'un de l'autre, et vice-versa.

Le plaisir de l'un et l'autre est encore plus vif si la lecture peut porter sur la destination fréquentée. Nombre d'auteurs accordent une telle importance aux lieux dans leurs oeuvres de fiction qu'ils en deviennent des personnages. Et, au-delà des distances et parfois des époques, découvrir des espaces par les yeux, la sensibilité et l'art d'écrivains donne au voyageur d'autres clefs de lecture des paysages et des gens : plus rien n'est pareil...

Après des décennies, une révolution et presque un siècle de mainmise idéologique, après des années-lumières de transformation sociale et technologique, la *Steppe* de Tchekov vit toujours : dans leurs racines intimes, le paysage russe, l'âme russe ont perduré. L'impression et l'expression de Tchekov sont toujours aussi vives, aussi justes.

Et que serait *Le monde selon Garp* sans Vienne ? Sans la pension, les strasses, le parc, le tram ? Et Vienne elle-même, pour les lecteurs de *Garp*, se transforme, prend des dimensions insoupçonnées sous la conduite toute subjective de John Irving, auteur tout à fait américain dans ses conceptions littéraires et si européen dans ses intuitions.

J'ai dû lire cinq fois plutôt qu'une les livres de Raymond Chandler, ci-devant auteur de romans policiers né à Chicago, élevé en Angleterre, ayant vécu et écrit aux États-Unis, dans le sud de la Californie plus précisément; ci-devant auteur américain se sentant étranger chez lui tellement était forte sa mémoire anglaise; ci-devant auteur d'oeuvres d'un genre qualifié de mineur, qui en souffrit toute son existence, lui si épris de style et de vie qu'il porta cette littérature policière au rang de littérature tout court.

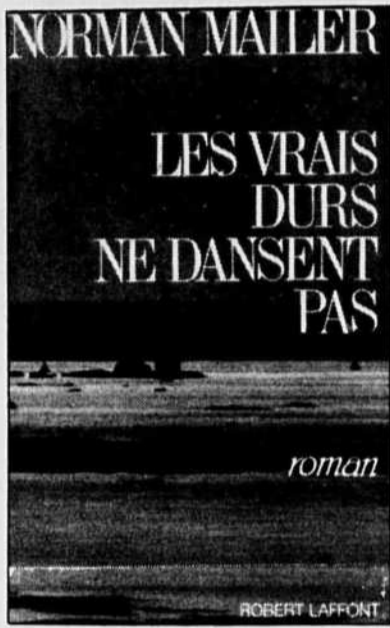
Son personnage le plus célèbre fut Philip Marlowe devenu l'archétype du privé, auquel d'ailleurs Hollywood surperposa les traits d'Humphrey Bogart, l'un de ses monstres les plus sacrés. Un autre personnage, moins connu mais tout aussi présent, s'appelait Bay City, autrement dit l'un des nombreux satellites en bord de mer qui fabriquent cette ville mouvante tentaculaire, paradoxalement opulente et misérable, chaude et douce comme le climat californien, dure et froide comme la mort, tra-

tre comme la violence. Ville éclatée, riche et pourrie sous son assurance, qui aurait pu, voici 50 ans comme au printemps dernier, tourner au chaos le plus absolu.

Bay City/Los Angeles, ville dangereuse dans ses illusions mais qui était la ville de Marlowe, donc la plus belle parce que sienne. Relisons *Bay City Blues*, nouvelle parue dans *Black Mask* et rééditée en français chez Gallimard (Carré Noir) :

« La route montait, descendait, se dévidait au flanc des collines, entre l'éparpillement de lumières étagées au nord-ouest et étalées en tapis au sud. De ce point les trois jetées paraissaient très éloignées, comme de minces crayons lumineux posés sur un coussin de velours noir. Des nappes de brouillard flottaient au fond des canyons avec une odeur pénétrante de végétation, laissant les parties hautes dégagées. (...) Une sirène s'éleva au loin, sur Arguello Boulevard. Sa plainte nous parvenait, étouffée, par les fenêtres closes, comme le hurlement d'un coyote dans les collines ».

Le gros crochet de Cape Cod et Provincetown, son leurre rutilant, attirent leurs bancs de vacanciers chaque été. Dans son style bien à lui, digressif, incisif, brouillon, brillant et, pour tout dire, dérangeant, Norman Mailer y a campé l'un de ses derniers romans, *Tough Guys Don't Dance*



(Les vrais durs ne dansent pas, Robert Laffont). Foin des descriptions et visions touristiques : il a concocté une histoire corrosive, aux odeurs de pétrole sur le sable, mêlant bourbon et mari, belle blonde assassinée, ex-boyeurs, maniaques sexuels, questions sur la vie et la mort, les relations père-fils, l'amour et les fauxsemblants. Avec l'hiver qui souffle sur les dunes et la mer qui n'attend pas que les baigneurs...

En voici quelques extraits : « On ne pouvait d'ailleurs pas venir s'installer à Provincetown quand on était snob et qu'on se proposait de faire son chemin dans la société. (...) La ville était autrefois, voilà 150 ans, un port baleinier. Les capitaines yankees du Cape Cod fondèrent l'entreprise et amenèrent des Portugais des Açores pour servir sur les baleinières. (...) De nos jours, la moitié des Portugais ont des noms yankees comme Cook et Snow et, quel que soit leur nom, possèdent la ville. (...) Si l'on veut voir des gens friqués, il faut attendre l'été et les petites coteries de psychanalystes et de riches amateurs d'art qui s'ament de New York, flanquées de tout un échantillonnage de la société homosexuelle, additionné des représen-



Le pont Rialto sur le Grand Canal à Venise.

tants de la brigade des stup et des trafiquants de drogue. (...) sans compter les dizaines de milliers de touristes qui viennent chaque jour de tous les États de l'Union se rendre compte, quelques heures durant, de ce à quoi peut bien ressembler Provincetown, tout simplement parce qu'elle est là - à l'extrémité de la

carte. Les gens ont toujours eu un tropisme pour la finistère ».

Dans un tout autre registre, c'est-à-dire élégant, désinvolte et tragique, le tandem de Carlo Fruttero et Franco Lucentini, dit Fruttero et Lucentini, dit F & L, a situé à Venise le cadre de *L'amant sans domicile fixe* (Le Seuil). Choix résolument volon-

taire et non laissé au hasard. Une riche romaine, princesse de surcroît, femme belle et accomplie, spécialisée dans le négoce des oeuvres d'art, « sorte d'antiquaire volante », rencontre l'amour, la passion. C'est un homme sans âge, charmant et charmeur, polyglotte, cultivé, raffiné, apparemment sans le sou et

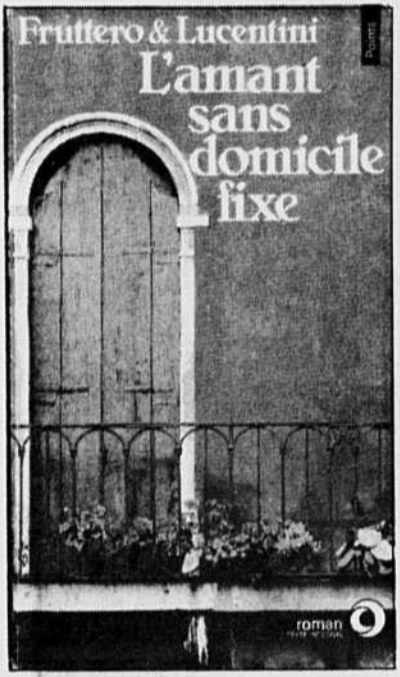
sans attaches, pour l'instant guide touristique.

« Ah... fit Mr. Sylvera », tout à la fois étonné, ironique et fataliste est le leitmotiv de ce roman qui va et vient le plus vieux ghetto du monde, dans le labyrinthe des ruelles d'une Venise enveloppée dans ses brumes d'hiver. « Ah... fit Mr. Sylvera », expression riche et succincte de ces amours exceptionnelles et impossibles, du destin de cet homme, juif et mythique, condamné à errer à travers les siècles, du destin aussi de cette ville qui s'enfonce dans les eaux de la lagune, inexorablement, millimètre par millimètre, sous le poids de ses pierres, de ses palais... et sûrement de son orgueil.

« Je vis David sur le pont du Rialto, un valet de coeur dans son tricorne, qui se frayait un chemin (mais sans toucher personne) entre les squelettes, les arlequins, les singes, les pachas, les colombines. Où allait-il ? Comment s'y trouvait-il dans le XVIIIe siècle ? (...) »

Chemin faisant, j'avais découvert une Venise bien évidente et, pourtant, à moi - entièrement inconnue. Une Venise aux multiples anfractuosités, petites arcades, recoins obscurs, minuscules campielli déserts calli presque secrètes, desquels il aurait été criminel de ne pas profiter, à mesure que nous avançons, pour étreindre passionnément Mr. Sylvera. Ces lieux isolés étaient là tout exprès, comprenais-je enfin. Et je m'expliquais la réputation que s'était faite Venise, au cours des siècles, d'être une cité propre aux amours dans les lieux publics ».

Lire et voyager, lequel est la boussole de l'autre ?



## PRIMES À LA QUALITÉ pour les réalisateurs et pour les scénaristes

Afin de souligner la qualité exceptionnelle d'une oeuvre d'un réalisateur québécois et celle d'un scénariste québécois, la SOGIC décerne cette année une prime à la qualité pour les réalisateurs et une prime à la qualité pour les scénaristes de 100 000 \$ chacune.

Ces primes touchent des longs métrages de fiction sélectionnés parmi l'ensemble des longs métrages québécois du secteur privé.

Deux jurys composés chacun de cinq personnalités reconnues seront chargés d'élaborer les critères de sélection et leur décision sera rendue publique à l'automne 1992.

Les primes comportent deux modalités de paiement : une somme de 50 000 \$ est versée au lauréat sous forme de subvention; l'autre 50 000 \$ est investi au nom du celui-ci dans le financement de la production de son prochain long métrage de fiction, qui doit être accepté par la Société.

### Critères d'admissibilité :

Les oeuvres doivent être sorties en salles commerciales entre le 1er janvier 1991 et le 31 décembre 1991. Pour être admissibles, les films doivent répondre aux critères d'une production québécoise tels que définis par la SOGIC.

Les réalisateurs et scénaristes admissibles sont priés de communiquer avec Mme Fernande D. Lussier avant le 14 août 1992, à l'adresse suivante :

**SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES**  
1755, boul. René-Lévesque est, bur. 200  
Montréal (Québec) H2K 4P6  
Téléphone: (514) 873-7768  
Télécopieur: (514) 873-4388  
INWATTS: 1-800-363-0401

# La 350e Symphonie Juste pour Rire

**L'ÉVÈNEMENT 10e ANNIVERSAIRE**

**Une symphonie en rire majeur!**

Les plus grands humoristes internationaux se joignent à l'orchestre «I MUSICI» de Montréal dans un indescriptible spectacle d'humour visuel et musical. Un concert fou!

Un chef d'orchestre délirant! Des performances jamais vues!

18 numéros sans fausse note avec...

**Jerry Lewis**

**Jean Lapointe**

**Denis Lacombe**

George Carl • Michel Lauzière • Denny Dent • John Twomey • Daniel Menendez • Didier Pasquette  
Rodrigue Tremblay • Brooks String Quartet • Nathalie Carrier • Manuel Blais • Nathalie Choquette • Berthier Denis  
Mise en scène: **Guy Caron**

La 350e Symphonie Juste pour rire fait partie de la programmation officielle des Célébrations du 350e anniversaire de Montréal.

**Le 7 août à 20h00 et le 8 août à 14h00 et 20h00**  
Place des Arts, salle Wilfrid-Pelletier • Billetterie: 842-2112 • Réseau Admission: 522-1245  
Billetterie Juste pour rire : 845-2322 (pour les forfaits ou les groupes de 20 personnes et plus)

N.B.: La programmation peut-être sujette à changements sans préavis.

## 10 ANS! VOUS VOULEZ RIRE..?

DU 30 JUILLET AU 9 AOÛT 1992 «ÉDITION SPÉCIALE» 350e

### LES EXTRAVAGANCES DU CLUB SODA

**GODZILLA CONTRE LE BONHOMME VERT**  
30, 31 juillet et 1er août à minuit  
Code: VERT

**LE PLUS GRAND PARTY**  
Tupperware AU MONDE  
29, 30, 31 juillet à 19h15  
Code: TUPP

**JUSTE SPORT RIRE**  
31 juillet et 1er août à 22h00  
Code: SPOR

**L'ÉCOLE NATIONALE DE L'HUMOUR**  
Mise en scène : Luc Senay  
2 août à 19h30 et 22h00  
Code: ECOL

**Club Soda**  
5240, avenue du Parc  
Billetterie: 270-7848  
Réseau Admission: 522-1245

### Rire sans frontière à l'Agora de la danse

Salle 1, 20h30  
**Anne Roumanoff (France)**, 30 et 31 juillet.  
**Elliot (Belgique)**, 1er août.  
**Suard & Visek (France)**, 3 août.  
**Sophie Forte (France)**, 2 et 4 août.  
**Lilia (France)**, 5 août.  
**Manuel Pratt (France)**, 6 août.  
**Marc De Hollogne (Belgique)**, 7 et 8 août.  
**François Pirette (Belgique)**, 9 août.  
Code: AGOR

Salle 2, 20h00  
**STOMP: LES PERCUTANTS**  
Ils ont rafé les honneurs au Festival d'Édimbourg!  
**Stomp (Angleterre)**  
Du 5 au 9 août  
Code: STOM

**Agora de la Danse**  
840, rue Cherrier est  
Billetterie: 525-1500  
Réseau Admission: 522-1245

### Gala Place des Arts

Avec:  
Daniel Lemire  
Patrick Huard  
Lagaf'  
Yves Lecoq  
Pierre Perret  
Roger Pierre et Jean-Marc Thibault  
Popeck  
Anne Roumanoff  
Les Vamps  
et Jerry Lewis

**Jeudi 6 août à 20h00**  
Place des Arts, salle Wilfrid-Pelletier

Billetterie: 842-2112  
Réseau Admission: 522-1245  
Billetterie Juste pour rire: 845-2322 (pour les forfaits ou les groupes de 20 personnes et plus)  
Code: FRAN

POUR PLUS DE DÉTAILS SUR LES SPECTACLES ET POUR L'ACHAT DE BILLETS:

**LA LIGNE BELL HA-HA! 938-HAHA**



**Odile Tremblay**  
Entre les lignes

**PLUIE DE PRINTEMPS**  
Bernard Malamud, traduit de l'anglais par Martine Chard-Hutchinson, Paris, Éditions Rivages, 1992, 265 pages.

**LE PEUPLE ÉLU**  
Bernard Malamud, traduit de l'anglais par Martine Chard-Hutchinson, Paris, Éditions Rivages, 1992, 170 pages.

RIEN n'est plus triste et poignant que les tous premiers écrits de Bernard Malamud, petites pièces dans lesquelles grince le quotidien, comme une chaise bercante qui fait toujours le même bruit atroce et que nul ne songe à huiler, faute de croire à l'espoir de toute façon. Cet écrivain juif de Brooklyn mort en 1986 à 72 ans, s'est surtout fait connaître par son roman *L'Homme de Kiev* qui lui valut le *Pulitzer* en 67.

On le dit inclassable. Il est vrai que sa prose prend toutes sortes de formes, parfois frondeuse, auto-dérivoire, ou noire, mais jamais aussi percutante qu'à l'heure de célébrer l'au jour le jour des petites gens qui n'ont rien et qui parviennent malgré tout à le perdre. Pathétisme de ces destins de misère arrivés à un point de non retour où il devient absurde de vivre plus longtemps, et où on vit tout de même. Par habitude, sans doute, ou par crainte que quelque chose de pire ne vous attende de l'autre côté. Quand la poisse vous colle au corps, elle doit bien finir par corrompre l'âme.

« On entend toujours dans les mots de Malamud la résonance de la vérité de l'émotion, de sa singularité et de la souffrance qu'elle implique » disait de lui Saul Bellow.

Réunies depuis peu et aujourd'hui traduites en français, les nouvelles de *Pluie de printemps* avaient été au fil des ans publiées dans des magazines, des journaux. Elles s'étaient sur plus de 40 ans. Mais ce sont les plus anciennes qui vous étreignent le cœur, tant ces pages cruelles disent et redisent à quel point l'homme est un loup pour l'homme. D'autant plus que leur cadre est généralement celui d'une Amérique rongée par la crise économique, ou affaiblie par la guerre dont le souffle ravageur

arrive d'Europe, pour mieux renverser ces petits immigrants juifs qui eurent le malheur de croire à l'Eldorado.

Dans ces courts récits, mari et femme se méprisent et se supportent jusqu'à la mort, pères et fils rêvent de s'assassiner, des frères se poursuivent pour se briser les jambes à coups de matraques.

L'incommunicabilité recouvre tout, condamne à la solitude des damnés ces êtres à fleur de peau. Une violence d'une telle puissance traverse ces pages de douleur qu'on en reste sonné. Nul ne sort de ces destins ravagés, sinon infirme, fou ou sacrifié sur l'autel collectif de cette diaspora.

« La vie commence de l'autre côté du désespoir », écrivait Sartre. C'est de ce côté-là que se tient Malamud pour décrire sa faune pathétique.

Mais parfois un mot, un geste parvient à arracher à la vie un peu de dignité perdue. Quand un barbier rase en y mettant tout son cœur un pauvre hère clochardisé de la Grande Dépression, ce sont ses propres crimes qu'il rachète. Et quand un jeune homme rêveur accepte de tremper ses mains dans le sang des animaux de boucherie qui le répugnent, c'est pour s'inscrire dans une lignée familiale dont le devoir le transcende. Et peut-être, est-ce là une grandeur. Mais si douloureuse que l'individu s'y perd.

D'un tout autre ton, comique et dérisoire, est le roman posthume inachevé *The People* qui nous parvient aujourd'hui sous la plume de Malamud. Cet ouvrage est une étrange fresque qui puise à l'Ancien Testament le mythe de l'errance, de la terre promise et du guide, sorte de Moïse qui conduit les siens vers d'autres paturages. Mais *The People*, roman qui entremêle l'humour, le conte et l'ethnologie, met en scène au siècle dernier une tribu d'Amérindiens appelés simplement « Le Peuple ». À leur tête un Juif, Yozip, apparut à par hasard, héros un peu perdu à la Buster Keaton, harponné par un destin qu'il accepte dans un premier temps avec une sorte de fatalisme bonhomme qui se

transforme peu à peu en courage. Il est intéressant de voir qu'un même thème de l'Indien Juif apparaît dans le dernier roman de Mordecai Richler, *Gursky*. Mais cette fois, il s'agit d'Inuits qui sont visités, influencés, et leurs traditions infiltrées par un fils de Salomon. Les deux auteurs juifs semblent voir dans le nomadisme un lien assez fort pour unir des peuples en apparence si dissemblables. *The People* s'achève sur une note noire, après l'échec de l'exode autochtone. « Les Indiens se mirent à gémir dès que les wagons de marchandises s'ébranlèrent ». Pour un peu, on croirait y entendre grincer les bielles des trains de l'Holocauste.

## Carnet 44

Andrée MAILLET

Choses écrites

SOUS LE GOUVERNEMENT de madame Latour, mon père nous annonça la visite d'un hôte prestigieux, son grand ami, un grand malade aussi. Il passerait à la Maison Chapleau — précisément dans la petite maison de papa — quelques jours de convalescence. La première fois qu'il prit avec nous un repas en famille, mon père lui présenta ses filles : « Mes Amazones », dit-il, avec une humilité toute chinoise. « Elles sont très impressionnées ! » Je pris un air de circonstance et fléchis en genou : la petite révérence ; et comme c'était un monsieur, je lui tendis la main, qu'il serra en s'inclinant, bien entendu. Il était grand avec un beau visage fin, des yeux spirituels qui pétillaient en dépit de sa faiblesse très apparente. Il avait la peau grise. Je sus, bien plus tard, qu'il passait pour le fils non-reconnu de sir Wilfrid Laurier, auquel il ne ressemblait pas le moins du monde. Un grand journaliste, un grand député, un futur homme d'état. Obéissant aux recommandations comminatoires de notre adoré, redouté paternel, nous fûmes invisibles, évanescents et presque inaudibles durant le séjour du Grand Monsieur.

Avant de nous quitter, il nous attira à lui, nous appelant par nos prénoms. « Vous dites bien les *Fables de La Fontaine* », dit-il. Et je vous en remercie. En voici deux très courtes d'un autre fabuliste, sans commune mesure avec celles du Bonhomme. Je vous les laisse en souvenir. La 1ère : *Un Pacha frappait son esclave. L'esclave, devenu grave, ouvre le ventre du Pacha. Morale : Frappez ! et l'on vous ouvrira.* La 2e : *Un ours blanc suivait un ours noir. Morale : Les ours se suivent et ne se ressemblent pas.* Et nous étions pliées en deux tant ces facettes, apprises sur le champ, amusèrent les Petites Filles Modèles (de Sainte-Thérèse) de huit et neuf ans. Et Armand Lavergne (1) s'en alla, souriant, me laissant ce cadeau de lui. Il partait mourir, je ne sais plus où. Il fut un très grand nationaliste canadien-français. (La *Maison Chapleau*, extrait).

(1) Car c'était bien lui.

\*\*\*

CE MATIN, séance dévergondée d'enregistrement. Après deux erreurs, trois splendeurs. — *La Chanson perpétuelle* de Chausson, servie à merveille par la Norman — trois Ravel servis, ô combien ? bien

par Monique Haas : *Jeux d'Eau, Menuet, Prélude*. Et puis *La Jolie Fille de Perth* de Bizet, tantôt majestueux ou éclatant ou les deux, honoré par Ernest Ansermet et l'Orchestre de la Suisse Romande. Tiens ! Trois Français ? Trois des Immortels Compositeurs de France. Je demeure frappé de la justesse de jugement, de la droiture de Monsieur Croche (qui se fit à l'occasion l'un des « nègres » de l'Ouvreuse — autre alias de Willie (de son vrai nom Henri Gauthier-Villars, Pygmalion et premier mari de Colette — son plus grand titre à la postérité). Monsieur Croche, né Claude Debussy, extirpa de l'Oubli d'illustres inconnus — presque tous les génies musicaux de France. Admiré lui-même par Proust, il ne put lui communiquer ses ferveurs. Pour Marcel Proust, son camarade Jacques Bizet ne fut jamais le filleul de *Carmen*, de *La Jolie Fille de Perth*, de *Arlésienne* ni des *Pêcheurs de Perles*, mais seulement le fils de madame Strauss, née de Fromental Halévy. Proust adore Debussy, ignore Bizet (Georges) et laisse aux Pipelets le maestro Puccini dont la *Turandot* fascinait aussi bien Claude de France que Ravel.

\*\*\*

IL EST bizarre parfois, le petit Marcel. Bout à bout, ses éloges de Fortuny constituent une plaquette. Mais de son génie architectural, pas un mot. Pourtant, Fortuny possédait un secret magique : celui du plissé. On mit un demi-siècle à le redécouvrir. Une robe du soir de Fortuny se logeait dans un sac à main de gabarit standard ; pliée en 10 ou en 20 selon le tissu, on la déplaît, la suspendait, et cette colonne de plis était immédiatement portable au grand dîner (n'importe quel soir) de l'Élysée ; n'importe que le motif eût été des tourterelles amoureuses sur le rebord d'une vasque d'albâtre : la dame ruisselait de couleurs enchanteuses, on ne voyait qu'une cascade ambulante d'azur, de rose, de glauque et d'or. (Se souvenir que glauque est un vert bleuté, lumineux, minéral et non pas de la vase verdâtre). Musique, architecture, coloris et snobisme : tout se tient. Et le snobisme est un état liant. Pas italien pour autant. Liant comme l'oeuf (un par personne) dans la ratatouille.

\*\*\*

LES PRINCES DU SANG (fragment). — Qui est-ce qui a créé tout cela ? me suis-je demandé. Personne. Cela s'est créé tout seul, me suis-je répondu. Et puis cela s'est créé Dieu dans la pierre, les cristaux, les arbres géants, les dinosaures ; et quand Dieu ne s'est pas aimé dans l'un ou l'autre de ces êtres, il s'est détruit. S'il ne s'aime pas en l'Homme, il se détruira en lui.

La théologie, décidément, est la science seule digne d'intérêt parce qu'elle conduit au plus profond de

soi. Si Dieu ne s'aime pas en moi, je le perdrai, je serai perdue... Ou j'en inventerai un plus beau, plus fort, un bien meilleur.

\*\*\*

SI LA DOCTORESSE Paule Neuville — que ses amis appelaient Zou — et son mari, l'attaché culturel de France monsieur Raymond Neuville, eussent été encore en poste à Montréal, aucun média n'eût consenti, ni même songé à porter devant le public l'ineptie calomnieuse d'un pseudo bûcheron — et en tout point indigne d'en être un. (Nom : Desjardins, prénom : Richard, qualité : émétique). Claude Jasmin (dont moi, je connais l'existence et les dons) ne s'est pas attaqué habilement à ce faux mec en corps de chemise. Parce que, monsieur Jasmin, mon jeune camarade, l'ironie touche fort peu de gens en nos enviables climats. (Ceci dit sans ironie). Pourquoi dont n'aurait-on pas ?... Parce qu'on aurait craint de leur

faire de la peine, pardi ! Ces Français-là, les Neuville, étaient nos frères : ils nous aimaient. Ils témoignaient de l'intérêt que portait encore la France à ses anciens ressortissants. (Pourquoi anciens, je le demande ? Abandonner le Canada et ses castors, puisqu'il le fallait... Mais abandonner les Maillet, les Gourbeille ou Corbeil, leurs voisins, les descendants de Blaise Juillet — mon ancêtre — et de Boucher de la Bruère — un autre de mes ancêtres (je descends de ces héros par les femmes ? Cela m'apporte le même nombre de gènes que si je me nommais Maillet-Juillet Boucher de la Bruère, n'est-ce pas ?). Je suis donc Française de souche, de race ; le roi ne nous exila point ni ne nous exclut jamais. Tant vaut pour les Laurion, les Éthier-Blais, Poisson, Angers, les Chantale Juillet, Lyne Fortin, Sylvie Bernier, Mitsou Gélinas et madame Mouffe, dont le grand défi dès sa naissance fut d'être la petite-fille de notre Mentor national : Victor Barbeau. Défi bellement relevé, d'ailleurs.

## Recueil hybride

LA NUIT VERTE DU PARC LABYRINTHE

Nicole Brossard, Montréal, Trois, 1992, 72 pages.

Pierre Salducci

AVEC *La Nuit verte du parc labyrinthique*, Nicole Brossard publie son 34e titre, poursuivant ainsi une carrière commencée en 1965 qui lui a valu déjà par deux fois le Prix du Gouverneur général ainsi que le Prix Athanase-David en 1991. Surtout poète, Nicole Brossard a également orienté son œuvre vers l'essai, le théâtre et même le roman. Justement, *La Nuit verte du parc labyrinthique* paraît accompagné de la mention « fictions », ce qui laisserait supposer que Nicole Brossard propose ici une nouvelle incursion vers le roman ou le récit. Il n'en est pourtant rien.

*La Nuit verte du parc labyrinthique* se présente tout d'abord comme un livre peu épais (à peine 64 pages) dont la vocation première serait apparemment de regrouper cinq textes précédemment parus de façon éparpillée dans des revues ou des anthologies, et qui figurent parmi les plus récentes créations de l'auteure. Parmi ces parutions on compte d'ailleurs deux publications universitaires ce qui souligne combien la démarche de Nicole Brossard reste proche de la recherche et, même de l'expérimentation. Certains de ces textes ont d'abord paru dans une traduction anglaise et connaissent ici leur première publication en fran-



çais. Très vite cependant, l'appellation « fictions » qui figure sur la couverture du livre s'avère plutôt contestable, d'autant plus qu'aucun des textes présentés — à part peut-être *La Nuit verte du parc labyrinthique* qui s'inspire, sans la raconter toutefois, d'un événement vécu à Barcelone — ne s'orientent d'une façon ou d'une autre vers le récit et la narration. Nicole Brossard elle-même déclare d'ailleurs s'éloigner d'un tel projet en convenant dans *Tendons, paragraphes et voix lactées* (p. 39) : « Oui, je l'avoue, raconter n'est pas mon affaire... » Pourquoi, dès lors, avoir accepté d'être classé dans la catégorie fiction et avoir revendiqué ce genre ?

Une fois ce malentendu éclairci, reste la poésie de Nicole Brossard qui explore les thèmes habituels et chers à l'auteure, comme l'amour lesbien, le rapport au pays et aux autres langues (plusieurs phrases sont en anglais ou en espagnol), le rapport aux mots, etc. Et c'est là, bien plus que dans une prétendue fiction, que réside l'essentiel du message de Nicole Brossard.

Pourtant, malgré ses qualités d'écriture, *La Nuit verte du parc labyrinthique* ne parvient pas tout à fait à se justifier en tant que recueil. En effet, celui-ci donne l'impression d'être né un peu par hasard. Pourquoi avoir réuni ces cinq textes-là ? Et pourquoi maintenant ? Même si cela permet une sorte de « mise à jour » dans l'œuvre de Nicole Brossard, on sent qu'il n'existe pas d'autre lien entre ces textes que le temps et la date de leur création. Le résultat débouche sur un recueil hybride, sans unité, dans lequel s'affrontent les notions de fiction et de poésie, et où les textes en prose alternent sans bénéfice avec ceux d'autres factures. Dommage.

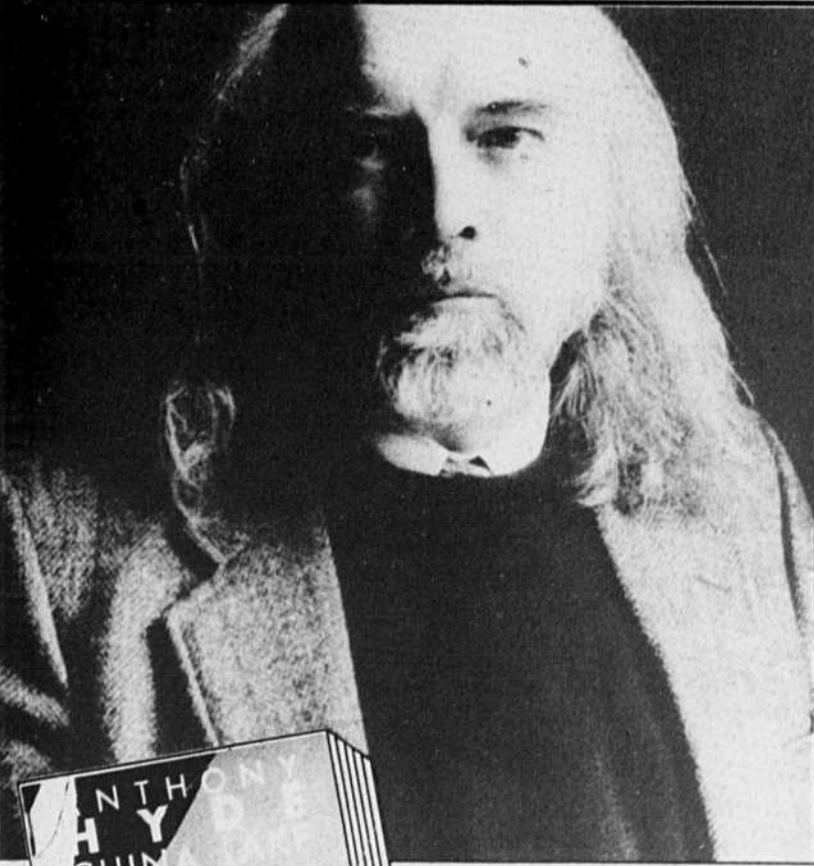


# Anthony Hyde

Située en Californie, la base de China Lake voit, depuis 1942, la conception et l'expérimentation des missiles les plus puissants et les plus performants de notre histoire. En 1961, un missile américain conçu à China Lake est découvert sous les ailes des Migs soviétiques. Au terme d'un périple implacable et terrifiant, un savant britannique accusé d'espionnage au profit des Russes, découvre l'atroce vérité.

## China Lake

### Le thriller de l'été



Longuement attendu, voici enfin le second roman d'espionnage d'Anthony Hyde, auteur de *Red Fox*. 384 pages - 22,95\$

ÉDITIONS DU SEUIL

Yves Cazaux

# L'ACADIE

Histoire des Acadiens

Du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

Albin Michel

39,95 \$ - 478 pages

Yves Cazaux

# L'ACADIE

Histoire des Acadiens

Du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

Le premier ouvrage de synthèse qui retrace la passionnante et tragique saga des Acadiens.

ALBIN MICHEL

## La pourriture du monde

### AMERICAN PSYCHO

Bret Easton Ellis  
Traduit de l'américain  
par Alain Defossé  
Salvy, 1992, 512 pages.

Francine Bordeleau

LES YUPPIES, les *young urban people*, n'ont pas disparu avec les années 80. Mais voilà : on a décorqué leurs valeurs — fric, forme et fringues — et leur comportement sous toutes les coutures, on connaît par cœur les tenants et aboutissants du phénomène et il est temps de se pencher sur d'autres bestioles. D'autant plus que la décennie des yuppies, individualiste à l'extrême, est loin d'avoir été la plus glorieuse pour l'avancement de l'humanité.

Il n'empêche : la caricature de ce monde sans morale et sans profondeur à laquelle se livre Bret Easton Ellis dans *American Psycho* est bien plaisante. Vous avez bien lu : ce roman à côté duquel *Le silence des agneaux* est un conte pour ados, qui rivalise de sadisme avec les imbattables *Cent vingt journées de Sodome* du divin marquis, que quelques grandes maisons françaises ont refusé de traduire, est en effet irrésistible d'humour noir.

Beau, jeune (26 ans), riche, intelligent, séduisant, son héros, Patrick Bateman, est un *golden boy* de Wall Street. Il habite le même immeuble que Tom Cruise, passe deux heures par jour à son club de gym (coût de l'abonnement annuel : 5000 \$), espère obtenir une réservation à *Dorsia*, le plus snob restaurant de New York, avant l'année prochaine, se promène avec un étui à préservatifs en peau d'autruche, a un portefeuille en peau de gazelle, n'utilise que des mouchoirs griffés. Ses valeurs, il les puise dans le *Patty Winters Show*, une émission quotidienne du matin à mi-chemin entre Claire Lamarche et Janette Bertrand qui traite des thèmes les plus débiles : « les victimes des requins ? », « Patrick Swayze : est-il ou n'est-il pas devenu cynique ? », « les femmes qui ont épousé un homosexuel », « les meilleurs restaurants du Proche-Orient », etc... Et il est tout à fait le genre à exiger,

à l'instar de Boris Vian, un suaire de chez Dior pour quand il sera mort.

Le ton de Bret Ellis, c'est quelque chose, je vous assure. Exemple très représentatif : « Je lève son cul, souhantant y mettre ma langue, mais elle refuse, et je relève la tête, tends le bras vers la table de chevet ancienne de chez Portian pour prendre le préservatif posé dans le cendrier du Palio, à côté de la lampe halogène Tensor et de l'urne en terre cuite de chez D'Oro, et déchire l'emballage entre mes dents et deux ongles brillants et lisses, puis l'enfile sur ma queue, sans difficulté ».

Dès le début pourtant, on se doute que Bateman a d'autres manies, lui-même nous avertissant d'entrée qu'il est un psychopathe. Il faudra quand même un moment avant que l'on sache ce qu'il fait exactement aux dames (et parfois aux messieurs, aux clochards, aux chauffeurs de taxi...) mais Ellis, ce moment venu, ne sera pas avare de détails. La plongée dans l'horreur est d'autant plus terrible qu'elle nous est narrée tout du long par un Bateman assez cultivé pour envoyer ses draps tachés de sang au nettoyage à sec, et pour engueuler le patron parce qu'il reste des taches.

On peut certes reprocher à Ellis d'être trop complaisant, voire d'abuser de la violence gratuite : plus on avance, plus les épisodes meurtriers sont insoutenables, écœurants pour tout dire, et leur effet est d'autant exacerbé par la futilité d'un personnage qui se sait fou et se laisse de plus en plus submerger par sa folie. Mais avec ce roman noir, le jeune auteur de 28 ans, en quelque sorte *golden boy* lui-même grâce au succès de *Less Than Zero* (traduit chez Christian Bourgois par *Moins que zéro*), un implacable récit sur l'enfer de la coke qu'il a écrit à 20 ans, fait le procès virulent des années Reagan. « J'ai choisi la satire pour mettre à jour l'absolue banalité de la violence tout au long d'une décennie perverse », déclarait Ellis au *New York Times* lors de la parution de *American Psycho*, l'an dernier. Mission accomplie : Ellis, romancier noir et froid, nous donne à lire la pourriture du monde.

## L'un gai, l'autre triste



### LE COUP DE LA REINE D'ESPAGNE

Flora Groult  
Flammarion, Paris,  
1992, 186 pages.

### LA MISE À L'ÉCART

Marie Didier,  
Gallimard, Paris,  
1992, 117 pages.

ELLES ne se font pas oublier très longtemps, les sœurs Groult. Depuis qu'elles avaient fait le pari d'écrire à quatre mains, au féminin pluriel, il était deux fois mais la troisième fois ne vint pas, chacune, Benoîte plus souvent et d'une façon plus agressive, Flora, plus douce et sans doute plus conventionnelle, mène sa carrière de femme de lettres en solo. À vrai dire, parce qu'elle mène tambour battant non seulement son oeuvre de romancière, sans peur et même sans pudeur quelquefois (à preuve, *Les vaisseaux du coeur*, qui fit beaucoup jaser dans la famille et chez les consœurs féministes, en 1988) et une vocation qui l'a propulsée aux avant-postes de la lutte pour la féminisation des titres et des professions, Benoîte Groult est beaucoup plus connue au Québec, où elle séjourne régulièrement. Elle

nous félicite souvent, nous les femmes d'ici, pour notre courage dans cette lutte, peu appréciée des Académiciens français, qui semble progresser plus vite dans la francophonie d'ailleurs que dans l'Hexagone.

Mais oublions pour l'instant la soeur aînée et revenons à la cadette, dont la feuille de route est quand même intéressante : près d'une dizaine de romans, des essais, une biographie de Marie Laurencin — *La jeune fille au voile rose* orne d'ailleurs la jaquette de son nouveau roman — et même un livre d'enfant, *Histoire de Fidèle*, aux Éditions des Femmes. *Le coup de la Reine d'Espagne*, l'explication du titre nous est donnée à la page 67, raconte un coup de foudre, tout simplement. L'héroïne, pourquoi chercher midi à quatorze heures ? est écrivaine, vit dans un milieu très bourgeois, a une mère tout à fait moderne, ex-comédienne qui a « choisi » une maison de repos qui lui convient, se prénomme Gabriele, et non pas Gaby, appelle sa fille « mon Aïle », après l'avoir fait baptiser Hellène, bref un très séduisant personnage qu'il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je le préfère à la narratrice, un peu gnagnan dans son désir subit de recommencer sa vie amoureuse à près de 40 ans ; avec un partenaire journaliste, d'origine anglaise, appelé Sullivan et qui présente tous les avantages de l'étranger « converti » au parisianisme. Qualité principale de ce roman, visiblement l'oeuvre d'une



Flora Groult

professionnelle de l'écriture : la langue tout à fait séduisante, un vocabulaire souvent original, qui lui sert à décrire la société branchée qui entoure son héroïne. Ainsi, dans un cocktail, nous montre-t-elle « les maîtres d'hôtel (qui) passaient sans conviction les ultimes canapés, effondrés de chaleur sur leurs assiettes bariolées ». Digne soeur de Benoîte, on apprend que la fille d'Hellène et la petite-fille de Gabriele « désire être une ingénieure ». La nature, celle qui entoure « Plaisance », la maison de retraite, la campagne bien peignée du domaine de Winterfold où la reçoit, avec sa mère, une amie anglaise, et même les cimetières que la narratrice préfère « meublés » de « vieilles tombes, grises de larmes et de fleurs exténuées » : cette nature-là ressemble à ceux et à celles qui l'aiment, soignée, bien ordonnée, tout

à fait vieille Europe. Un roman qui ne traversera sans doute pas le siècle, mais qui se lit sans ennui.

\*\*\*

Il y a quelques mois, c'est un demi-feuilleton que j'avais consacré au très mince roman d'Annie Ernaux devenu — il était pourtant difficile de le prévoir — un best-seller. Bien que magnifiquement écrit, dans cette langue sèche, terriblement nette, *Passion simple* m'avait intéressée au seul plan de l'oeuvre littéraire. Je n'eusse jamais imaginé qu'une autre romancière, dans la même année, publierait une sorte de première oeuvre de cette romancière, nourrie de son expérience de médecin, à Toulouse, un fort bon souvenir. *Contre-visite* était un livre émouvant, sobrement rédigé à la manière d'un bon diagnostic, mais qui laissait beaucoup de place à la chaleur humaine quand elle est pratiquée par un bon médecin.

Rien de tel dans le récit de cette passion où une femme, une fois de plus, est « prisonnière » d'un amour tout à fait indigne d'elle. Cela ne mérite même pas le demi-feuilleton dont je parlais plus haut, à propos d'Annie Ernaux. Peut-on encore parler, en lisant pareil abandon à la fatalité de l'amour non partagé, de libération de la femme ? Mon oeil

## Le Canada, nation guerrière

### UNE HISTOIRE MILITAIRE DU CANADA 1608-1991

Desmond Morton,  
Éditions du Septentrion,  
1992, 414 pages.

### LE CANADA ET LA BATAILLE DE VIMY

Brereton Greenhous  
et Stephen J. Harris,  
Éditions Art Global,  
1992, 151 pages.

Jocelyn Coulon

UN CERTAIN mythe voudrait faire croire que le Canada est un pays sans histoire militaire peuplé de gens pacifistes. Il est vrai, que la guerre n'a jamais ravagé ce pays depuis au moins 150 ans et que les deux grands conflits mondiaux n'ont pas profondément marqué son peuple. La mémoire de la guerre n'est donc pas présente chez les Canadiens comme elle l'est chez nos voisins du sud ou chez les Européens.

Et pourtant. Comme le rappelle si bien l'historien Desmond Morton dans son *Histoire militaire du Canada*, enfin traduite en français, le Canada a été découpé, divisé et transformé par la guerre. Jusqu'au début du 19e siècle, Français, Anglais, Espagnols et Autochtones se sont battus pour le contrôle de l'Amérique du Nord, le Canada n'étant alors qu'un enjeu parmi d'autres. Tout au long de sa quête pour devenir un pays souverain et uni, le Ca-

nada a été secoué par une invasion américaine, des révoltes contre la couronne britannique puis contre le gouvernement d'Ottawa. Enfin, si les guerres du 20e siècle ont laissé intactes les frontières du Canada et épargné aux habitants massacres et destructions, elles ont bouleversé les habitudes de vie et obligé les Canadiens à abandonner l'Empire britannique pour choisir l'alliance avec les États-Unis.

Desmond Morton, dans un style clair, jamais ennuyeux et parfois éloquent, retrace les grands moments de cette histoire militaire de Champlain à la guerre du Golfe, en passant par la révolte de Riel et la guerre

froide. Il souligne, avec justesse, que c'est durant la Première Guerre mondiale que le Canada est devenu un pays indépendant et que son identité en tant que nation s'est forgée. La bataille de la crête de Vimy, en avril 1917, en est la date charnière.

Cette bataille est d'ailleurs le sujet du livre de Greenhous et Harris. Ce superbe album, aux couleurs sobres, mais richement illustré de photographies d'époque et de cartes, raconte, à l'aide d'une imposante documentation dont de nombreux journaux personnels de militaires, cette bataille où l'armée canadienne fit prendre conscience au monde que le Canada n'était plus une simple colonie.



## Acadie mal-aimée

### L'ACADIE Histoire des Acadiens du 17e siècle à nos jours

Yves Cazaux  
Éditions Albin Michel,  
Paris, 1992, 476 pages.

Clément Trudel

POUR Yves Cazaux, il ne suffit pas de qualifier d'odieuse le Grand Dérangement de 1755 pour se dédouaner face à la « tragique saga » des Acadiens qui sont aujourd'hui environ 3 millions d'individus à entretenir le souvenir de leurs martyrs, sans esprit de vengeance.

L'auteur fouille les arcanes des ministères, signale les omissions ou les gestes malheureux du pouvoir royal et quelques manifestations de trahison venant de clercs ambitieux ou d'officiers incompetents ou lâches. Pas joli, ce paysage ! Mais il est compensé par une galerie de héros tels Pierre d'Iberville, le baron de Saint-Castin, Boishébert, l'abbé Le Loutre (plus soldat que prêtre), Beausoleil Brossard et tant d'autres.

N'empêche. Comment expliquer le profond « divorce par indifférence » qui sépare la métropole d'un peuple qui manifeste pourtant tout son attachement au *Rêve américain* (titre d'un autre ouvrage de Cazaux) ? Comment ces signes avant-coureurs de la chute « inéluctable » de la Nouvelle-France, advenant la perte de l'Acadie, n'ont-ils pas été pris au sérieux par maints décideurs ? Seuls Frontenac et Vaudreuil trouvent grâce aux yeux de l'historien dans la compréhension de ce contexte qui incite à la ruse plus qu'aux attaques de front.

Cette histoire des Acadiens s'attarde sur un document-clé : le mémoire du duc de Nivernois (1763) qui, après la signature du traité de Paris, a retracé à Liverpool 866 déportés ayant peine à survivre. Le texte a semblé faire redécouvrir à la France ces loyaux sujets dont près de 13 000 avaient été spoliés et dispersés. Cazaux dit ne pas priser les jugements *a posteriori*. Il règle bien leur compte à des protagonistes du camp britannique ou anglo-américain : Lawrence, Winslow, le juge Jonathan Belcher « qui dépasse toutes les véhémences des politiques », etc. Aussi loin que 1783, plus d'un millier

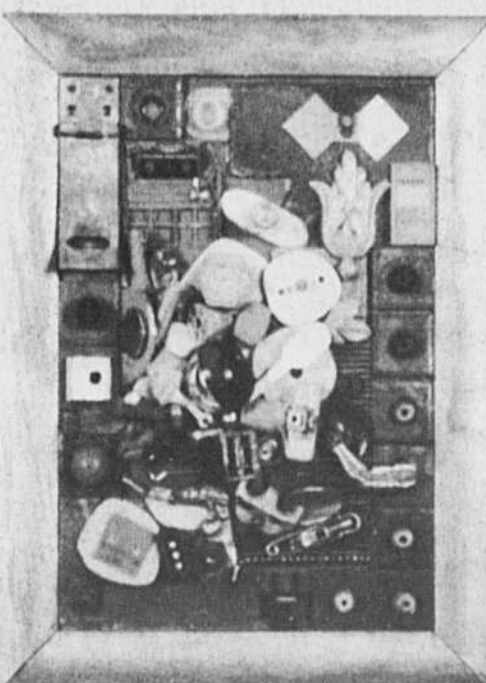
d'Acadiens étaient encore retenus dans des geôles d'Halifax !

Les Acadiens que l'on avait fait venir en France se sentirent mal aimés et beaucoup d'entre eux poursuivront leur errance. Il ne fait aucun doute que les Acadiens furent pris le plus souvent dans un étau ; que Paris fit bien des promesses non tenues, et que les intrigues parisiennes ne leur facilitèrent pas l'existence.

Voilà un exemple d'Histoire écrite intelligemment, sous forme de roman à suspense et sans pour autant négliger la recherche... Ce qui permet de glisser des apartés significatifs comme celui (p.190) expliquant le massacre de Lachine comme un geste de représaille face au traquenard qui avait valu à des Indiens de se retrouver galériens sur les bâtiments de la marine royale !

## LIBERTÉ

FUREUR • INDIFFÉRENCE • VISIONS  
DÉTRESSE • BANQUISSE  
BALLAU • OMBRE • COLLISSES



201

### LIBRAIRIE HERMÈS

ses libraires  
ses rencontres  
ses heures

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
Outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

## LA RECHERCHE

AU SOMMAIRE CE MOIS-CI :



- LA MORT DES CORAUX
- LANGAGE NATUREL ET INFORMATIQUE
- LA BUÉE
- LE TROISIÈME SEXE
- L'EDITING DES ARN

ET UN SUPPLÉMENT "SPORT ET SCIENCE" :

L'AMÉLIORATION DES PERFORMANCES

- La biologie du sportif
- Les technologies de l'exploit
- Au nom de la performance: le dopage



N° 245 - JUILLET/AOÛT 1992 - 5.95\$ - EN KIOSQUE

LA RECHERCHE 57 RUE DE SEINE 75280 PARIS CEDEX 06 TÉL. (1) 43 54 32 84

-abonnement d'un an: 55\$ + 7% (TPS) + 8% (TVQ) = 63.56\$  
-abonnement deux ans: 100\$ + 7% (TPS) + 8% (TVQ) = 115.56\$  
Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimedia Inc.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

À retourner accompagné de votre règlement à: Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent H4N 1S2  
« Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an à compter du premier numéro reçu »

350 ANS



MONTREAL  
fête

La Corporation des célébrations du 350<sup>e</sup> anniversaire de Montréal  
et la Banque de Montréal présentent



« **GRANDIOSE** »  
Michel Vaïs, Le Devoir  
« **ÉPOUSTOULANT** »  
Bruno Dostie, La Presse  
« **À VOIR ABSOLUMENT** »  
Marguerite Blais, CKAC

**JUSQU'AU 2 AOÛT,  
FAITES VITE!**  
872-7292  
Billets en vente à la Place d'Armes de 12h à 22h.  
Prix spéciaux aux groupes de 25 personnes et plus

# LE GRAND JEU DE NUIT

Une réalisation du Théâtre Sans Fil, producteur du *Seigneur des anneaux*.

Un fabuleux spectacle son et lumière. Une expérience unique.

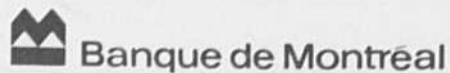
## À LA PLACE D'ARMES

Devant la Basilique Notre-Dame

Tous les jours, sauf les lundis, à compter du 14 juillet, à 21 h 30.

Billets 15\$ (taxes incluses). En vente au Réseau Admission, (514) 522-1245 (appels locaux) ou 1 800 361-4595 (extérieur de Montréal),  
ou en personne au Marché Bonsecours. Pour plus de renseignements, composez le (514) 872-7292.

Une présentation de



Grands partenaires



En collaboration avec



Avec la participation de



**TOURISME**

# Vous avez bien dit : Pinatubo ?

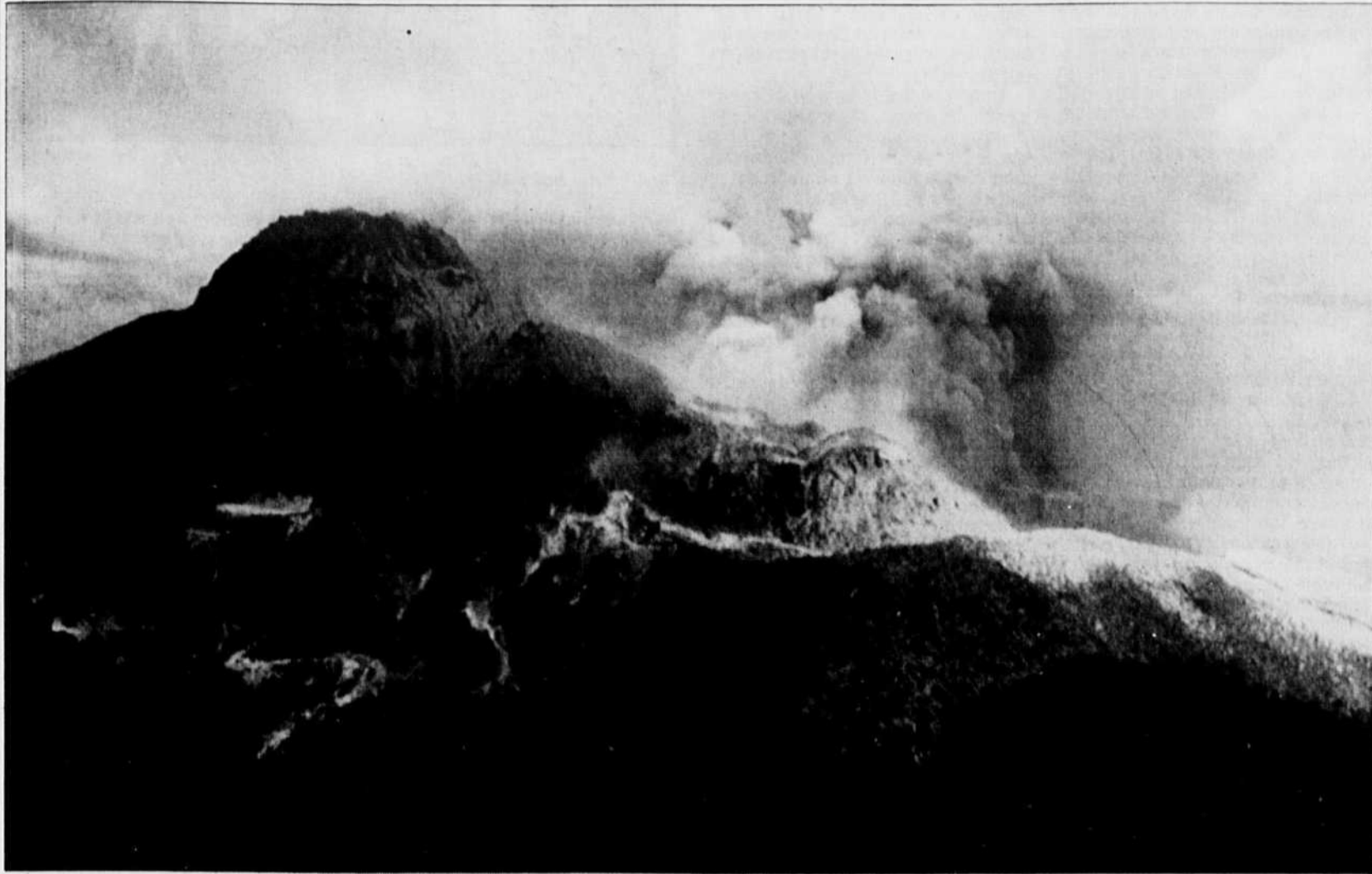


PHOTO AP

L'éruption du Pinatubo au Philippines, survenue en juin 1991, serait-elle responsable des dérèglements climatiques actuels ?



PHOTO AP

Plusieurs jours après l'éruption du Pinatubo, le nuage volcanique rejeté dans l'atmosphère était encore visible de la base américaine Clark située à plusieurs kilomètres.

**Normand Cazalais**

COMBIEN y aura-t-il de suicidés à la fin de cet été ? Le diable de temps qui sévit en aura bien quelques-uns sur la conscience...

Déjà, le contexte économique n'est pas facile. La queue de la récession s'étire, s'étire comme celle d'un dragon, au point qu'on peut se demander s'il n'y poussera pas une nouvelle tête.

Le temps — entendons le climat — de cet été n'arrange pas les choses. Les températures sont fraîches, plus que les moyennes saisonnières. Il pleut plus souvent qu'autrement, en particulier durant les week-ends, ce qui n'incite pas les gens à prendre la route, à voyager. Ce qui, pour tout dire, ne se traduit pas par des recettes touristiques mirobolantes dans les diverses régions du Québec.

Au téléphone cette semaine, Jocelyne Michaud, directrice de l'Association touristique de la Gaspésie,

me disait que les touristes commençaient à peine à arriver et que bon nombre d'hôteliers et d'intervenants commençaient à s'inquiéter, sinon à déprimer.

Un employé d'un grand hôtel de villégiature des Laurentides de Montréal, qui jouit d'une avantageuse réputation depuis de nombreuses années, me confiait : « Voici pas si longtemps, il fallait réserver au moins six mois à l'avance. Maintenant, quand on réserve, c'est à peine à une semaine d'avis. C'est de plus en plus du *walk-in* : les gens entrent, demandent s'il y a des chambres libres et s'informent des prix. Ils magasinent. Et, s'il ne fait pas beau, ils restent chez eux ».

Donc, le temps est à la grogne : des touristes et vacanciers qui serrent les cordons de leur bourse et pestent contre les caprices de la météo; des exploitants touristiques qui en subissent les contre-coups. Mince consolation : il y a, paraît-il, une ex-

plication à tout ceci. Mieux, un coupable.

Ce coupable, « ce pelé, ce galeux » dirait monsieur de Lafontaine, s'appelle le Pinatubo. Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire. L'an dernier, dans la nuit du 14 au 15 juin, un volcan des Philippines, à l'exotique nom de Pinatubo, situé à 80 km au sud de Manille, endormi depuis 600 ans, s'est réveillé. Son éruption fut, semble-t-il, l'une des plus violentes du siècle, dépassant celle du mont St. Helens aux États-Unis, qui ne fut pas piquée des vers non plus.

L'explosion a ouvert un cratère de deux kilomètres de diamètre et a réduit la hauteur de la montagne d'au moins 100 m : des milliers et des milliers de mètres cubes de cendres pyroclastiques brûlantes ont été projetés dans le ciel à plus de 31 000 m d'altitude, dans un rayon de 40 km, tuant quelque 350 personnes. En retombant, les cendres ont recouvert près de 55 % du territoire philippin,

sur une épaisseur de 10 à 20 centimètres; il faudra 15 ans avant que la terre puisse à nouveau produire, ce qu'elle fera alors avec une fertilité accrue — jusqu'à trois récoltes de riz par an.

Voilà pour les événements.

Un chimiste avec qui je travaille attirera récemment mon attention sur un texte paru dans l'édition de juillet de la très sérieuse revue *Environmental Science & Technology*, qui commence ainsi : « Pour l'instant, le monde se rafraîchit plus qu'il ne se réchauffe, en raison de l'éruption du Pinatubo en juin 1991 ».

Je vous en résume le reste. Les particules d'acide sulfurique émises par le volcan dans la basse stratosphère repoussent dans l'espace environ 2 % des rayons solaires qui atteignent normalement la Terre. Il en résultera, à l'échelle de la planète, un « rafraîchissement » climatique de l'ordre d'un degré Fahrenheit au

cours des deux ou quatre prochaines années.

Un tel effet s'avérera supérieur, selon le texte en question qui cite un expert de la National Oceanic and Atmospheric Administration des États-Unis, à tout le réchauffement climatique dû aux émissions de dioxyde de carbone depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle, rien de moins...

Le Pinatubo, y apprend-on encore, a envoyé en l'air 85 millions de tonnes de composés de soufre. La plus importante émission précédente a été celle du mont Tambora, en Indonésie, qui a éclaté en 1815, projetant dans l'atmosphère 300 millions de tonnes de composés de soufre.

Cette éruption aurait été responsable, a-t-on tout lieu de croire, de « l'année sans été », de sinistre mémoire qui a sévi en 1816 en Amérique du Nord et en Europe de l'Ouest : cet été-là, il neigea à plusieurs reprises et on enregistra même à Savannah,

en Georgie, une température de 8 degrés Celsius (ou 46 degrés Fahrenheit), le matin du 4 juillet...

Cette semaine à la télé, des experts en la matière ont également expliqué que ces particules favorisaient la cristallisation des molécules de vapeur d'eau et conséquemment la formation accrue de nuages et tout ce qui s'en suit.

D'autres, peut-être pour nous consoler, ont précisé que le phénomène n'était pas propre au Québec... et qu'il contribuait, en quelque sorte, à tempérer le réchauffement climatique et les pressions que subit la couche d'ozone.

Aux dernières nouvelles, le Pinatubo s'agit à nouveau et risque de faire des siennes. Ce qui n'est pas pour consoler les touristes qui déjà, en groupes organisés ou par eux-mêmes, avaient commencé à s'en approcher pour voir — sur place, évidemment — ce nouvel attrait...

## À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

**CHARLEVOIX**

**AUBERGE LA PERDRIOLE.** à Saint-Joseph-de-la-Rive, une auberge authentique, des chambres coquettes, une table gourmande. 60 \$ par pers. occ. double incluant un coucher, un souper (table d'hôte — 6 services), un petit déjeuner. Rés.: (418) 635-2435

**AUBERGE PETITE MADELEINE** s'arrête à Port-au-Persil, c'est faire le détour pour retrouver le temps qui prend son temps. Mais c'est aussi s'arrêter en soi-même. Retourner à soi. C'est s'offrir ce lieu où pour un instant, tout recommence. L'auberge Petite-Madeleine domine tout Port-au-Persil et vous invite à venir en contempler les beautés. 47,95 \$/pers., occ. dble, comprenant: souper, dodo, petit déjeuner. 400 Rte le Port-au-Persil, St-Siméon GOT 1X0. 418.638.2460!

**la maison Otis**  
FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dble. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique. 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.

Une des auberges les plus prestigieuses de Charlevoix, à l'enseigne du romantisme et de la détente. Vue spectaculaire sur le fleuve. Lauréat national du prix québécois de la gastronomie. Grand prix du tourisme 1991. Chambres coquettes et confortables, la majorité munies de bain tourbillon, salon, foyer, balcon privé. Forfait P.A.M. à compter de 93,00 \$ par pers., occ. double. Informez-vous sur nos forfaits golf, noces, excursions aux baleines, Hautes Gorges, Fjord du Saguenay. 1-418-665-3731

**AUBERGE LES SOURCES** Forfait de saison 80\$ à 94\$ pers/occ. double incluant: déjeuners, soupers, taxes & services  
Vous travaillez dans un milieu qui demande constamment de performer. Fatigue, stress, anxiété et un désir intense de faire le vide à l'intérieur de soi. Un séjour à l'auberge est une solution peu dispendieuse!  
8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic - (418) 665-6952

**LANAUDIÈRE**

**"L'AUBERGE DE LA CUILLÈRE À POT" \*\*\*\*** Saint-Donat.  
Forfaits golf, théâtre et détente. Face au club de golf St-Donat. 18 trous et départs garantis. Motel air climatisé, bain tourbillon et mini-réfrigérateur. Piscine extérieure chauffée. Croisière sur lac Archambault. Salle à manger « Table d'Hôte » et à la carte. Réservations sans frais: 1-800-567-6704

**ÎLE D'ORLÉANS**

**Auberge Chaumonot**  
Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez des chambres et une salle à manger « Cuisine régionale, grillade et fruit de mer ». Forfaits disponibles. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans.  
Pour information ou réservation: (418) 829-2735

**MONT SAINTE-ANNE**

**Auberge La Camarine** A 3 km du Mont-St-Anne une sympathique auberge 4 fleurs de lys reconnue pour la qualité de son service. 31 chambres grand confort. Accueil chaleureux et attentionné. Table 4 diamants CAA, gagnant provincial Grand Prix Québécois de la Gastronomie, cave à vin exceptionnelle. Forfait Romance à partir de 89,50\$ par pers., occ. double incluant: le souper, la nuit, le grand déjeuner, les pourboires. Aussi disponibles forfaits golf, affaires. Réservation (418) 827-5703. Frais virés.

OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR  
**MONT SAINTE-ANNE**  
**HÔTEL VAL-DES-NEIGES:** Centre de villégiature et de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantages forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à cœur», «Golf», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. Fax (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

**BAIE SAINT-PAUL**

**AUBERGE LA PIGNORONDE:** Auberge à flanc de montagne avec une vue magnifique sur le Saint-Laurent. À 10 min. du Massif de la petite rivière St-François. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à cœur», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. Fax (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

**ÎLE-AUX-COUDRES**

**HÔTEL CAP-AUX-PIERRES:** Dans une ambiance familiale, 46 chambres tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en traîneau à chiens», «Évasion dans l'île», «Coeur à cœur», «Val-des-Neiges/Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

**TADOUSSAC**

**HÔTEL TADOUSSAC:** Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini putt, croisières à bord du luxueux Famille Dufour et de la fameuse goélette Marie Clarisse, etc. Demandez nos forfaits: «50 ans, ça s'fête», «Coeur à Cœur», «Golf», «Découverte du Fjord du Saguenay», «Safari Visuel aux baleines», «Évasion au cœur des Rives», «Douce Vacances», «Réunions d'Affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421 ou sans frais 1-800-463-5250. Fax: (418) 235-4607. Ouverture en mai.

Pour informations publicitaires contactez:

**JOHANNE GUIBEAU**  
1-800-363-0305 — (514) 842-9645

**RELAIS & CHATEAUX**

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

**CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE**

**LA PINSONNIÈRE:** Sous un même toit. Un relais de campagne au confort exceptionnel. 27 chambres joliment décorées dont certaines avec grande baignoire à remous, foyer ou lit à baldaquin. Piscine intérieure, sauna, tennis, plage sauvage et centre équestre classique. Deux magnifiques parcours de golf à proximité. Forfaits. La Pinsonnière, un nid douillet entre les montagnes et le Saint-Laurent. (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156.

**LAURENTIDES**

**HÔTEL-RESTAURANT L'EAU À LA BOUCHE:** Ste-Adèle. Une expérience gastronomique à découvrir. Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Forfait Théâtre: Les dix Petits Nègres d'Agatha Christie: 1 nuit chambre-salon, petits déjeuners, billets pour le théâtre, 75\$ plus taxes par personne, occ. double. Aussi disponibles: Forfait Gastronomique, Forfait Parasol, Forfait Voyages de noces et Forfait Anniversaire de mariage. Tél. sans frais Mtl 514-227-1416 ou 514-229-2991.

**MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU**

**HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS:** A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

**ESTRIE / NORTH HATLEY**

**AUBERGE HATLEY:** Plein air et gastronomie dans le confort et le caractère d'une grande demeure ancienne. Un relais pour les gourmets-gourmands, classé 4 fourchettes et «commandeur du Mérite de la Restauration du Québec.» Visitez notre prestigieuse cave à vin. 25 chambres tout confort, meublées et décorées à l'ancienne, certaines avec foyer, bain tourbillon, balcon, vue sur le superbe lac Massawippi. Accès au lac: canot, pédalo, chaloupe. Piscine chauffée extérieure. Forfaits-weekend 2 nuits à partir de 200\$ p.p. occ. double, incl. souper, petit déj., brunch et service. Forfaits PLEIN AIR & DÉCOUVERTES, GOLF et ÉQUITATION aussi disponibles. Pour une expérience mémorable, venez vous faire gâter à l'AUBERGE HATLEY. Tél.: (819) 842-2451. Fax: (819) 842-2907.

**QUÉBEC**

**MANOIR DU LAC DELAGE:** Tous les plaisirs de l'eau à quelques minutes du Vieux Québec. Chambres spacieuses. THÉÂTRE D'ÉTÉ. Piscine intérieure et extérieure, mini-golf, voile, planche à voile, pédalo, tennis, bicyclette, sauna et bains tourbillons. FORFAIT ÉTÉ incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives à partir de 85\$ p.p. occ. double. Aussi disponible: FORFAIT THÉÂTRE - FORFAIT GOLF. Réservation 1-800-463-2841 ou (418) 848-2551.

**ARTS VISUELS**

# Miroir de la société du spectacle

Pour la suite du monde

Au Musée d'art contemporain de Montréal, 185, rue Sainte-Catherine ouest. Jusqu'au 11 octobre 1992.

Marie-Michèle Cron

DOMINIQUE Blain est une très bonne artiste. Dans sa démarche qui cerne avec beaucoup d'intégrité les notions d'intolérance (entre autres)

et les conséquences du colonialisme sur des peuples alors privés de parole, elle arrive encore dans le cadre de l'exposition *Pour la suite du monde* à soulever des débats, qui, s'ils ne sont pas brûlants d'actualité, éveillent de douloureux souvenirs — je pense à la guerre d'Algérie même si elle n'en constitue pas le sujet direct.

Car si l'Histoire nous renvoie parfois une vision floue et brouillée des événements qui l'on meurtrie, elle nous met aussi en garde contre nos jugements hâtifs : pourquoi parler de cela maintenant, à quoi et à qui cela sert-il de revenir sur le passé (qui n'est pas si lointain), et autres questions du genre.

Ainsi, Dominique Blain continue à creuser inlassablement dans un terrain fertile et miné, met en abîme la trahison du regard, inocule un sentiment de danger dans cette oeuvre disposée comme une cible à l'entrée du musée. Des jumelles, des lunettes et des canons de fusils incrustés dans le mur nu guettent notre réaction et mélangent leurs fonctions.

Certaines lunettes d'approche sont serties de vieux cuir, objets de luxe recyclés comme objets de collection pour nostalgiques de safaris africains, appareils de détection qui permettent de voir avec précision à longue distance et de viser une victime potentielle comme une arme redoutable.

L'autre oeuvre que présente l'artiste dans une des salles du musée est plus banale formellement : des photographies alignées comme des trophées de chasse nous montrent des portraits de blancs sereins transportés par des hommes (des esclaves ?) de couleur qu'une autre série vient mettre en valeur en focalisant sur leurs traits tirés et leur visage tendu.

Mais il ne faudrait pas se tromper : ces détails ne sont-ils pas une logique continuation de la première installation qui vient pointer dans le

cas du colonialisme français au Sénégal, l'exploitation de l'autre et les abus de pouvoir ? Qui dit pouvoir, dit mass-médias.

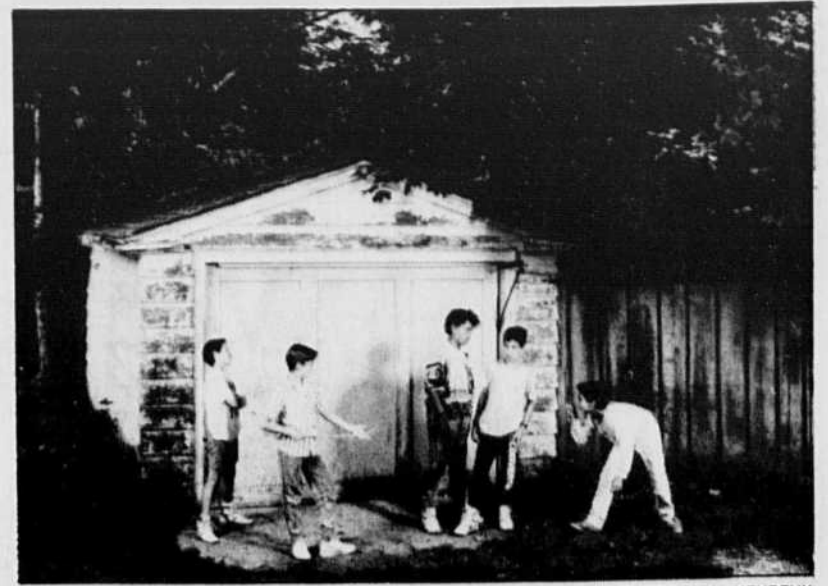
Dans *Les mots : la salle de conférence de presse*, Muntadas a collé des pages de quotidiens montréalais sur le sol, faisant circuler l'information d'une télévision allumée où gigotent des politiciens affairés jusqu'à une tribune hérissée de micros. Cette critique trop littérale de « la perte de sens de la parole sur la place publique » n'a pas la force de cette tribune tapissée de foules aveugles et muettes que Dominique Blain présentait au CIAC de Montréal en 1990.

Toujours dans l'arène de cette idéologie de l'oppression, Martha Fleming et Lyne Lapointe présentent une pièce raffinée et élégante *Lagrima Viva, allégorie de la colonisation* issue du projet *The Wilds and the Deep* où les deux artistes avaient investi en 1990 un immense terrain de traversiers à l'abandon sur l'île de Manhattan.

Ici, elles s'interrogent sur les découvertes de conquérants avides de piller les territoires étrangers pour en ramener des trésors à la gloire et à la puissance de leurs pays et composer des collections privées qui sont à l'origine « des premiers musées princiers d'Europe au 16e et 17e siècle ».

Un luxueux panorama de ce colonialisme déguisé se déploie devant nous. Croix de coquillages et de perles sur le sol, squelette de dinosaure dessiné, grande roue, plantes disposées en pyramide sur le sol tracent une cartographie de « Nouveau Monde » qui, si elle avait été installée ailleurs que dans le musée et dans un lieu désaffecté où Martha Fleming et Lyne Lapointe excellent, aurait gagné une aura indéfectible auprès de l'admiratrice que je suis.

Si la peinture est peu représentée dans cette exposition, à l'exception de Cheri Samba et de Ida Apple-



*The Goat*, de Jeff Wall.

PHOTO GUY L'HEUREUX

broog, cette dernière lui redonne la place qu'elle mérite en construisant une trame narrative et visuelle angossante. Sous l'apparente douceur bucolique de ces rosiers qui fleurissent dans une pergola où se promènent des infirmières, l'humanité dévoile ses monstruosités et ses obsessions à la David Lynch.

Déviation sexuelle pour ce gros homme langé comme un bébé alors qu'au-dessus de lui, dans des vignettes, des enfants s'amuse à l'enterrer. Avilissement de la femme lorsqu'un personnage masculin danse avec sa partenaire qui porte un seau sur la tête dans un étrange anniversaire au goût de cendres. C'est cruel et réussi.

Tout comme l'immense cibachrome de Jeff Wall qui met en scène et parodie avec ruse, notre société du spectacle ou l'art de la fiction l'emporte sur une maussade réalité. À moins que cela ne soit l'inverse.

Car l'artiste nous tend un miroir où le sarcasme rejoint le dégoût d'une drôle de guerre dont les acteurs jouent aux soldats mutilés, boîte crânienne défoncée, fantoches rigolards auxquels on ne croit pas et dont l'attitude et la pose dans l'espace (la scène forme un triangle) réforment aux grands classiques de la peinture européenne, radeau de la Méduse embarqué vers la mort, monarques empanachés à la Velazquez qui posent devant une sanglante bataille. Jeff Wall nous tourmente.

En élevant le vrai et le faux au rang des beaux-arts, il nous incite à consommer cette oeuvre majes-

teuse comme une image cinématographique parfaite dans laquelle notre oeil avide détecte la moindre astuce technique, le moindre geste déplacé, un drame humain d'une grande plasticité troublante.

Théâtre de la vie, théâtre social pour cette reconstitution historique d'un siège par Liz Magor qui utilise la taxidermie et la photographie dans une installation qui rappelle ces lieux patrimoniaux dont les touristes sont si friands. Reliques, meubles recouverts d'un drap, castors empalés, acteurs travestis pour l'occasion en personnages historiques et délaissant leur identité originelle de loyaux citoyens pour jouer, avec un élan patriotique, le rôle de leurs ancêtres ; tout ici se trouve à l'orée de l'ambiguïté, à la recherche d'un temps irrémédiablement perdu.

Dans cette vaste exposition où les coups de coeurs (Adrian Piper est éblouissante, Cildo Meireles a une idée ingénieuse mais ses objets n'ont pas d'impact ; l'installation de Léon Golub souffre d'un problème d'accrochage et d'un manque d'espace), où l'on peut déborder des limites physiques du musée pour s'aventurer à la fontaine d'Alfredo Jarr, l'envie nous tenaille de revenir sur nos pas pour réfléchir sur les grandes questions de l'heure. *Pour la suite du monde*, c'est déjà pas mal.

Et n'oubliez pas ce que dit le collectif Gran Fury dans ses affiches coup de poing qui devraient se trouver sur tous les murs du métro montréalais. Le sida ne fait pas de distinction de classes.

# MON MONTRÉAL À MOI

La Corporation des Célébrations du 350<sup>e</sup> anniversaire de Montréal et l'Union des écrivains et des écrivaines québécoises vous invitent à participer au concours « Mon Montréal à moi ». 30 ouvrages randant hommage à Montréal ont été sélectionnés dans différentes catégories par un jury formé à cet effet. Ces 30 ouvrages, dont six seront primés par le jury, constituent la PETITE BIBLIOTHÈQUE DU PARFAIT MONTRÉALAIS. Un septième ouvrage sera primé par le public. Nous vous invitons donc à voter pour le livre de la « PETITE BIBLIOTHÈQUE » que vous préférez. Le titre qui recueillera le plus de voix s'ajoutera aux six ouvrages couronnés par un prix et pour lesquels les auteurs recevront une bourse de 2,000\$ lors de la cérémonie officielle de remise des prix en septembre 1992. En votant, vous avez la chance de remporter le premier prix offert par LE DEVOIR, soit « LA PETITE BIBLIOTHÈQUE DU PARFAIT MONTRÉALAIS », constituée par les 30 ouvrages sélectionnés par le jury ou l'un des 20 lots des sept livres primés. Les noms des gagnants seront tirés au sort en septembre au moment de la remise des prix. Les coupons de participation seront publiés dans Le Devoir, les lundi, mercredi et samedi.

FICTION (PROSE, POÉSIE ET THÉÂTRE) L'ouvrage que je préfère parmi les 30 titres de la

- La petite bibliothèque MONTRÉALAIS** est le suivant:
- Titre:** \_\_\_\_\_
- Auteur:** \_\_\_\_\_
- Éditeur:** \_\_\_\_\_
- Voici mes coordonnées:**
- Nom:** \_\_\_\_\_
- Adresse:** \_\_\_\_\_
- Ville:** \_\_\_\_\_
- Code postal:** \_\_\_\_\_
- Téléphone:** \_\_\_\_\_
- Les Belles-Sœurs: Michel Tremblay, Leméac Éditeur
  - Banheur d'occasion: Gabrielle Roy, Les Éditions internationales Alain Stanké
  - Une certaine fin de siècle: Claude Beausoleil, Éditions du Nord/Éditions Astral
  - Ces spectres agités: Louis Hamelin, XYZ Éditeur
  - Les Fridolinades (tome 1): Gratien Gélinas, Les Quinze, Éditeur
  - La grosse femme d'à côté est encainte: Michel Tremblay, Leméac Éditeur
  - La Jument des Mongols: Jean Basile, Éditions de l'Hexagone
  - Maryse Francine Noël, VLB Éditeur
  - Le Matou: Yves Beauchemin, Éditions Québec/Amérique
  - Le Nez qui vole: Réjean Ducharme, Éditions Gallimard
  - La petite patrie: Claude Jasmán, Éditions La Presse
  - The Apprenticeship of Dudley Kravitz: Mordecai Richler, McClelland & Stewart
  - The Other Language: English Poetry of Montreal Anthologie présentée par André Farkas, The Muses Co./La compagnie des muses
  - Two Solitudes: Hugh MacLennan, Macmillan of Canada
  - Zone, Marcel Dubé, Leméac Éditeur

- LITTÉRATURE JEUNESSE**
- Ah! belle cité! / A beautiful city: Stéphane Poulin, Les Livres Toundra
  - Alfred dans le métro: Cécile Gagnon, Les Éditions Héritage
  - Les catastrophes de Rosalie: Ginette Anfosse, Les Éditions de la courte échelle
  - Un sorcier en Nouvelle-France: Danielle Pigeon et Hélène Charlebois-Dumais, Éditions du Méridien
  - Le visiteur du soir: Robert Soulières, Éditions Pierre Tisseyre

- ESSAI, OUVRAGE HISTORIQUE ET ALBUM D'ART ET DE PHOTOS**
- L'architecture de Montréal: Pierre-Richard Bissin, Raymond Gauthier, Éditions Libre Expression/Ordre des architectes du Québec
  - Guide des styles et des bâtiments: L'architecture de Montréal: François Robillard et Brian Marrett, Éditions du Méridien
  - Histoire de Montréal depuis la confédération: Paul-André Linteau, Éditions du Boréal
  - Marie-Gérin-Lajoie, de mère en fille, la course des femmes: Hélène Pelletier-Ballanger, Éditions du Boréal
  - Montréal: Michael Drummond et Michel Tremblay, Éditions Hurtubise HMH
  - Montréal en prose: Anthologie présentée par Nathalie Fredette, Éditions de l'Hexagone
  - Montréal, esquisse de géographie urbaine: Raoul Blanchard, VLB Éditeur
  - Montréal, son histoire, son architecture (tome 1): Guy Pinard, Éditions La Presse
  - Montréal, une esquisse du futur: Jean-Claude Marsan, I.G.R.C.
  - Promenades littéraires dans Montréal: Monique LaRue et Jean-François Chassay, Éditions Québec/Amérique

**UNION**  
des écrivains et écrivaines québécoises

Vous pouvez déposer votre coupon de participation dans l'une des bibliothèques ou librairies ci-dessous ou le poster directement à l'Union des écrivains et écrivaines québécoises, C.P. 96, Succursale C, Montréal, (Québec) H2L 4J7.

Bibliothèque C.G.C., Bibliothèque Centrale, Bibliothèque Frontenac, Bibliothèque Georges-Vanier, Bibliothèque Maisonneuve, Bibliothèque Marie-Ugère, Bibliothèque Mercier, Bibliothèque Nationale du Québec, Bibliothèque Plateau Mont-Royal, Librairie Agence du livre, Librairie Champigny, Librairie Demarc (Duvrigny, Fleury, Complexe Desjardins), Librairie Demarc, Librairie du Square, Librairie Flammarion (Laurier), Librairie Flammarion (Angrignon), Librairie Gallimard, Librairie Hermès, Librairie Kaffin, Librairie Renaud-Bray, Librairie Zone Libre.

350 ANS  
MONTRÉAL fête  
**LE DEVOIR**

## À la limite de la matière et du matériau



*Cerveau amputé d'un corps qu'il ressent encore*, de Pascale Archambault.

**MUSÉE D'ART DE JOLIETTE**

agrandi et entièrement repensé  
7 salles d'exposition

Du 20 juin au 6 septembre

**LAZARE M. KHIKEL**  
Oeuvres suprématistes  
1920 — 1924

**FORGET, PAREN, ROUX**  
L'oeil-foudre

**HERMAN HEIMLICH**  
Oeuvres sur papier

145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette  
(514) 756-0311

**Corps**  
David Moore, Pascale Archambault, Yves Louis-Seize. Au Centre d'exposition Circa, 372, rue Sainte-Catherine ouest. Jusqu'au 18 juillet.

**Jean Dumont**

IL NOUS EST toujours difficile d'accepter, sans malaise, le corps dans sa simple matérialité. Nous acceptons, en général, qu'il soit notre présence au monde — qu'il nous dise à lui ou qu'il nous le dise — mais dans les deux cas nous subordonnons ce témoignage au jugement de l'esprit. Que le corps soit en nous le souvenir de la nature, qu'il soit une réalité d'avant le langage nous fait peur et nous répugne. La majorité des religions, des morales, la psychanalyse même, nous ont volés l'héritage et privés de la filiation. Nous ne sommes plus en prise avec le monde, d'où cette idée, mortifère, qu'il nous est donné.

Savons-nous même ce qu'est le monde, cette matière que nous parons de l'évidence de l'objet et de l'intangibilité du fini ? Un chercheur de l'INRS me disait par exemple récemment toute l'importance de la lumière dans l'étude et l'invention des matériaux de pointe. Dans sa bouche, les matériaux inertes, le monde que nous percevons, devenaient soudains des accessoires au service d'une pure énergie. L'idée d'un monde intemporel, qui n'existerait que dans une incroyable brièveté du temps et l'impensable puissance que cette brièveté rend possible, pointait à l'horizon du possible. Nous nous acharnons à nous bâtir une histoire, alors que nous ne sommes peut-être qu'une forme fugace de cet instant et de cet éclat.

Les trois artistes qui exposent actuellement dans l'immense espace de la Galerie Circa traitent de ce corps qui appartient avant tout au monde. Ils n'en illustrent pas l'idée mais la présence silencieuse. L'idéal serait, pour une première approche, de pouvoir fréquenter leurs oeuvres avec une mémoire oubliée et un corps qui ne serait pétrifié d'une matière sans certitude.

David Moore, par exemple, semble à l'aise avec les idées du chercheur de l'INRS. À moins que ce soit

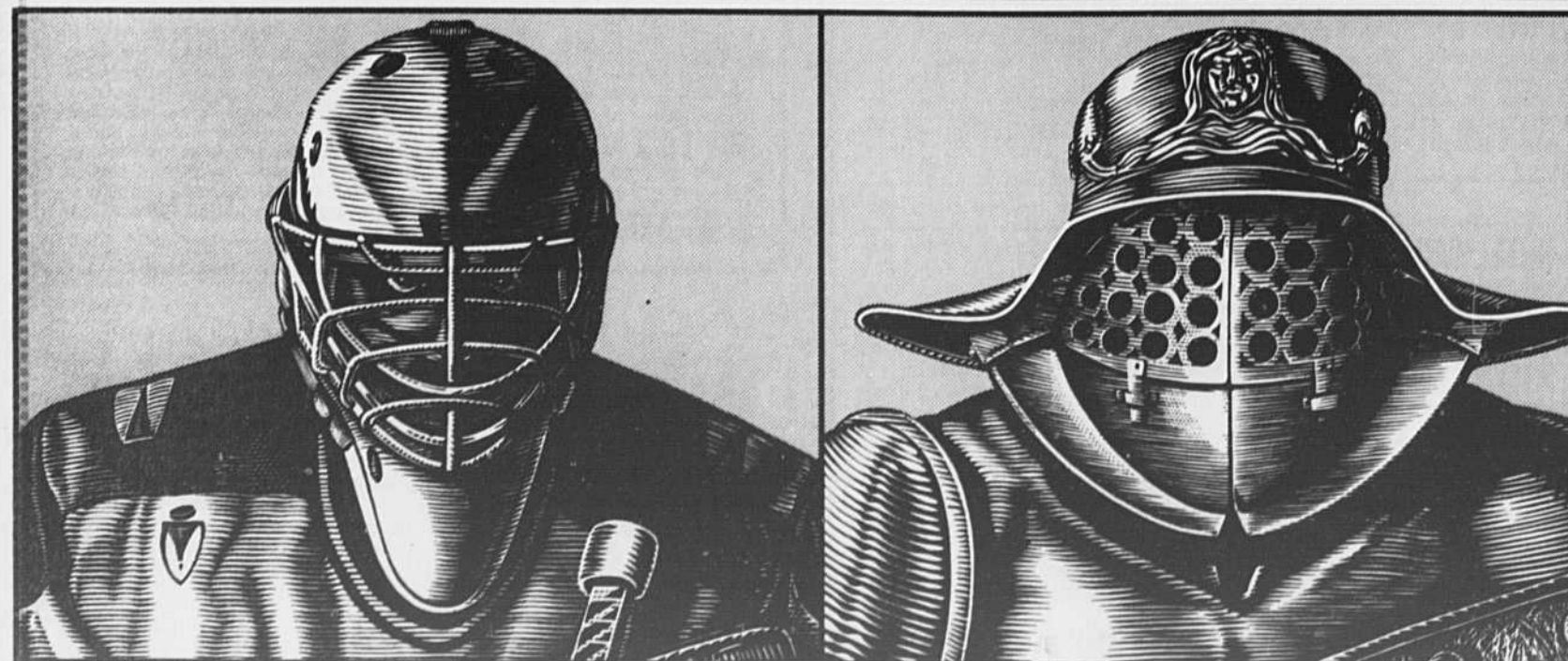
ce dernier qui dans ses laboratoires marche sur les traces des poètes. Dans la longue pièce qui parcourt la diagonale de la galerie, Moore utilise la lumière comme un véritable matériau. C'est elle qui trace le sentier qui mène à l'homme brûlé qui, face à sa puissance, apparaît minuscule, aveuglé par l'expérience inconnue. À l'autre extrémité du sentier, que deviendra le grand homme de bois qui croit posséder la lumière quand il prendra conscience qu'il n'en est peut-être qu'un reflet « errant dans le monde à la recherche de la réalité des choses » ?

Pascale Archambault, dont la pièce est la prometteuse première participation à une exposition, a opté quant à elle pour le silence de la pierre, ou plus exactement pour la silencieuse ambiguïté que celle-ci entretient avec la représentation du corps. Impossible de ne pas penser à Michel Serres et à ses statues des origines.

Dans son installation, l'artiste utilise la pierre à la fois comme ébauche du vivant, comme symbole de la pensée et comme mémoire de la torture des corps. Sa technique est irréprochable, et le doute qu'elle sait entretenir entre la présence de la matière brute et celle du matériau docile à l'humain vous retiendra de longs moments aux alentours de son *Cerveau amputé d'un corps qu'il ressent encore*.

*Corps d'impatience*, l'installation de Yves Louis-Seize, semble étendre la notion de l'incertitude, non seulement à l'idée du corps comme matière du monde, mais aussi à celle du corps comme matière étrangère de l'Autre. Ses grandes figures anthropomorphes sont faites d'une argile à la limite elle aussi de la matière et du matériau. Leurs regards s'ignorent, et elles n'ont entre elles que des relations de masse et de topologie. L'impression est si pesante que le visiteur tend à n'avoir avec elles que des relations du même ordre. Vient-il, lui aussi, de cet autre côté du miroir, de cette Autre rive symbolisée par les plaques d'acier brouillées par les traînées de rouille ?

Dans cette intéressante exposition, il devient qu'il faille faire l'expérience d'abord, et ne penser qu'après...



**Découvrez les originaux.**

**PALAIS DE LA CIVILISATION**  
ÎLE NOTRE-DAME • Du 8 mai au 27 septembre

Voici la plus importante exposition sur la civilisation romaine jamais réalisée en Amérique. Découvrez, entre autres, le casque de ce gladiateur qui affrontait bravement l'adversaire vingt siècles avant nos athlètes professionnels.

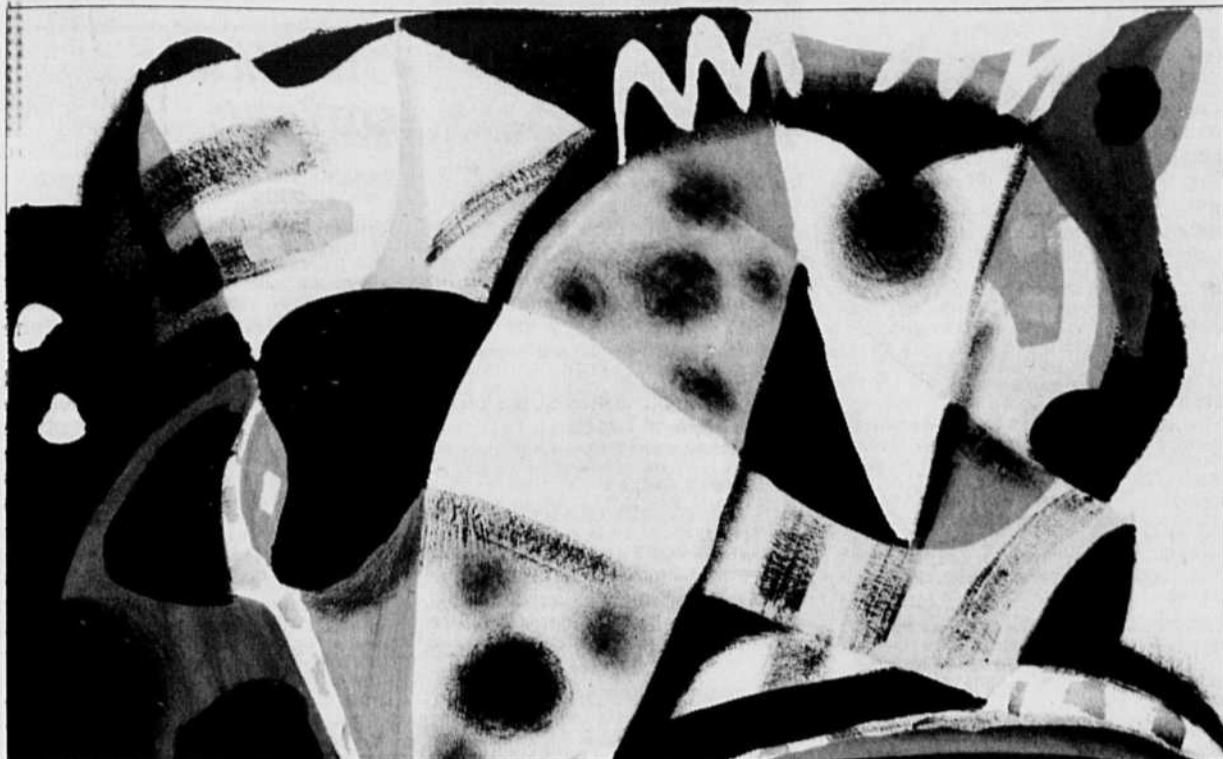
Renseignements: (514) 872-ROME • 1 800 363-ROME  
Billets (réseau Admission): (514) 522-1245 • 1 800 361-4995

**L'EXPOSITION ROME**  
1000 ANS DE CIVILISATION

**Bell**  
Alitalia  
La Presse  
Bonjour!

## ARTS VISUELS

## L'étonnante vitalité de la peinture d'ici



Sans titre, de Paul-Émile Borduas (1942).

**Montréal 1942-1992:  
l'Anarchie  
resplendissante de  
la peinture**

Galerie de l'UQAM, pavillon Judith-Jasmin, 1400, rue Berr. Jusqu'au 2 août.

Jean Dumont

L'ENNUI avec les anniversaires est que nous avons une fâcheuse tendance à les considérer non seulement comme la commémoration de l'événement ponctuel qui les justifie, mais également comme la célébration de l'histoire qui sépare cet événement de sa commémoration.

Tournés vers l'origine, nous oublions trop facilement que cette histoire, « qu'elle soit individuelle ou collective, est une série d'élaborations et de réinterprétations avec les instruments du présent », comme le fait justement remarquer Louise Poissant dans un texte du catalogue *Violence* qui accompagnait quelques expositions récentes sur ce thème.

Une commémoration, celle de la première exposition, en 1942 à l'Hermitage à Montréal, des gouaches « surréalistes » de Paul-Émile Borduas, 50 ans de peinture jusqu'à nos jours, trois époques, leurs liens et leurs héritages, 32 artistes, 42 oeuvres... le risque de l'histoire bien ficelée n'est pas loin.

Si on la considérait sous cet angle, l'exposition montée par le conservateur Gilles Daigneault à la Galerie de l'UQAM aurait bien évidemment tous les défauts des entreprises réductrices. Mais prendre *Montréal 1942-1992: l'Anarchie resplendissante de la peinture* pour un bilan esthétique de cette période, c'est je pense, faire à l'ancien critique du DÉVOIR un procès d'intention parfaitement injustifié.

Si au contraire le visiteur aborde cette exposition comme un événement qui fait signe, comme la collation ouverte, donc non exhaustive, passionnée, donc subjective, d'une série de faits plastiques, de pensées esthétiques, d'oeuvres, et de leurs

correspondances et enchaînements, sa visite se révélera d'une singulière richesse pour la compréhension de l'évolution de notre modernité picturale.

Bien sûr chacun, selon son opinion, pointera d'un doigt vengeur ce qu'il considérera comme tel manque ou telle absence, critiquera tel voisinage, maudira tel accrochage ou éclairage, mais ne pourra manquer de se rendre compte, au-delà de tout cela, que si cette exposition ne représente peut-être pas objectivement ce que furent les 50 dernières années de peinture à Montréal, elle en illustre par contre parfaitement l'étonnante et singulière vitalité.

Cette vitalité s'exprime, non seulement dans les oeuvres et les problématiques de la période la plus récente, mais aussi dans le fait que les questions et les recherches qui sous-tendaient les oeuvres des deux périodes précédentes semblent ne pas être épuisées et sont toujours riches, aujourd'hui, de possibilités de travail et de réflexion.

L'exposition est en effet divisée en trois volets. Le premier, inauguré par sept gouaches « surréalistes » de Paul-Émile Borduas datées de 1942, est consacré à la période automatiste. Le second, qui regroupe des oeuvres exécutées entre 1950 et 1975, illustre la coexistence des Automatistes et des Plasticiens; ce qui les sépare, mais aussi ce qu'ils ont en commun. On voit déjà prendre forme dans ce volet, la richesse et la diversité de l'héritage qui se manifestent pleinement dans les oeuvres du troisième volet consacré à la période 1980-1990.

Chacune de ces périodes, et les options qui la caractérisent, sont reprises, dans le catalogue de l'exposition dont je vous recommande la lecture, par les textes respectifs de François-Marc Gagnon, Fernande Saint-Martin et Gilles Daigneault. On y découvre nombre de données et d'éléments, confirmés par les oeuvres elle-mêmes, que l'histoire linéaire ne livre pas toujours facilement à ceux qui la parcourent d'un pas un peu trop allègre.

Il en est ainsi, par exemple, des différences profondes existant dans les notions de fond et de forme entre l'automatisme de Borduas et celui pratiqué par ses disciples. La tolérance par le premier de la différence des seconds en surprendra plus d'un. Contrairement à la fixation des Automatistes sur le seul regard, Fernande Saint-Martin montre toute l'importance accordée par les Plasticiens aux autres moyens de perception sensorielle, et donc en fin de compte au corps. Ce corps tellement impliqué dans la peinture d'aujourd'hui.

Si certaines oeuvres, — je pense particulièrement à celles de Betty Goodwin, Christian Kiopini ou Serge Lemoine, sont desservies par l'accrochage — combien par contre de découvertes heureuses et de rapprochements réussis. Celui, par exemple, de la toile ronde et construite de Françoise Sullivan et de celle, pliée et teinte de Marcel Saint-Pierre. La



Hypermnésie: La différence et l'indifférence, de Luc Béland (1982).

proximité de la toile à la tonalité discrète de Louise Robert, dans laquelle les mots et la matière sont essentiels, et du diptyque volumétrique de Peter Krausz, met en valeur, autant que l'importance de la mémoire dans la peinture d'aujourd'hui, sa relation privilégiée et nécessaire avec le corps du spectateur.

Il ne faut pourtant pas s'y tromper, dans ce parcours qui va de l'oeil des Automatistes à la totale implication physique du spectateur, en passant par la connaissance percep-

tive des Plasticiens, ce n'est pas la représentation, fut-elle même onirique, conceptuelle ou abstraite du corps ou d'un quelconque objet fini que vise la peinture mais bien celle d'un état de l'être et du monde en perpétuel devenir.

On s'aperçoit en visitant cette exposition que la peinture d'ici, dans le sillage de cette « tempête automatiste qui montait à l'horizon », avant d'être l'affirmation d'une quelconque théorie sociale ou esthétique, est d'abord une négation puissante de l'im-

mobile. C'est sans doute la peur que suscite ce refus de la finitude qui fait régner l'homme sur le monde qui explique les attaques dont Borduas est encore l'objet aujourd'hui. Fernande Saint-Martin ne parle-t-elle pas d'ailleurs de la nécessité « d'une écologie de l'esprit »?

C'est pourquoi les critiques que l'on pourrait formuler à propos de cette belle exposition ne doivent en aucun cas être des jugements, mais une autre manière d'aller plus loin, en compagnie de la peinture d'ici.

# TERRE TERRE

## UN ÉTÉ CHAUD

### À

# BAIE-SAINT-PAUL!

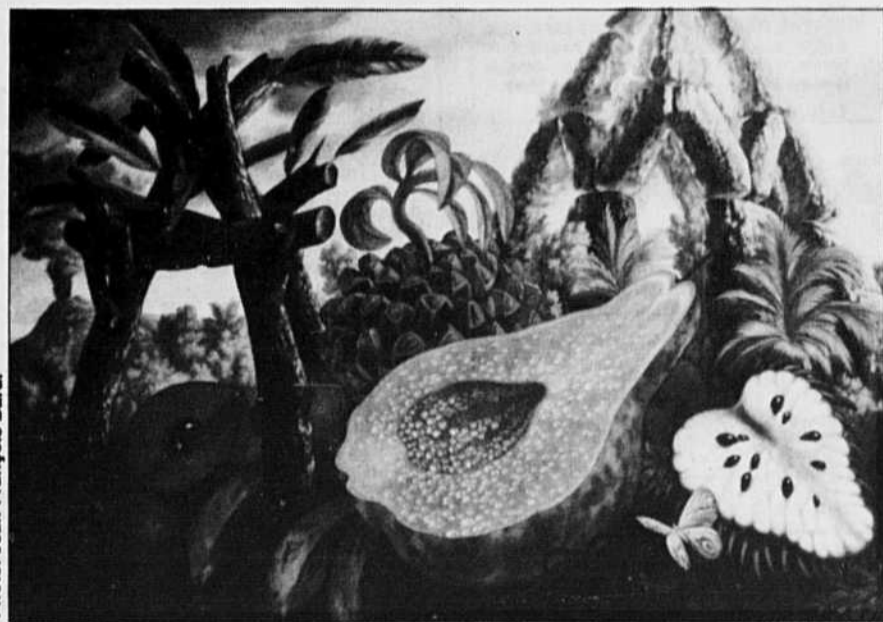


Photo: Jean-François Bard.

Ramon Alejandro, «Qu'allons-nous faire des richesses de la terre», acrylique sur toile 1989

## SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE AU CANADA

**TERRE-TERRE!  
L'AMÉRIQUE DU SUD AU NORD  
14 ARTISTES À L'OEUVRE**

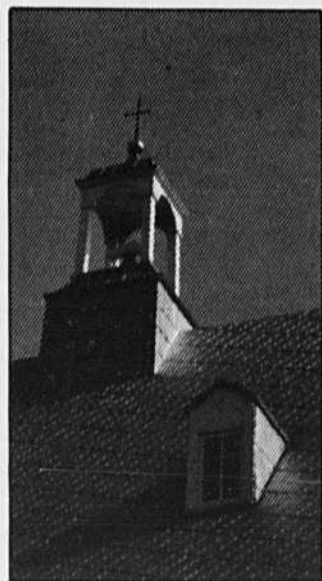
## OFF-SYMPOSIUM ART ET ÉCOLOGIE

Ramon Alejandro, Françoise Catellier, Colin Chabot, Suzanne Chabot, Alexandrya Avard Eaton, Owen Ford, Nan Gonzalez, Roberto Lizano, Clara Morera, Margot Pépin, Soledad Salamé, Baruj Salinas, Joëlle Tremblay, Truong Chanh Trung.

23, Boul. Fafard, Baie-St-Paul (Qc), G0A 1B0, Tél. (418) 435-3681, Fax: (418) 435-6269

## Montréal

MISSION



LA CONTRIBUTION  
DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES  
AU DÉVELOPPEMENT DE MONTRÉAL

du 15 mai au 12 octobre 1992  
Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 18 h  
le jeudi jusqu'à 21 h

Cette exposition a été réalisée grâce à la contribution  
du ministère des Communications du Canada,  
la Corporation des célébrations du 350<sup>e</sup> anniversaire de Montréal (1642-1992)  
et des Editions Fides.

MUSÉE DAVID M. STEWART  
MUSÉE DES DÉCOUVERTES

LE FORT, ÎLE SAINTE-HÉLÈNE (514) 861-6701



RESTAURANTS / chronique

Êtes-vous tintinologue ?

1.) Dans quelle sorte de boîte de conserve Milou s'emprisonne-t-il la gueule dans Le crabe aux pinces d'or ?
2.) Quels assaisonnements sont ajoutés à la confection de la viande en conserve dans Tintin en Amérique ?
3.) Comment se nomme le cuisinier du Sirius dans Le trésor de Rackam le Rouge ?



PHOTO JACQUES NADEAU

Vue du restaurant-terrace belge Le Petit Moulinsart.

Si vous avez répondu correctement à deux de ces questions (voir réponses à la fin) vous faites sans doute partie de cette grande confrérie des tintinologues. Selon des sources bien informées, le tintinologue dans sa version la plus répandue serait de sexe mâle et aurait atteint l'âge vénérable de 35 ans. Mais il existe aussi tous ces amateurs plus ou moins toqués et qui n'ont aucune intention de participer à un Tous pour un sur la question; de ceux qui se contentent de collectionner quelques vieilles bédés de leur héros favori et de verser dans la nostalgie de leur enfance le temps d'une bière à l'île Noire...

Il faudra désormais compter avec Le Petit Moulinsart, restaurant belge sis dans le Vieux-Montréal à deux pas des 50 activités qui s'y tiennent cet été. En voilà une de plus !
L'ambiance à l'intérieur y est douillette et chaleureuse et n'a d'égale (par beau temps) que cette jolie terrasse aménagée dans l'arrière-cour à même les murs de vieilles pierres. La bière est évidemment au programme (un potentiel de 90 marques) et on pousse la coquetterie jusqu'à fournir le verre approprié avec chaque sorte de bière. Filées pour les unes, ballons pour les autres; danaises, belges et québécoises n'ont qu'à bien se tenir et à laisser des cernes autour du col.

forment des clichés incontournables. Une petite salade de saison simplette et agrémentée de fraises permet de patienter jusqu'à l'arrivée des pièces de résistance. La cuisine semble avoir du mal à fournir et l'attente peut se prolonger indéfiniment. Nous reste le choix entre gobelet des mouches ou grignoter le pain par ailleurs fort bon et de présentation soignée.
Directement de la Boucherie Sanzol, la bavette de boeuf ou de

cheval est offerte de même qu'un choix de sauces: dijonnaise, vigneronne, brasseur, échalotes, maître d'hôtel. Étrangement, la viande chevaline est 2 \$ de plus que la bovine mais traitée sous forme de bavette je la préfère pour son goût légèrement plus sucré. La cuisson (saignant) était parfaite et les frites courtes, bien croustillantes, cuites dans un mélange de graisse de cheval et d'huile d'arachides font honneur à la réputation des Belges

en la matière. La sauce brasseur fait appel à un jus de viande mêlé à la Blanche de Chambly et donne une sauce tout à fait convaincante.

Quant aux moules-frites, éternel duo, même si la saison est encore loin devant, celles-ci n'ont rien à redire du courtbouillon parfumé dans lequel elles font trempette. Les moules du cuisinier Van Damme sont arrosées à la Mort Subite (la bien nommée) à la framboise et n'ont rien à envier à des formules plus traditionnelles. Les frites, encore là, font bonne mesure et gagnent à prendre un bouillon.

Dans un pays reconnu pour ses chocolats, ses gaufres et sa goinfrerie, les desserts font partie des incontournables. La tarte au sucre est tout aussi prisée en Belgique qu'elle l'est ici. Cette version fait appel à plusieurs sortes de sucres et aux œufs sur une croûte au beurre. On y plonge la fourchette avec autant de culpabilité que de plaisir et on se jure d'essayer d'obtenir la recette par tous les moyens.

Le gâteau de riz (ou tarte de riz), spécialité belge par excellence, est présenté sur un étang de crème anglaise et rappelle notre pudding au riz sur croûte de tarte, comme quoi on est plus cousins qu'on pense.

Incidemment la fête nationale belge aura lieu mardi prochain, le 21 juillet, et ce serait gentil de prendre une bière à leur santé.

Je m'attarde rarement à l'état des toilettes dans cette chronique mais celles du Petit Moulinsart méritent le détour. Côté Castafiore ou côté Capitaine (je présume), on y retrouve de la bédé à revendre.

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 40 \$ avant bière et service.

POUR : Bistrot belge sympathique et terrasse courue. Une cuisine de qualité et des belges spécialités. CONTRE : Plusieurs bières absentes. Une attente prolongée.

LE PETIT MOULINSART 139, rue Saint-Paul ouest, Montréal. Tél.: (514) 8 HERGÉ 2

- ★ Réponses tirées de Êtes-vous tintinologue ? chez Casterman :
1.) Dans une boîte de crabe.
2.) Ail, sel et poivre.
3.) Van Damme.

TOURISME / chronique

Petits conseils aux vacanciers

Normand Cazelas

VOICI revenu le temps des vacances et des voyages. Tant d'attente et d'argent méritent que certaines précautions soient prises pour en assurer la réussite. Je vous en livre ici quelques-unes.

Voyagez le matin. Vous êtes frais et dispos; vos réflexes s'en ressentent et votre organisme résiste mieux à la fatigue. Le soleil, quant à lui, n'a pas encore atteint son zénith ni réchauffé l'atmosphère.

Louez ou occupez dès le début de l'après-midi (vers 14 heures) la chambre, le site de camping ou l'endroit que vous avez réservé. Vous pourrez ainsi changer de vêtements, prendre une douche, faire une sieste ou découvrir les environs et flâner à votre aise. Cela vous évitera de chercher à toute vapeur où aller en fin de journée... et les inconforts qui en découlent parfois.

Préparez votre itinéraire avant de partir en vous renseignant sur la destination qui vous intéresse, sur ses attraits et possibilités, en vous faisant l'idée la plus claire possible du type de voyage que vous voulez faire.

Si vous entendez suivre un itinéraire, informez un de vos proches de ses principaux jalons. Convoquez ensemble de lieux et modes de communication.

En automobile, respectez les limites de vitesse: vous vous épargnez amendes, fatigue et tension et vous économiserez le carburant.

Reposez-vous les premiers jours; mangez peu et évitez l'alcool surtout si le trajet a été long ou que vous avez franchi plusieurs fuseaux horaires. Laissez votre corps s'adapter.

N'abusez pas du soleil. Laissez-le apprivoiser votre épiderme tout doucement.

En route, portez des vêtements amples et confortables, de préférence avec des poches, des vêtements faits de tissus qui laissent vos pores respirer. N'emportez pas trop de bagages. Choisissez des valises faites d'un matériau souple et léger

mais résistant. Munissez-les de roulettes escamotables ou procurez-vous un petit diable démontable.

En avion ou dans un autre véhicule de transport collectif, gardez dans un bagage à main les documents et objets précieux ou fragiles. Identifiez vos bagages à l'intérieur comme à l'extérieur. Fermez-les à clef avant de les enregistrer; enlevez toutes les anciennes étiquettes et assurez-vous que les talons de retrait indiquent bien votre destination finale.

Ne jouez pas au plus fin avec les douaniers. Déclarez vos achats et renseignez-vous auprès d'Immigration Canada sur les produits (agricoles notamment) que la loi vous autorise à ramener en sol canadien.

Marquez au burin ou à l'aide d'un moyen aussi efficace que possible vos objets les plus chers et que vous emportez en voyage... ou laissez-les derrière vous.

Faites le tour des tiroirs et des garde-robes avant de quitter les lieux.

Ayez un garde-mémoire pour y consigner dépenses, achats, adresses importantes, numéros de passeport, de cartes de crédit et autres renseignements utiles.

Le régime d'assurance-maladie du Québec ne couvre pas la totalité des frais médicaux et d'hospitalisation encourus à l'étranger et l'écart des coûts doit être assumé par des régimes privés. Renseignez-vous sur la couverture de vos assurances personnelles.

Confiez les clés de votre demeure à des gens sûrs (un voisin, par exemple). Annulez la livraison des journaux; avertissez le facteur et livreurs habituels.

De retour à la maison, gardez-vous quelques jours de repos avant de retourner au travail...

Enfin, il faut se rappeler qu'en voyage comme en toute chose il importe de garder son calme et de faire preuve de bon sens. Ainsi, comment souvent les voyages et les vacances réussissent.

LES FESTIVALS

FESTIVAL D'ÉTÉ INTERNATIONAL DE QUÉBEC

Hall du Musée du Québec: Junko Ueda, biwa, et Wil Offermans, flûte, le 18 juillet à 20 h 30. Emma Kirkby et Anthony Rooley en concert, le 19 juillet à 20 h 30. Scène L'Interurbain Bell: Jane Birkin en spectacle, le 18 juillet à 21 h 30. Joe Bocan en spectacle, le 18 juillet à 20 h 30.

FESTIVAL NUITS D'AFRIQUE 92

Club Balattou, 4372, St-Laurent, Montréal, tél.: 845-5447. Musiques africaines et antillaises du 12 au 26 juillet, Mzwakhe Mbuli (Afrique du Sud) le 19 juillet.

MUSÉE DE LA CIVILISATION

Au 85, rue Dalhousie, Québec, tél.: 418-643-2158. Dans le cadre du Festival d'été international de Québec, Quintette de Cuivres de l'université Laval, le 19 juillet à 12 h 30.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE

Amphithéâtre, Joliette: Paul McCartney, beatle, sa vie, Oratorio Liverpool, Orchestre du Festival de Québec, dir. Carl Davis, solistes: Lynne Fortin, soprano, Sonia Racine, mezzo-soprano, Mark DuBois, ténor, Gary Relyea, basse. Choeurs: Petite Maîtrise de Québec, Choeur du Festival de Québec, voix d'enfants: Louis-David Bédard, le 18 juillet à 20 h. Le 19 juillet: Journée des Nations: messe à l'amphithéâtre à 10 h. Animation de 11 h 30 à 14 h 30. Orchestre Franco-Québécois, dir. Raffi Armenian, Virginie Robillard, violon, oeuvres de Berlioz, Mercure, Chausson et Moussorgski à 14 h 30.

PLACE D'ARMES

Devant la Basilique Notre-Dame de Montréal, tél.: 872-7292. La Corporation des célébrations du 350e anniversaire de Montréal et la Banque de Montréal présentent Le grand jeu de nuit, spectacle son et lumière, réalisation du Théâtre sans Fil, du 14 juillet au 2 août, mar. au dim. à 21 h 30.

Le Flambard Cuisine française Une bonne table... De bons prix... Midi ou soir 5064, rue Papineau Pour réservations: 596-1280

- QUE: 9 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-3438) - Oeuvres originales sur papier, la ville de Montréal représentée par les graveurs québécois: Montoya, Chloé, Dandurand, Lavigne, McCall, Steinhilber, et autres, jusqu'au 15 août
AXE NÉO-70: au confluent de l'autoroute 50 et de la rue Montcalm, Hull - « Tombez dans le panneau de l'Art » Projet collectif de 7 artistes: Audette, Berganga, Dubois, Dutilleul, Musiol, Thibault et Vigneau, jusqu'au 15 août
LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (468-8920) - Exposition permanente des oeuvres de Ayotte, Bertonneque, Brunon, Claude, Cosgrove, Del Signore, Der, Hammond, Horik, Hudson et plusieurs autres
CENTRE D'ART DE BAIE SAINT-PAUL: 4 boul. Falarid, Baie St-Paul (418-353-3881) - Plurales 92-93, exposition itinérante organisée par le Conseil de la peinture du Québec, du 15 juillet au 16 août
CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLocauste DE MONTRÉAL: 5151 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (345-2905) - La Centre offre des visites commentées à des groupes de 5 personnes et plus, juillet et août, lun. au ven. de 10h à 16h.
CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (393-8248) - « Corps » sculptures de David Moore, Pascale Archambault et Yves Louis-Seize, du 6 juin au 18 juillet
CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS: 90 chemin des Patriotes, Sorrel (746-7923) - « Deux siècles de navigation de passagers: les bateaux blancs » jusqu'au 7 sept.
CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX-PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme (432-7171) - Exposition échange Québec-Mexico, du 9 juillet au 30 août
CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 Place d'Youville, Vieux-Montréal (872-3207) - « Place aux Montréalais » photographies, caricatures, bandes vidéo sur les grandes périodes de l'histoire de la ville - Également l'histoire complète de Montréal de 1642 à nos jours, dans des décors théâtraux, du 15 mai au 9 nov.
CENTRE INTERCULTUREL STRATHEARN: 3680 Jeanne-Mance, Montréal (872-9608) - Montréal: L'art qui vient du cœur, peintures, gravures, sculptures d'artistes montréalais contemporains, du 8 au 31 juillet
GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) - Oeuvres de Bouchard, Bilodeau, Borel, Cantin, Houde, Poirant et autres, tout juillet
GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPELTI: 100 est de Gentilly, Longueuil (679-2960) - « Legs René Payan » exposition itinérante du Musée d'art contemporain de Montréal, du 7 juillet au 7 août
GALERIE D'ART RELAIS DES ÉPOQUES: 224 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-2153) - Artistes de la galerie: Édouard, Costantini, Kaufman, Soly, Zéro Zoo, et sculptures de Soucy
GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord Du Lac, Pointe-Claire (506-1254) - Oeuvres de Doris McCarthy, du 27 juillet au 13 sept.
GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) - Oeuvres récentes de François Barrault, jusqu'au 19 juillet
GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, ste 502, Montréal (397-0044) - Exposition des oeuvres de C. Boltanski, G. Collin-Thibault, R. Gervais, D. Graham et L. Gardes, jusqu'au 27 juin et du 4 au 15 août
GALERIE BROCARD: 2091 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294) - Liquidation en permanence de Avotie, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h à 18h.
GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 372 ouest Ste-Catherine, ste 418, Montréal (875-0071) - Oeuvres de Richard Purdy, du 11 juillet au 1er août
GALERIE COLBERT: 5196 Paré, Montréal (738-5209) - Oeuvres d'artistes du Québec: Paul Soullias, Gilles Dubois, Colette Hébert, C. Elie, Barthelemy, Gilles Desmarais, Luigi Tanga et autres. Sculpteurs Catherine Lorain et Sharon Chesney
GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal - Hommage à Montréal, peintures, à compter du 22 juin
GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) - Grande sélection des chefs d'œuvre luit
GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) - Oeuvres de Sylvie Lupien et Claudine Desautels, jusqu'au 20 juillet - Rende Boyer, peinture sur soie et Eva Ferenczy Reichmann, céramiste, du 21 juillet au 10 août

- GALERIE ENTRE CADRES: 4897 St-Laurent, Montréal (845-9650) - Oeuvres de Thérèse Guilt, Catherine Jalbert, Madeleine St-Jean, à compter du 21 juin
GALERIE ESPACE VERRE: 1200 Mill, Montréal (833-6849) - Exposition de fin d'année des étudiants et des étudiants, du 12 mai au 21 août
GALERIE LIEU OUEST: 372 ouest Ste-Catherine, ste 523, Montréal (393-7255) - Gairamiques, oeuvres de Blackburn, Foulmer, Mathieu, Millette et Omer, jusqu'au 25 juillet
GALERIE LIPPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) - Sculptures anciennes de l'Afrique Noire, jusqu'au 25 juillet
GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) - Collection permanente des oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle, etc.
GALERIE MONTCALM: Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488) - Hors Série VI, exposition-concours d'excellence en métiers d'art, par le Conseil des artistes en métiers d'art d'Outaouais, jusqu'au 23 août
GALERIE MYRKA BEGIS: 221 Woodstock, St-Lambert (871-0078) - Oeuvres récentes de Marcel Delorme, Bruce Roberts et Anne Van Mierlo
GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 Mackay, Montréal (832-3987) - Oeuvres sur papier d'artistes montréalais - sculptures céramique de Claire Szalberg
GALERIE UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berni, Montréal - Salle J-R120: Montréal 1942-1992: l'anarchie resplendissante de la peinture, sélection d'oeuvres de 50 ans de peinture, du 15 mai au 2 août
GALERIE VAL-DAVID: 2435 rue de l'Église, Val David (819-322-6886) - Exposition des artistes de l'Atelier Circulaire, du 4 au 27 juillet
GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3617) - Oeuvres de Riopelle, Lemieux, Fortin, Suzor Côté, Borduas, Pellain, Fortin, Tanobe, Joubert, et autres
GALERIE WESTMONT: 4912 ouest Sherbrooke, Westmont (484-1488) - Exposition de sculptures de Susan Stromberg, jusqu'au 30 août
LE GRAVE: 17 rue des Forges, Victoriaville (758-9510) - « Lumières d'été » exposition collective, jusqu'au 16 août
GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBÉCOIS: 2025 Peel, Montréal (849-6091) - Oeuvres de Céline Kainz, du 6 juin au 25 juillet
L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) - « Rolling & Rhythm » installation de Jean-Marc Lesage, du 12 juillet au 1er août
JARDIN BOTANIQUE: 4101 est Sherbrooke, Montréal - Salle Jacques-Rousseau: D'ville à demain, l'herbier Marie-Victorin au service de la science, du 23 juillet au 23 août - Pavilion Japonais: « Somé » images sur tissu de Tamiko Matsumura, du 16 juillet au 16 août
MAISON D'ART FRA ANGELICO: 1320 Wolfe, Montréal (522-9990) - Oeuvres de 24 artistes, peintres et sculpteurs, présentées en l'honneur de la Fête des québécois et québécoises, à compter du 21 juin
MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 boul. de la Concorde ouest, Laval (662-4442) - « Les arts et la ville » volet Sherbrooke en visite, jusqu'au 9 août
MAISON D'ART ST-LAURENT: 742, boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) - Oeuvres récentes de Bellefleur, Costantini, Alter et Yefman
MAISON HAMEL-BRUNEAU: 2608 chemin St-Louis, Ste-Foy - Sculptures et oeuvres de Bourget-Lévesque, Busières, Gendron, Hamelin, Kilchin, Létourneau, Mathieu, Morelli, Nadeau et Viger, du 19 juin au 30 août
OCCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (405-3353) - Rétrospective de l'année, jusqu'au 23 août
PALAIS DE LA CIVILISATION: le Notre-Dame, Montréal (872-4560) - Rome 100 ans de civilisation, jusqu'au 27 septembre
PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE: 1364 chemin Ste-Marguerite, ouest des Laurentides, Ste-Adèle - Oeuvres de Monique Harvey, jusqu'au 26 juillet
PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160 route 335, St-Calixte (222-1507) - Oeuvres de Z. Vlasta Novek, du 19 juillet au 10 août, jeu. au dim.
REGART: 57 Côte du Passage, Lévis (418-837-4099) - Lévis en œuvre, fort sur la ville, 8 sculptures sur 8 sites, jusqu'au 31 oct. (renseignements au Centre) - et exposition des 8 sculpteurs (J. Coulombe, D. Darby, J. Gasse, C. Lagacé, Y. Proulx, M. St-Onge, J. Tremblay et P. Trostler) au Centre jus-

- qu'au 16 août, mer. au dim. de 12h à 17h.
VILLA BAGATELLE: 1563, chemin St-Louis, Silvery (418-688-9074) - Les oiseaux bijoux, oiseaux exotiques de la collection de l'Université Laval, jusqu'au 6 sept.
WADDINGTON AND GORCE: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) - Maîtres canadiens et internationaux: Appel, Chadwick, Dine, Haring, Brown, Borduas, Dallaire, Letendre, Riopelle, Nesterovo et Houdyngy

Maisons de la culture

- MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC: Maison du Presseur, 10665 rue du Presseur, Montréal - Les enfants de Montréal, du 28 juin au 6 sept. - Maison Meunier, 10,897 rue Du Pont, Montréal - Le Nouveau monde, jusqu'au 21 août
MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal (872-6889) - Volet nouveaux territoires, 350/500 après, jusqu'au 21 août
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 ontario, Montréal - Un fleuve, un quartier, le Nouveau monde, volet concours national, du 18 juin au 21 août
MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal (872-2044) - La culture américaine vue par George Stou, du 18 juin au 21 août - Le Nouveau Monde, volet concours national, du 18 juin au 21 août
MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal (872-8755) - Le Nouveau monde, volet 21 août - Volet nouveaux territoires 350/500 après, jusqu'au 21 août
MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Boire, Montréal - Le Nouveau monde, volet étranger Mito Manara, du 18 juin au 14 août - Le Nouveau Monde, nouveaux territoires, 350 ans après, du 18 juin au 21 août - Routes, cours et jardins: les coulisses de Montréal, du 18 juin au 28 août
MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal - Le Nouveau monde, volet concours national, du 18 juin au 20 août
MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT PETITE PATRIE: 6707 De Lorimier, Montréal - Le Nouveau monde, volet concours national, du 18 juin au 21 août - Oeuvres d'artistes contemporains de souche américaine et inuit, du 18 juin au 21 août

Musées

- MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6225) - « Pour la suite du monde » exposition internationale regroupant 29 artistes, jusqu'au 11 oct. - La Collection: tableau inaugural, 220 oeuvres de la collection du Musée, jusqu'au 4 oct. - Musée-Logo: installation vidéo de Louis Couturier, jusqu'au 11 oct.
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉAL: Château Dufrenoy, angle Pie IX et Sherbrooke, Montréal - Dentelles anciennes et contemporaines: l'art dentellier en Belgique, du 12 juin au 30 août
MUSÉE D'ART DE JOLIETTE: 145 Wilfrid-Corbeil, Joliette - Oeuvres surréalistes de Lazzaro M. Khidolai - Oeuvres sur papier de Herman Heilmich - Oeuvres de Forquet, Parent et Roux, du 18 juin au 6 sept.
MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) - « Arts anciens et traditions artisanales du Québec » exposition permanente
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) - Pavilion Jean-Noël Desmarais: Construire: un art, du 20 mars au 6 sept. - Le génie du sculpteur dans l'œuvre de Michel-Ange, du 12 juin au 13 sept. - Collection permanente - Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h, les mer. et sam. jusqu'à 21h. - Pavillon Benishah Giloi: Nouveau parcours de l'art canadien, du 22 mai au 27 sept. - Vie sauvage en Arctique: l'art des Inuit, du 22 mai au 23 août - J.J. Tissot: estampes de la collection Götlieb (cabinet des dessins et estampes)
(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baile, Montréal (939-7026) - Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 18 JUILLET LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF PRÉSENTE À 22:00
• ouvertures d'opéras (Rossini)
• concert amonico nos 4-5-6 (Pergolèse)
• concertos pour piano nos 1-2 (Mozart)
• sonates pour cordes nos 1 et 4 (Rossini)
DEMAIN SOIR, 22:00
• symphonie op. 35 no 4 (Boccherini)
• quatuor K. 575 (Mozart)
• symphonie no 100 Militaire (Haydn)
• concerto pour piano no 1 op. 11 (Chopin)
CIEL 98.5 RENSEIGNEMENTS: 527-8321

## DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

## Les syndicalistes québécois bafoués par une certaine gauche soi-disant progressiste

Charles Waugh  
Robin Philpot

LA MI-JUIN, à Vancouver, sans tambour ni trompette, le Congrès du travail du Canada a cessé d'exister, du moins le CTC tel qu'il a été bâti. Voilà un mystère qui appelle un éclaircissement.

La Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec avait désigné l'actuel secrétaire général du Conseil du travail de Montréal, M. Guy Cousineau, comme candidat au poste de vice-président exécutif du CTC. Toutefois, brisant une tradition longue de 25 ans du respect de la volonté de la FTQ, le congrès a voté pour Jean-Claude Parrot. Fernand Daoust, président de la FTQ, a expliqué à tous les délégués qui ont daigné mettre leur écouteur, que l'on avait brisé ainsi un lien sacré, après quoi la délégation québécoise a quitté la salle et ne s'y est pas présentée le lendemain, dernier jour du congrès. « C'est comme le débat constitutionnel — mais c'est le Canada syndical qui se brise. »

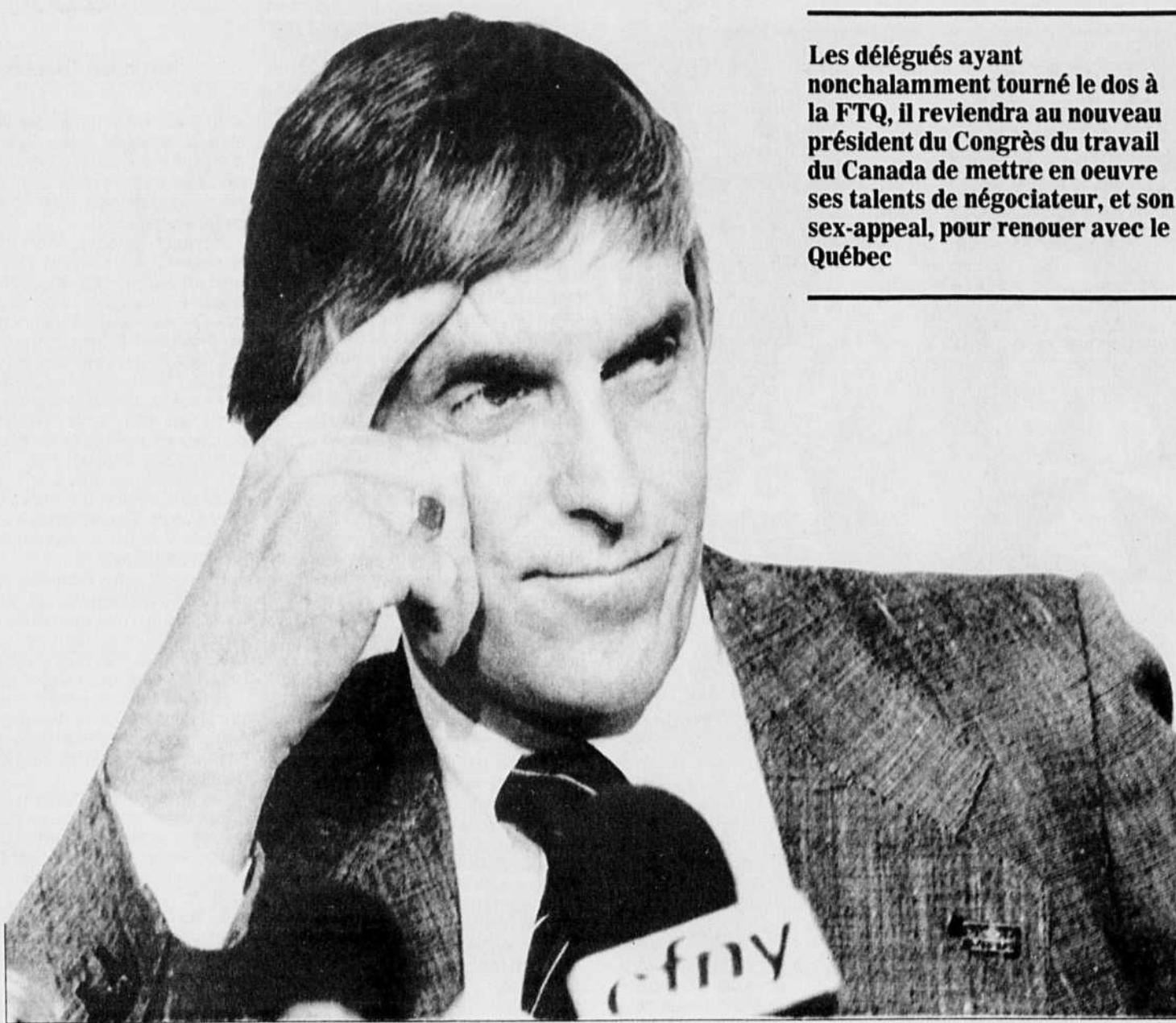
L'affaire reste très embrouillée. Voilà que le CTC se trouve amputé de 450 000 membres sans qu'aucun dirigeant syndical canadien d'importance ne tente d'expliquer ce qui s'est passé. Le nouveau président, Bob White, que l'on dit doté de la science infuse, n'a fourni aucune explication aux délégués dans son discours de clôture. Et ces derniers, ayant tourné nonchalamment le dos à la FTQ, semblaient tout remettre entre les mains du maître négociateur lui-même, croyant qu'il trouverait une solution, que le Québec, amadoué, reviendrait. C'était le problème de Bob, les autres n'avaient pas à s'en faire.

L'approche et la réputation de White font partie de la crise qu'aura déclenchée la défaite électorale de Guy Cousineau. Bob White est connu comme un dirigeant syndical fort et efficace. Bon stratège, il exige discipline et fidélité de son entourage. Généralement, en politique syndicale, Bob obtient ce que Bob veut obtenir. La question qui saute donc aux yeux est celle-ci : pourquoi les délégués du CTC n'ont-ils pas voté pour M. Cousineau qui, pourtant, avait l'appui de M. White ? Question encore plus pointue : pourquoi la moitié, sinon plus, des délégués du syndicat de M. White, les Travailleurs canadiens de l'automobile, ont voté pour M. Parrot ? Pour y répondre, il faut pénétrer dans le brouillard.

Dans le *Globe and Mail* (27 juin 1992), Virginia Galt attribue la victoire de Parrot aux efforts de « délégués issus des secteurs plus militants, plus à gauche, du mouvement syndical ». Les militants, dont parle le reporter du *Globe*, sont un groupe qui s'est réuni régulièrement pendant le congrès, travaillant avec grand zèle pour la cause de M. Parrot.

Le groupe en question comprend de nombreux supporters de Bob White, dont plusieurs membres de son propre syndicat, les TCA. L'une des figures de proue, Dick Barry, des Ouvriers unis de l'électricité, qui est sur le point de réaliser la fusion de son syndicat avec celui de Bob White, exprimait son appui à Jean-Claude Parrot à qui voulait l'entendre. Pat Clancy, également du syndicat de Bob White, en plus d'être un dirigeant du Conseil du travail de Toronto, a donné son appui à Parrot. Ce même Conseil du travail, qui est l'instance locale du CTC à Toronto, avait invité un représentant de la CSN à prendre la parole à une assemblée l'an dernier, même si la CSN n'est pas membre du CTC.

Progressiste, voilà le mot de passe qui



Bob White, président du Congrès du travail du Canada.

permet à ce groupe de se comporter de façon si peu fraternelle envers la FTQ. L'anecdote suivante l'illustre bien. Un supporter de Cousineau a demandé à un membre de la *Newspaper Guild* du sud de l'Ontario pourquoi il appuie Jean-Claude Parrot. « Parce que Parrot est plus progressiste. » Le supporter de Cousineau lui demande s'il en a discuté avec les progressistes du Québec. La réponse : « Il n'y a pas de progressistes au Québec, ils sont tous réactionnaires. »

Il y a un côté comique à toute cette histoire. Dirigé et appuyé par des progressistes, ce regroupement peut se vanter d'être presque unanimement en faveur du droit du Québec à l'autodétermination, mais attendez, seulement si les Québécois veulent exercer ce droit sont suffisamment progressistes. Et, on n'a qu'à deviner qui est-ce qui est appelé à fixer la barre pour le Québec.

Ce n'est pas d'hier qu'un rassemblement de syndicalistes de gauche fait preuve de mépris envers la FTQ. Et encore, une partie de ce mépris émane-t-il du camp de Bob White. Sam Guindon, adjoint de White — « son bras gauche », comme il l'appelle —, est un adversaire farouche du Fonds de solidarité créé en 1984 par la FTQ. Les opinions de Guindon, publiées dans diverses revues

de gauche du Canada anglais, sont comme l'évangile pour les progressistes, les preuves irréfutables du virage à droite du mouvement syndical québécois. S'étant accordé l'onction nécessaire, nos progressistes se chargent de corriger les dérogations de la FTQ. L'élection du CTC est seulement l'exemple le plus récent. Ainsi, des amis de Bob White se transformant, le temps d'un congrès, en lutins, dont le travail aura pour effet de mettre la FTQ dehors, mais aussi de permettre à notre collectif de progressistes de s'en sortir le torse bombé.

Dans tout le va-et-vient des lutins, où est Bob White ? S'il travaillait pour Guy Cousineau, il ne montrerait pas outre mesure son inquiétude. White s'est fait photographe avec Cousineau à la marche du 1er mai à Montréal, et deux tracts distribués au congrès confirmaient cet appui. Mais, contrairement aux autres, Bob White ne portait pas le macaron de Cousineau. À la veille du congrès, les TCA en caucus ont invité Jean-Claude Parrot à prendre part à la réunion avec les autres candidats. À ce moment, on a annoncé que les TCA ne se prononceraient pas sur le candidat du Québec, puisque la FTQ n'aurait pas encore arrêté officiellement son choix. Mais, quelle supercherie !

Les délégués ayant nonchalamment tourné le dos à la FTQ, il reviendra au nouveau président du Congrès du travail du Canada de mettre en oeuvre ses talents de négociateur, et son sex-appeal, pour renouer avec le Québec

sans faire subir à la FTQ une situation aussi humiliante.

Autre possibilité, le fatalisme ! Bien que ce ne soit pas exactement un mot à la mode chez les progressistes, le fatalisme y était pour quelque chose. Jean-Claude Parrot et Gord Wilson, président de la Fédération des travailleurs de l'Ontario, n'hésitaient pas à dire aux délégués que le Québec allait partir de toutes façons, alors mieux vaut élire un vice-président exécutif plus militant, moins docile. Plusieurs supporters ne se gênaient pas, d'ailleurs, déclarant à tout le monde que, de toutes façons, ce n'était qu'un bluff du Québec.

Pour sa part, dans sa campagne contre Cousineau, Parrot empruntait une vieille stratégie que le Québec a malheureusement connue un peu trop souvent. Il rappelait aux délégués qu'il venait lui aussi du Québec et, même si la FTQ n'appuyait pas sa candidature, un vote pour lui ne serait pas un vote anti-québécois. (Échos d'un autre progressiste, d'une autre époque, Pierre Elliott Trudeau.) Le message est passé. Un membre de son propre syndicat, celui des Postiers, l'a interpellé, lui demandant d'abord de justifier son incitation à « chercher le vote anglais », alors que le Syndicat canadien des postiers poursuivait une politique d'égalité de tous les membres, quelles que soient leur langue ou leur origine et, ensuite, comment il pouvait revendiquer le titre de représentant du Québec sans l'appui de la FTQ. M. Parrot n'a pas daigné répondre.

Il y a eu une certaine ironie à voir Gord Wilson, de la Fédération des travailleurs de l'Ontario, se ranger derrière Parrot. On se rappellera que Wilson avait songé à se présenter contre Bob White au poste de président du CTC. Plusieurs suggèrent que l'appui de Gord Wilson à Parrot s'explique par la rivalité entre Wilson et White qui, du moins en apparence, appuie la candidature de Cousineau. Mais là, on a vu Gord Wilson ainsi qu'une partie importante de l'entourage de son rival, Bob White, se démenant pour la noble cause de M. Parrot.

La candidature de Jean-Claude Parrot donnait une occasion idéale aux éléments anti-québécois de s'exprimer au congrès. Ainsi, ils pouvaient s'opposer à la volonté de la FTQ, tout en s'arrogeant le qualificatif de progressiste, la gauche et la droite main dans la main. Ces petits chefs de faction ressemblent au groupe qu'on a appelé « le Marais » dans l'Assemblée française, les mêmes dont Victor Hugo a écrit dans *Quatrevingt-treize* : « Ils avaient l'instinct de la poussée décisive à donner à tout ce qui chancelait... Ils étaient le nombre, ils étaient la force, ils étaient la peur. De là l'audace des turpitudes. »

Il y a 14 ans, en 1978, un autre dirigeant des TCA, Dennis McDermott, a accédé au poste de président du Congrès du travail du Canada. Il n'a pas tardé à proclamer son engagement de défendre les droits du Québec. Donc, contre vents et marées à une époque aussi turbulente que la nôtre, M. McDermott a saisi le problème de front sans essayer de s'esquiver. Maintenant, on est en 1992 et Bob White a clôturé le congrès du CTC, en risquant un baroud d'honneur contre Preston Manning. Quel courage !

Dans un article louangeur, le *Globe and Mail* a résumé son discours, signalant au passage qu'on s'occupait de la question du Québec et terminant sur une anecdote selon laquelle Bob se félicitait du fait qu'on l'ait déjà présenté comme l'un des hommes les plus sexy au Canada. Il reste à voir si son sex-appeal saura survivre au départ de 450 000 membres.

## Ottawa doit mobiliser de nouveau contre Pretoria

Pierre Beudet

Chercheur au Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe

LE MASSACRE de Boipatong (43 morts) survenu à la mi-juin révèle l'intensité de la crise qui risque de faire dérailler le processus de démocratisation en Afrique du Sud.

Comme toujours, les responsables de la police affirment ignorer qui sont les coupables. Mais pour les habitants du township, la cause a été entendue. Les responsables militaires liés au Parti Inkatha et qui sont retransmis dans les « hostels », ces blocs d'habitations unisexes occupés par les travailleurs migrants, ont encore une fois organisé l'attaque. Une enquête réalisée par une Commission indépendante (Board of Inquiry into Informal Repression) a établi que les résidents de ces hostels sont la plupart du temps responsables de la violence (on recense 1262 meurtres commis dans cette situation).

C'est dans ce contexte que le président de l'ANC, M. Nelson Mandela, dû annoncer le retrait de son organisation des négociations entamées dans le cadre de la « Convention pour une Afrique du Sud démocratique » (CODESA). « Le processus de négociation » a-t-il affirmé « est complètement détruit ». Parallèlement, l'archevêque de Cape Town et récipiendaire du prix Nobel de la paix, Mgr Desmond Tutu, a demandé à la communauté internationale d'exclure l'Afrique du Sud des prochaines compétitions olympiques de Barcelone tout en réitérant l'appel pour l'envoi d'une force spéciale de l'ONU pour imposer un contrôle international sur les appareils de sécurité sud-africains.

Les négociations bloquées

Amnesty International, qui vient de com-



poser un des rapports les plus détaillés sur la situation en Afrique du Sud, estime que plus de 7000 personnes ont été assassinées depuis 1990. « L'immense majorité de ces victimes, affirme Amnesty, étaient des sympathisants ou des militants de l'ANC ». Le rapport fait mention de tueries exécutées par la police, d'assassinats non identifiés et d'attaques réalisées par les supporters de Inkatha. Parallèlement, les journaux d'opposition notamment le *Weekly Mail*, le *New Nation* et le *Vrye Weekblad* ont révélé par toute une série d'enquêtes l'implication des appareils de sécurité, notamment les forces spéciales de l'armée, dans ces assassinats. Lors du der-

nier budget présenté par le gouvernement (mars 1992), ces forces spéciales se sont vues accorder la faramineuse somme de 893 millions \$.

Cette impasse rend peu probable la poursuite des négociations, et même si un autre cadre de discussion était mis en place (une hypothèse somme toute peu probable dans le contexte actuel), il ne pourrait y avoir d'élections avant la fin de 1993. L'intransigeance du gouvernement sud-africain, utilisant la répression para-légale d'une part et bloquant le processus de négociation d'autre part s'explique par le fait que le Parti national, au pouvoir depuis 1948, ne veut pas vrai-

ment courir le risque d'une élection libre et démocratique, qui mènerait, sans nul doute, à la victoire électorale de l'ANC. Pour éviter cette situation, les stratèges de l'État veulent forcer l'ANC à capituler et à accepter un gouvernement de « coalition » qui serait en fait un « arrangement » au sommet, laissant au mouvement de M. Mandela une participation « junior » dans un gouvernement dominé par le Parti national. Le régime pense que cette stratégie est réaliste puisque la déstabilisation engagée depuis deux ans contre l'ANC a provoqué une situation où une bonne partie de la base de l'organisation est désespérée et découragée.

Vers de plus grandes confrontations

Depuis un an déjà, les militants de l'ANC demandent « plus d'action ». Mais en pratique, toute l'attention de l'organisation a été détournée vers CODESA. Au sein de l'ANC, ce sont les « négociateurs » tels Mohammed Valli Moosa (coordonnateur des négociations), Thabo Mbeki (responsable des relations internationales) et le secrétaire général Cyril Ramaphosa qui se sont imposés, au détriment de ceux qui au sein du leadership, estimaient que l'organisation devait davantage se concentrer sur sa propre base tout en déclenchant une riposte appropriée aux manœuvres du gouvernement.

Mais maintenant qu'il est devenu clair pour tout le monde que le gouvernement n'entend pas sérieusement négocier, l'heure est à la mobilisation. Des manifestations, des occupations de bureaux gouvernementaux, des protestations multiples et pacifiques, doivent culminer dans une grève générale nationale d'une semaine le 3 août prochain. Les revendications sont claires : arrêt de toutes les opérations clandestines des forces de sécurité, désarmement des forces spéciales, suspension des officiers responsables, convocation d'une commission internationale d'enquête sur le massacre de Boipa-

tong, libération de tous les prisonniers politiques et annulation de toutes les législations répressives. Si l'État répond à ces demandes, les négociations reprendront.

Les responsabilités internationales

Depuis février 1990, le gouvernement sud-africain a réussi à créer l'impression dans le monde qu'il voulait vraiment amener l'Afrique du Sud vers la démocratie et la paix. Le référendum « blanc » de mars dernier, par lequel de Klerk avait obtenu un mandat non-défini de l'électorat blanc avait confirmé cette impression, et ce en dépit des appels répétés des organisations anti-apartheid qui mettaient en garde la communauté internationale contre un trop grand optimisme. Néanmoins, la plupart des sanctions ont été supprimées, à l'exception de quelques pays, dont le Canada et le Danemark, qui ont préféré agir avec prudence et attendre pour voir si le processus de démocratisation arriverait à terme. La ré-imposition des sanctions devrait pourtant être à l'ordre du jour si on veut éviter la pire, à savoir la chute de l'Afrique du Sud dans une nouvelle spirale de violence qui pourrait faire exploser toute la région. Le gouvernement canadien pourrait comme il l'avait fait dans une certaine mesure en 1985 prendre le leadership de ce mouvement en faveur des sanctions, qui pourrait commencer par interdire à Pretoria de participer aux Jeux Olympiques de Barcelone. Ce genre de sanctions, on l'a vu dans le passé, a un grand impact symbolique auprès de la population blanche en Afrique du Sud.

En deuxième lieu, le Canada pourrait amorcer des discussions au sein de l'ONU et des autres tribunes internationales pour préparer une intervention internationale en Afrique du Sud même, qui pourrait prendre la forme de l'envoi d'observateurs et d'enquêteurs internationaux sur les situations de violence.

**L'équipe du DEVOIR** LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale : Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Louis-G. L'Heureux, Bernard Morier, Laurent Soumis, Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes); à l'information culturelle : Michel Bélar (directeur), Paul des Rivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Pedrowski, Odile Tremblay (Le Plaisir des livres); à l'information économique : Robert Durracq, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte; à l'information politique : Josée Boileau, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau (éditorialiste politique internationale et responsable de la page idées et événements); aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Caroline Montpetit (enseignement primaire et secondaire), Isabelle Paré (enseignement supérieur), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Clément Trudel (affaires juridiques), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commiss), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Aïari (secrétaire à la rédaction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction), LA DOCUMENTATION : Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa), LA PUBLICITÉ : Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Chris-

tiane Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes), Johanne Brunet (secrétaire), L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacas, Marie-France Légaré, Raymond Matte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), Raymonde Guay (responsable du financement privé), LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbell (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zaida, Rachel Leclerc-Venne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette, LES ANNONCES CLASSÉES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Françoise Blanc, Manon Blanchette, Dominique Charbonnier, Marlène Côté, Françoise Coulombe, France Grenier, Josée Lapointe, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau, Micheline Ruelland. LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743, rue Bourdeau, une division de Imprimeries Québecor Inc., 612 ouest rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0858. Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3361; Abonnements : (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS) = 003708 is published daily by L'Imprimerie Populaire, Limitée, 211, rue du St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rates per year in \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER: send address changes to: Insa, P. O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.